

Marie Thiéry



PRIX :

fr.
1^{fr.}-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrés en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grallenne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bota*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maïndroz*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des*
tempêtes. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La resanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux*
Roses.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousta*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludvine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce*
pauvre Vieux. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmenita*. — 83. *Meurtrière par la oie !* — 100. *Dernier*
Atout. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miché.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréso-lue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Margy.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mart de Vloiane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon du TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pellote. — 42. *Odette de Lymatle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune*
filie moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92714

Marie THIERY

La Vierge d'Ivoire



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

A M^{lle} Sabine Le Conte

La Vierge d'Ivoire

I

LA STATUETTE D'IVOIRE

La brève journée d'hiver déjà s'assombrissait. Les angles de l'atelier se noyaient d'ombre. Ce qui restait de clarté paraissait se concentrer sur la femme en robe blanche qui posait.

Elle était longue et mince. Ses épaules et sa poitrine, qu'un généreux décolletage découvrait, avaient une pâleur rosée de pétale. Ses cheveux ondes entouraient d'or roux un visage étroit aux larges yeux mordorés.

Jean Saulière posa sa palette.

— Vous devez être lasse, Madame. Aujourd'hui, j'ai abusé de votre patience. Mais vous êtes si rare !

— Dites : si occupée.

— Il n'y a rien de tel qu'un oisif pour n'avoir pas une heure à soi !

— Oh ! c'est bien vrai !...

D'une allure qu'elle savait harmonieuse, Christiane de Loysel s'en vint devant la toile inachevée.

— Quel talent vous possédez ! fit-elle, sincère.

— Je pourrais vous répondre, Madame, qu'avec un tel modèle... Je nous épargnerai à tous deux cette fadaise. Oui, ce sera, je l'espère, une bonne toile.

— L'exposerez-vous ?

— Certainement non !

— Ah ! dit-elle, déçue, pourquoi ?

— Vous savez bien que je refuse de faire le portrait. Exposer le vôtre serait me démentir.

— J'apprécie, je vous assure, l'exception consentie en ma faveur. J'en suis assez fier pour désirer la proclamer. N'est-ce pas très humain ?

— Tout au moins si féminin ! Ne m'en veuillez pas de me montrer sur ce point inflexible.

Il la mena vers un divan et s'assit près d'elle.

— Porto ? Je suis vieux jeu et n'ai pas de bar dans mon atelier...

Entre eux, sur une petite table arabe, le vin était enfermé, soleil fluide, dans une amphore de cristal ancien.

— Cigarette ?

Christiane en prit une, s'enfonça dans les coussins et demanda, coquette :

— Au fait, cher Maître, à quoi dois-je d'avoir été traitée en nation privilégiée ?

Le peintre ne répondit pas aussitôt. Un sourire amusé éclairait son grave visage. Il songeait que la charmante femme, demeurée si séduisante et si jeune, attendait sans doute une réponse bien différente de celle qu'il aurait dû lui faire pour être tout à fait dans la vérité. Il éluda la question en interrogeant à son tour :

— Me serait-il permis de vous demander moi-même d'où me vient le privilège infiniment plus appréciable d'avoir été choisi pour reproduire votre beauté ?... Car vous êtes très belle, Madame.

M^{me} de Loysel rougit sous son fard.

— Que ce compliment, venu de vous, a de prix ! Vous n'en êtes pas prodigue, assure-t-on.

— Peut-être en suis-je trop avare... Je ne possède ni le goût ni la manière des thuriféraires de salon. Je suis parfois assez dur, toujours véridique : mauvais système pour se faire des amis. Joignez à cela que je m'affirme, en art, comme en beaucoup d'autres choses, résolument réactionnaire.

— On vous accuse en effet de classicisme...

— Ce qui, pour trop de gens, veut dire... pom-pier...

— Oh ! nul ne s'aviserait... Mais on s'étonne de vous voir emprisonner votre inspiration dans des règles intransigeantes...

— Nous y voilà ! s'écria le peintre en s'animant. Je connais la formule : « Une personnalité si puissante qu'elle fait éclater tous les cadres... » C'est ainsi que certains poètes, bravant les lois de notre admirable prosodie, prétendent cependant écrire des vers... Ils coupent leurs phrases en tronçons de différentes longueurs, et les voilà contents ! Encore leur arrive-t-il d'avoir de nobles pensées, des images qui seraient belles et vraiment poétiques, s'ils consentaient justement à les écrire en prose... Mais les peintres ! Ils atteignent, eux, non pas à l'hermétisme, mais simplement à de la basse incohérence proposée en rébus aux badauds. Enfin, les amateurs de cette école — qui consiste à n'en pas avoir — doivent en effet me prendre en pitié... Et les jolies petites madames qui rêvent de voir leur effigie réalisée à l'aide de taches vertes, mauves ou livides, déposées au petit bonheur sur un dessin disloqué, auraient tort de s'adresser à moi.

Le rire de Christiane fusa. Un rire de petite fille.

— Quelles insanités vous évoquez !... Si vous

étiez de cette... absence d'école, comme vous dites, je ne vous aurais pas tant sollicité... Savez-vous qu'à mon âge il devient périlleux de faire exécuter son portrait? On risque une révélation cruelle ou un rajeunissement ridicule.

— Il faut, pour qu'une femme parle de son âge, qu'elle soit très certaine d'être seule à y songer. Votre âge, Madame, je l'ignore. Je sais seulement que votre fille a vingt ans, ce qui m'oblige à vous en accorder un peu plus de trente...

— Vous êtes charmant... A propos de Jacquotte, elle devait venir me retrouver ici. Elle n'arrive pas, je vais m'en aller.

— Attendez encore,... il n'est pas tard. Je n'osais donner de la lumière parce que, je l'ai remarqué, c'est, le plus souvent, un signal de départ. Cependant, cette pénombre devient attristante.

Jean Saulière tourna un commutateur. Une lampe voilée d'ocre s'alluma près d'eux, créant, dans l'obscurité de la pièce qui en parut plus profonde, une oasis de clarté blonde.

— J'aime votre atelier, dit M^{me} de Loysel. Mais quelle idée bizarre de vous être logé dans ce vieux quartier! On n'habite pas derrière le Luxembourg!... C'est le bout du monde.

— Hélas! avec les autos, il n'y a plus de bout du monde!

— Sauvage!

— J'ai donné à mon fidèle Edmond des consignes sévères, mais, comme il le dit drôlement, il y a des gens qui lui passeraient sur le corps plutôt que de ne pas entrer. Si vous pouviez vous rendre compte de l'irritation... je dirai douloureuse, que l'on ressent lorsque, tout à une œuvre qui vous passionne, on se voit interrompu par des curieux, indiscrets toujours, imbéciles souvent.

— Et allez donc !

— Excusez ma rudesse...

— Elle ne me déplaît pas, mais m'engage à ne pas abuser plus longtemps de vos instants.

— Voilà une méchanceté que je ne mériterais que si vous ne saviez pas combien je suis heureux de ces moments de causerie que vous m'accordez d'ailleurs si rarement. Non !... ne vous levez pas,... restez encore un peu, je vous en supplie !

Christiane regarda le peintre, surprise par cet accent de prière. Lui-même en fut gêné et, pour masquer son embarras, alla prendre au fond de l'atelier un objet qu'il vint déposer entre les mains de M^{me} de Loysel.

— Aimez-vous les vieux ivoires, Madame ? Je n'ai pas eu le mérite de découvrir cette statuette dans une échoppe de bric-à-brac, et je l'avoue, bien qu'il soit de mode aujourd'hui de présenter les plus simples acquisitions comme des trouvailles. J'ai acheté ceci chez un antiquaire éclairé, qui en savait au juste la valeur et m'en a demandé le double, ainsi qu'il est d'usage. Mais je ne lui en veux pas.

M^{me} de Loysel regardait sans curiosité la petite statue.

— C'est une Vierge du xvi^e, expliqua Jean Sau-lière. Elle est fine et naïve à la fois. Elle serre l'Enfant contre sa poitrine d'un geste un peu gauche... Ce qui me l'a fait remarquer, c'est ce curieux anachronisme : la Vierge porte à son cou, suspendue par un ruban, une croix !

— Oh ! c'est vrai !... Et pour ce détail, qui est une absurdité, vous avez certainement payé plus cher ce bibelot !

— Naturellement !

— Alors... ne désespérons pas : dans quelques siècles, les choses baroques exécutées de nos jours

seront sans doute appréciées à cause, justement, de leur... loufoquerie, si j'ose employer cette expression peu académique.

— Navrante hypothèse... Vous cherchez quelque chose ?

— Je regardais si j'apercevais un téléphone... Vous ne l'avez pas ?

— Le Ciel m'en préserve !

— Jacqueline devait aller chez une amie, je lui aurais téléphoné... Mais elle a dû rentrer directement, oubliant sa pauvre mère ! Ah ! les enfants d'aujourd'hui, mon ami, manquent totalement d'égards...

— Comment le leur reprocher ! Ils n'ont plus de maman... ils n'ont qu'une grande sœur.

— Je ne suis pas absolument persuadée que ceci, dans votre bouche, soit un éloge.

— Simplement une constatation.

M^{me} de Loysel se leva.

— Cette fois, dit-elle, sans rémission, adieu !

— Au revoir, s'il vous plaît. Et le plus tôt possible. Fixons la prochaine séance ?

— Le jour que vous voudrez.

— Alors, demain ?

— Ah ! non ! Demain,... impossible.

— Après-demain ?

— Attendez... J'ai quelque chose, après-demain, je ne sais plus quoi. Oh ! je suis d'un sans-gêne !... Pardonnez-moi... et, tenez, soyez tout à fait gentil : venez dîner à la maison jeudi, entre nous, entre nous absolument... Nous prendrons rendez-vous. Promis ?

— Si vous saviez combien j'ai horreur du monde !

— Nul ne l'ignore, hélas ! Mais puisque je vous promets qu'il n'y aura personne,... sauf, peut-être...

— Ah !

— Voyons, laissez-moi finir : sauf le baron Crieux, votre camarade de tranchée.

— D'hôpital, corrigea le peintre.

— L'une menait à l'autre. Enfin, c'est grâce à Arthur Crieux que je vous ai connu ; serais-je seule à lui en garder de la reconnaissance ?

— Grâce à lui... Croyez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, Madame ; vous êtes infiniment aimable, et je suis, moi, infiniment ridicule de me faire prier. J'accepte et je vous remercie.

— Alors, à jeudi, huit heures.

— Huit heures.

— Je me sauve. Homère doit me vouer aux dieux infernaux.

— Lorsqu'on s'appelle Homère, ce doit être une façon toute naturelle de traduire sa mauvaise humeur. Est-ce que vraiment votre chauffeur porte ce nom écrasant ?

— Vous ne pensez pas que je l'aurais choisi ! Bonsoir. Tant pis pour ma fille, s'il lui prend fantaisie d'arriver deux heures en retard. Votre cerbère lui fermera la porte au nez, et ce sera bien fait !

M^{me} de Loysel s'enveloppa de ses fourrures, se coiffa d'un chapeau sombre qui la vieillit en éteignant la flamme de ses cheveux, et s'en alla.

Presque aussitôt le visage poupin du valet de chambre parut sous la portière discrètement soulevée. Edmond était trapu, petit, d'un physique, en un mot, déplorable. Mais, autant que sa femme qui faisait fonction de cordon bleu, il avait des qualités de probité et de dévouement plus précieuses, aux yeux de Jean Saulière, qu'une impeccable prestance de larbin.

— Monsieur ne sort pas ?

— Non.

— Jeanne faisait demander si Monsieur dîne ici, ce soir?

Le peintre se mit à rire.

— Allons, vous voudriez, tous les deux, votre soirée?

— Oh! enfin... c'est-à-dire...

L'air amusé de son maître l'encourageant, Edmond avoua :

— Il y a le cousin de ma femme, de passage à Paris, qui voulait nous inviter au restaurant; ensuite on aurait été au ciné... Mais du moment que Monsieur ne sort pas...

— Je sors. Allez vous promener, amusez-vous bien, rentrez à cinq heures du matin ou même plus tard, si vous y trouvez de l'agrément.

— Monsieur veut rire! Monsieur est bien bon... Nous remercions beaucoup Monsieur...

Jean revint s'asseoir sur le divan. La petite Vierge d'ivoire, posée sous le halo roux de la lampe, paraissait d'ambre pâle. Saulière la regardait distraitement. Il songeait aux paroles de M^{me} de Loysel : « C'est grâce à Arthur Crieux que je vous ai connu. » Par lui, oui, mais non grâce à lui.

En 1914, le baron Crieux, malgré son âge qui l'en écartait, avait tenu à partir dans le service armé. Pour lui comme pour tant d'autres, le grand mérite fut moins de braver le danger que d'aller au-devant de fatigues et de privations doublement dures à ceux qu'une existence de confort et de luxe avait gâtés.

Quelques semaines dans les boursiers de Champagne suffirent pour l'amener, douloureux et sans gloire, les membres gonflés, les articulations ankylosées, dans l'hôpital où Jean Saulière, un genou

fracassé, s'attendait à subir une amputation qui put à la fin, par bonheur, lui être épargnée. Se traînant sur des béquilles, empaqueté d'ouate et saturé de salicylate, M. Crieux venait s'asseoir au chevet du blessé et témoignait bientôt au jeune artiste un affectueux intérêt qui ne devait pas se démentir lorsque, la paix signée, ils se retrouvèrent à Paris.

Cependant, nulle réelle intimité ne s'établit entre eux, arrêtée moins par la différence d'âge qui les séparait que par l'opposition de leurs natures. Arthur Crieux, en dépit de ses tempes grises, menait la même vie décousue et joyeuse, se complaisait aux mêmes futilités qu'au beau temps de ses jeunes années. Jean Saulière ne pouvait se défendre d'un peu de mépris pour cette persistante puérilité, lui qui trouvait les heures longues et pesantes dès que son labeur ne les remplissait pas. Il y avait entre eux deux terrains d'entente : leurs souvenirs de guerre et l'art. Amateur éclairé, ayant refusé de se laisser gagner à ce qu'il dénommait les conceptions barbares des nouvelles générations, M. Crieux admirait le peintre demeuré fidèle à un idéal de beauté déclaré périmé par ceux qui sentent bien n'y pouvoir atteindre. Il reprochait seulement à Saulière sa sauvagerie. Il aurait voulu le voir consentir à flatter un peu ce monde dont, en somme, dépend le succès.

« Saulière, déclarait le baron, passe sa vie en loge. »

Mais la fortune de Jean, sans être considérable, lui permettait d'attendre patiemment la réussite, et son attitude un peu dédaigneuse l'avait mieux servi, peut-être, que des concessions. Le mariage du peintre, la mort de sa toute jeune femme survenue deux ans plus tard, à la naissance d'une petite fille, justifèrent mieux un goût de retraite qui ne faisait

que grandir. On le déclara inconsolable. Nul ne soupçonna que son bonheur était détruit bien avant que la mort fût venue rompre des liens près de se dénouer.

Non que Saulière ait eu à reprocher à celle qu'il avait très tendrement aimée ce que l'on appelle des torts graves, comme si tout ne devenait pas grave et douloureux de ce qui peut atteindre un confiant amour !

La fiancée ricuse et douce, acquiesçant d'avance à tout ce que pourrait vouloir un mari trop épris pour devenir un maître, la jeune fille au caractère égal et charmant se révéla vite épouse despotique, capricieuse, égoïste et vaniteuse, toujours prête à chercher querelle et ne reconnaissant jamais ses torts. Il n'existe pas de tendresse, si fervente soit-elle, qui n'arrive à être battue en brèche et peu à peu irrémédiablement ruinée par les chocs répétés d'un mauvais caractère. Usure plus ou moins lente du bonheur, mais sûre et autrement irréparable qu'une brusque déchirure.

Jean Saulière a pleuré son amour, et maintenant...

Le timbre d'entrée résonna longuement, avec une sorte d'impatience autoritaire. Edmond devait être parti. Le peintre se leva en hâte et alla ouvrir.

Il ne fut pas déçu. La jeune fille qui pénétra en coup de vent était bien la visiteuse qu'il espérait voir paraître.

— Edmond... Ah ! c'est vous, Monsieur !... Est-ce que maman est repartie ?

— Voilà longtemps... Bonjour, Mademoiselle.

— Non : bonsoir, plutôt. Il doit être abominablement tard !

— Ne me ferez-vous pas cependant l'honneur et le très grand plaisir d'entrer cinq minutes ?

— Qu'en pensez-vous, Miche?

Elle s'était retournée, et alors seulement Saulière vit que Jacqueline n'était pas seule.

— Si nous ne sommes pas indiscrètes, prononça une voix au timbre grave.

Le visage de Jean s'assombrit une seconde. Mais il restait, malgré sa misanthropie, trop homme du monde pour ne pas savoir dissimuler sa contrariété.

— Ma chère, dit gaîment Jacqueline, vous avez devant vous le plus sauvage, fantasque et rébarbatif des peintres de nos jours, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un talent prodigieux!... Monsieur Saulière, voici mon amie Miche...

— Je vous en prie! Je préférerais ne pas être présentée sous ce nom de petit chien!

— Corrigeons : M^{lle} Micheline de Kerseleuc, future gloire du Barreau.

— Très heureux, Mademoiselle...

Il guida les jeunes filles vers l'atelier.

— Que j'aime votre studio! dit Jacqueline. Toutes les belles choses qui s'y trouvent ont l'air de se connaître entre elles et de former un tout qu'on ne saurait imaginer autrement... Elles ont pris comme un air de famille. Je suis sûre que, lorsque vous introduisez ici un meuble nouveau, il n'est pas tout de suite adopté par les autres... Il doit se sentir longtemps un intrus!

Jean Saulière se mit à rire, ce qui était rare et le rajeunissait étrangement.

— Il y a du vrai dans vos paroles, mademoiselle Jacquotte.

— Ah! vous aussi adoptez ce surnom ridicule?...

— Je le trouve amusant, pas ridicule du tout.

— Dites qu'étant donné mon bavardage de peruche il me convient à merveille.

— Si vous voulez, dit-il, taquin.

— Merci de tout cœur. Je vous revaudrai cela !

— Hélas !... je n'en doute point !

— Pour l'instant, donnez donc plus de lumière. Je veux que M^{lle} de Kersелеuc puisse tout admirer, à commencer par le portrait de « la belle M^{me} de Loysel », comme disent les échos mondains.

Avec un coup d'œil de regret pour le coin d'intimité qu'éclairait seulement la lampe voilée, Jean tourna des commutateurs, et ce fut un ruissellement de clarté.

Curieusement, tandis que Jacqueline, en familière des aîtres, désignait à son amie ses peintures préférées, Saulière examinait les deux jeunes filles. Auprès de M^{lle} de Loysel, plutôt petite, très brune, vive d'allures, avec de sombres yeux tantôt alanguis et d'une inconsciente douceur, tantôt brillants et railleurs, M^{lle} de Kersелеuc formait un contraste dont toutes les deux profitaient. Grande, de formes pleines, Micheline devait être blonde, à en juger du moins par l'arc des sourcils couleur de blé mûr, car un chapeau très enfoncé ne laissait rien voir des cheveux. Elle avait un beau regard clair, très franc, qui ne se détournait pas. La bouche, sinueuse, paraissait ne sourire qu'à regret, et cependant le visage semblait éclairé d'une sorte de joie fière. Conscience de sa propre valeur ? Reflet d'un bonheur intime ? On ne savait pas. Saulière pensa que cette jeune fille avait raison de protester contre ce nom de Miche, à la fois mièvre et un peu vulgaire. Il ne lui allait pas.

— Voilà le portrait de maman ! s'écria Jacqueline. Mon Dieu ! qu'elle est jolie !

— Il est loin d'être terminé, dit le peintre en s'avançant.

— Et déjà très beau ! prononça Micheline de sa

voix basse et comme retenue. Je suis malheureusement une profane incapable de le louer comme il conviendrait... Je ne puis qu'admirer, simplement... Quelle expression de vie dans ce visage ! A peine si le sourire est esquissé, et toute une lumière en rayonne... Lorsque j'aurai le droit de porter la toge et la toque, Monsieur, si vous témoignez moins d'aversion pour le portrait — car je sais que, jusqu'ici, M^{me} de Loysel est peut-être la seule privilégiée, — je vous demanderai de me peindre. Ainsi laisserai-je à mes petits-neveux une image de moi qui les rendra respectueux pour ma mémoire...

— Pourquoi, se récria Jacqueline, penser à vos petits-neveux, et non à vos petits-enfants ?

— Oh ! cela ! fit Micheline en secouant la tête.

— Ainsi, Mademoiselle, vous faites votre droit ?

— Mais oui, Monsieur, et j'ajoute que cela me passionne... Peut-être croirez-vous à de la pose ?

Jean Saulière protesta. Il estimait la femme capable de s'intéresser à la plupart des questions que les hommes, si longtemps, furent seuls à aborder. Beaucoup le prouvent d'éclatante façon, et le champ d'action féminin grandit chaque jour.

— Mais, conclut Saulière, pour maintenir l'équilibre, d'autres femmes, le très grand nombre, hélas ! font preuve de plus d'enfantillage, de coquetterie, de snobisme et — disons le mot — de nullité, que n'osèrent jamais en afficher leurs aïeules au cours des siècles passés.

— Merci pour moi, fit Jacquotte, moi qui ne prépare aucun examen, qui adore le sport et la danse, moi qui me préoccupe de mes toilettes et ne déteste pas... flirter, me voici étiquetée dans les nullités !

— Croyez-vous vraiment que ce soit l'opinion que j'ai de vous ?

L'accent de Saulière surprit Micheline. Ses yeux

allèrent de Jean à son amie, et le peintre se sentit deviné. Il en fut heureux. Il aurait aimé se faire une alliée de cette grave jeune fille.

Jacqueline, sans paraître avoir entendu, décida brusquement qu'il fallait partir.

— Je devrais être rentrée depuis des heures... Mais nous reviendrons vous ennuyer... N'est-ce pas, Miche? Quand votre modèle revient-elle poser?

— Je n'en sais rien. M^{me} de Loysel me le dira jeudi,... du moins me l'a-t-elle fait espérer.

— Ah! oui, elle avait l'intention de vous demander de venir dîner ce soir-là avec votre vieux copain Arthur!

— Comme vous parlez dédaigneusement de ce séduisant et... persistant jeune homme!

— Persistant, en effet. Il m'exaspère! Songez que, depuis la mort de mon père, il y a donc dix bonnes années de cela, le baron Crieux s'obstine à offrir à maman son tortil, ses terres en Sologne et quelque cent cinquante mille livres de rente... Vous voyez que je connais la valeur de l'objet! Je ne commets pas une indiscretion : la passion de ce pauvre M. Crieux pour ma mère est de notoriété publique! Lui-même, loin de la dissimuler, la proclame. Il ne peut plus, d'ailleurs, la proclamer qu'à la cantonade, maman l'ayant prévenu que, s'il continuait à la tourmenter, elle cesserait de le recevoir. Alors? Vous venez jeudi?

— Je viens. M^{me} de Loysel m'a assuré qu'il n'y aurait personne.

— Eh bien! et le baron, ce n'est pas quelqu'un?

— J'entends : en dehors du baron.

— Oh! nous ne sommes que mardi, maman a le temps d'inviter une vingtaine d'amis intimes, de ceux qu'on peut prévenir au dernier moment. Avec

mon invitée à moi, cela ne fera jamais qu'une table de vingt-cinq couverts.

— Parfait. Me voilà renseigné.

— Vous ne demandez pas qui j'amène, moi, à ce petit repas de famille?

— Je n'oserais commettre une telle indiscretion.

— Pour votre récompense, apprenez qu'il s'agit de M^{lle} Micheline de Kerseleuc, ici présente.

— Le vingt et unième convive suffirait donc, si besoin en était, à racheter tous les autres.

— Oh! oh! presque un madrigal! Si vous connaissiez bien M. Saulière, Miche, vous en concevriez un orgueil incommensurable.

— Je suis simplement très contente de savoir que ma présence n'est pas considérée comme indésirable! dit Micheline en riant.

Elle poursuivit, désignant une tête d'enfant posée sur un chevalet :

— Quel délicieux visage d'ange pensif!

— C'est ma petite Josette, dit Jean. Elle est à la campagne, auprès d'une sœur de ma mère qui, j'en ai peur, la gâte affreusement.

— Comment pourrait-on être sévère! s'écria Jacqueline. Je sais bien, moi, que si je voyais ces immenses yeux couleur de mer se faire suppliants, je n'aurais jamais le courage de gronder, ni de résister à un caprice.

— Quelle déplorable éducatrice vous feriez, mademoiselle Jacquotte!

Mais Jacqueline, cessant de s'intéresser au portrait, venait de découvrir la petite Vierge d'ivoire et s'en était emparée.

— J'ai montré cette statuette à M^{me} de Loysel, expliqua le peintre. L'imagier qui l'a exécutée a commis un étrange anachronisme... Vous voyez? La Vierge porte à son cou une croix.

— Ne pensez-vous pas, demanda Jacquotte, que ce soit volontaire? L'artiste n'a-t-il pas voulu signifier par là que, sachant le drame à venir, la Vierge déjà portait son fardeau de douleurs et l'acceptait?

Saulière ne répondit pas. Son regard alourdi pesait sur la jeune fille; comme chaque fois qu'il avait la preuve que cette enfant, élevée par une mère futile dans un milieu plus futile encore, possédait une âme profonde, un esprit capable de réfléchir, une émotion heureuse le pénétrait.

Il a tant lutté contre la séduction exercée sur lui par Jacqueline dès leur première rencontre! Il s'est tant reproché de laisser son cœur, déjà si cruellement déçu, s'égarer de nouveau sur le chemin d'un rêve dont le réveil serait plus douloureux encore!

Qu'elle paraît peu faite pour le comprendre, cette petite créature éprise de plaisirs, de luxe, de sport, moins par goût réel, peut-être, que pour se montrer *à la page*! Comment l'a-t-elle charmé? Par sa beauté? Beaucoup d'autres, plus jolies, l'ont laissé indifférent. Mais sait-on pourquoi l'on aime? S'en rendre compte, c'est déjà moins aimer.

Comme Jacqueline reposait la statuette, le peintre la reprit et la lui tendit.

— Mademoiselle de Loysel, voulez-vous me rendre très heureux? Emportez cette statuette,... je vous en prie... Je lui dois une joie dont je voudrais vous remercier.

— Je ne comprends pas...

— Vous ne pouvez pas comprendre. Plus tard,... je vous expliquerai,... peut-être.

Sans qu'il en ait conscience, la voix de Saulière s'est faite caressante. Jacqueline en est troublée.

— Et l'on ose nous reprocher, s'écria gaiement Micheline, de tenir des propos incohérents!... J'en demande bien pardon à M. Saulière, mais je crois

que, là-dessus, les hommes nous imitent assez bien. C'est vous, Jacquotte, qui êtes récompensée d'une joie que M. Saulière doit à cette statuette...

— Eh bien ! j'accepte, Monsieur ; je vous remercie et... je suis très contente ! acheva Jacqueline avec un élan naïf qui acheva d'émouvoir le peintre.

II

CONFIDENCES

— Vous êtes gentille d'arriver de bonne heure, Micheline.

— Vous me l'aviez tant recommandé !

— Oui, pour pouvoir causer tranquillement avec vous avant l'arrivée des convives. Maman ne sera prête, comme toujours, qu'à la dernière minute.

— M^{me} de Loysel a-t-elle fait les vingt invitations prévues ?

— Non. Elle a tenu sa promesse de s'en tenir au baron Cricux et à M. Saulière. C'est à eux que je pensais. Laissez-moi vous regarder, Micheline... Vous êtes exquise ! Décidément, pour les blondes, rien n'égale le noir ! Votre robe est une merveille !

— Merveille de simplicité, peut-être... C'est vous, Jacquotte, qui êtes plus jolie que jamais, ce soir ; mais, si seyant que vous soit ce bleu pastel, le couturier n'est pour rien dans votre beauté... Elle provient d'un rayonnement intérieur... Vous irradiez du bonheur, petite fille.

— Du bonheur,... oui, je me sens très heureuse, et cependant rien n'a changé, en somme, dans ma vie.

Jacqueline avait entraîné son amie dans un salon grand comme une carte de visite, où un nombre étonnant de meubles parvenaient, grâce à une savante et harmonieuse disposition, à ne pas donner l'impression de l'encombrement.

Les jeunes filles s'assirent côte à côte sur un étroit divan enfoncé dans un retraits et surmonté de rayons chargés de livres et de bibelots.

— Votre petite Vierge n'est pas là, remarqua M^{lle} de Kerseleuc.

— Oh ! non ! je l'ai mise dans ma chambre. Maman la trouve plutôt laide et ne m'a pas du tout envidé sa possession... Miche !

— Oui. Eh bien ! j'écoute. Vous allez, je suppose, me faire des confidences ?

— Beaucoup plus grave : je veux vous demander un conseil.

— Avocat-conseil avant la lettre ! dit Micheline en riant. Ma première cliente !

— C'est très sérieux. J'ai beaucoup d'amies, si vous donnez ce nom aux jeunes filles à peu près de mon âge que je fréquente, et quelques-unes depuis mon enfance. Eh bien ! en aucune d'entre elles — en aucune, Miche, — je n'ai autant de confiance qu'en vous dont j'ai fait la connaissance il y a si peu de mois. Quand nous nous sommes rencontrées au mariage de votre cousin, j'ai tout de suite compris que j'aurais pour vous une grande affection, et espéré la réciproque.

— Vous aviez raison d'y compter, et je serais très heureuse de vous voir plus souvent, si nous n'étions tellement absorbées, vous et moi, par des occupations... qui ne risquent pas de nous rapprocher.

— Méchante ! une pierre dans mon jardin. Je mesure, croyez-le, la différence de nos existences,

et je redoute parfois que vous, si laborieuse, si exacte à remplir de graves devoirs, n'en veniez à dédaigner la jeune fille frivole,... inutile que je suis. Mais je vous assure, Micheline, je serais capable de m'intéresser à des choses sérieuses !

— J'en suis persuadée.

— Et le travail ne m'épouvanterait pas... Tenez, si nous étions ruinées, par exemple, il me semble que j'aurais beaucoup de courage et que je saurais me tirer d'affaire tout comme une autre !

— Pauvre chérie, que feriez-vous ?

— Ah ! je ne sais pas... On me dit assez photographique : je pourrais faire du ciné... Pourquoi riez-vous ?

— J'admire que, résolue à prendre la vie au sérieux, vous songiez immédiatement à la carrière de star... Il y a celle, aussi, des prix de beauté ?

— Je suis loin d'être assez jolie.

— Oh ! croyez-vous ? Il y a certains portraits de triomphatrices qui encouragent toutes les ambitions.

— En y réfléchissant, je me demande quel travail je pourrais entreprendre ! Tandis que vous, Miche...

— Moi, c'est très différent ! J'ai eu le temps de m'orienter. La ruine ne s'est pas abattue sur nous à l'improviste. Nous avons subi le progressif et sûr appauvrissement qui ronge toutes les fortunes émiettées à chaque génération par les partages, lorsque personne ne se met en peine de les rétablir par le travail. C'est notre histoire. Le vieux domaine des Kerseleuc appartient aujourd'hui à un ancien marchand de peaux de lapins... Mais oui, un chiffonnier ! Ce brave homme a commencé par pousser une voiture à bras, et, quand il a cédé son honorable et... odorant commerce, il en était aux camionnettes... Maintenant, sa soixante H. P. écrase le sable des avenues où roulèrent les carrosses de

mes aïeux,... et voilà ! Mon père a été tué au début de la guerre, noble mort qui fut celle de tant des nôtres ; mamam ne lui a guère survécu. Mon frère — le dernier du nom — a mis son titre de comte au musée des antiques, et est ingénieur en Indochine. Moi, tout en poursuivant mes études de droit, je donne des répétitions à de jeunes cancres et remplis le rôle de secrétaire auprès d'un député,... un député d'extrême droite, vous comprenez, pour que les Kerseleuc des temps passés ne s'agitent pas trop dans leurs tombes !

— Vous plaisantez, mais on sait bien que vous êtes admirable ! Vous vous dévouez à élever votre petite sœur.

— Anne est la grande douceur, la grande joie de ma vie, et je suis très aidée dans ma tâche, par notre frère, d'abord, au point de vue matériel, et aussi par notre excellente Adèle qui a nourri Anne et se ferait tuer pour nous. Grâce à elle, je puis, sans inquiétude, aller où mon labeur me réclame, je sais que ma petite chérie, lorsqu'elle rentre de ses cours, trouve à la maison, pour l'accueillir, une humble et fervente tendresse. Mais vous me faites parler de moi, Jacquotte. C'est vous l'héroïne du jour. Allons ! Qu'avez-vous à me dire ?

— Que pensez-vous...

— De M. Saulière ? coupa, en riant, Micheline.

— Oh ! naturellement, vous avez deviné !

— Compris, plutôt, qu'il a pour vous beaucoup... mettons de sympathie.

— Il y a longtemps que je sais qu'il m'aime.

— Il vous l'a dit ?

— L'aveu ne serait pas une preuve, déclara cette moderne jeune personne.

— Cela dépend du caractère de celui qui le prononce. Mentir sur ce chapitre est courant, hélas !

mais, plus que tout autre mensonge, ce mensonge dénote une âme sans délicatesse. Or, je tiens M. Saulière pour un très noble cœur. Vous me direz que je ne le connais pas, ou trop peu pour le juger, mais il a un regard si droit,... et puis j'ai vu ses œuvres. Et l'on peut y voir l'indice de son caractère.

— Comment cela ?

— Vous avez dû remarquer, comme moi, qu'il se révèle toujours une grande part d'âme, de pensée, si je puis dire, dans ses tableaux. Par exemple, ce vieux pauvre écroulé sur les marches d'un calvaire, dans un triste paysage d'automne : sur la face ravagée du vagabond, levée vers le Christ, passent tous les souvenirs d'une vie de misère, comme une offrande de rédemption à ce Dieu qui voulut assumer toute la détresse du monde... Et les scènes d'intérieur où se complaît M. Saulière, comme l'atmosphère en est calme et saine ! La jeune femme assise à contre-jour, qui a laissé tomber son livre sur ses genoux et qui tourne la tête, elle attend ; et on comprend si bien ce qu'elle attend, et que c'est du bonheur qui va franchir la porte, un bonheur qui sera là chez lui,... non pas une aventure qui passe.

— Je n'ai pas démêlé toutes ces choses, avoua Jacqueline un peu tristement. Ne suis-je donc, comme tant d'autres, qu'une poupée à la tête creuse ?

— Rassurez-vous ! Une poupée à tête creuse ne songerait pas à redouter d'être telle.

— En tout cas, j'ai l'impression que je pourrais progresser sous une influence un peu autoritaire, comme serait celle de Jean Saulière, par exemple.

— Vous êtes très intelligente, franche, prime-sautière... Qui voudrait vous reprocher de conser-

ver encore un peu d'enfantillage? Pour ce grave artiste, vous seriez le rayon de soleil qui manque à son austère vie. Mais, Jacqueline, êtes-vous sûre d'aimer M. Saulière?

— Oui. J'ai eu des flirts, Miche. Que celle qui n'en eut point me jette la première pierre! J'ai rencontré des jeunes gens charmants... Je les retrouvais partout où j'allais,... comme par hasard... Je les retrouvais avec plaisir et — pourquoi ne pas l'avouer? — avec émotion. Une fête où ne me joignait pas l'élu du moment me paraissait ennuyeuse. Cela durait un temps plus ou moins long, et puis un autre flirt détrônait le premier. Il m'est arrivé de me dire : « Cette fois, c'est pour de bon : je l'aime ! » Mais je me trompais, puisque le règne de celui-là était aussi éphémère !

— Vous êtes effrayante, Jacquotte ! S'il en est ainsi, attendez un peu, et l'étoile de ce pauvre M. Saulière ne tardera pas non plus à devenir... une nébuleuse !

— Non, non ; ce que je ressens pour lui diffère totalement des sentiments que m'inspiraient les autres. Je voudrais essayer de vous expliquer : Les autres — je vais employer le style de nos grand-mères, — il me plaisait fort de les asservir. J'étais contente de les rendre malheureux... Oh ! je n'ai pas d'illusion, nul n'en est mort !

— Heureusement, cruelle petite fille !

— Mais ils prenaient des airs de victimes dont je m'amusais. Je souhaitais en faire les esclaves de mes caprices, comme les nobles et fatales héroïnes des romans populaires. Tandis que lui, Jean, je le sens tellement supérieur à moi ! C'est moi qui voudrais le servir, lui obéir, n'avoir d'autre but que son bonheur !

— Si ces sentiments sont bien réels, bien pro-

fonds en vous, peut-être en effet votre cœur a-t-il trouvé son maître. Vous avez connu M. Saulière cet été, je crois ?

— Oui, à Biarritz. Maman, qui adore s'entourer de gens en vue, surtout d'artistes, a tout de suite demandé à M. Crieux de lui présenter son ami, — car vous pensez bien que le toujours bel Arthur nous avait suivies au bord de la mer. Il a d'abord déclaré que rien n'était plus facile, la chose la plus simple du monde... Comment donc ! Saulière serait trop heureux... Mais ce ne fut pas simple du tout ! M. Saulière, qu'on ne voyait jamais au casino ni dans les bars à la mode ; M. Saulière, qui préférait la sauvage solitude de la côte des Basques à la cohue de la plage, avait certainement refusé de « dire bonjour à la dame », car le baron se perdait dans des excuses de plus en plus embarrassées : Il n'était pas arrivé à joindre son ami,... ou celui-ci était souffrant,... absent... Que sais-je !

« Un matin, à marée basse, je m'étais aventurée assez loin toute seule, moi qui cependant ne fuis pas la société de mes semblables. A l'entrée de la Chambre d'Amour — vous savez, cette grotte où deux amoureux, surpris par la mer montante, ont été noyés ? — je tombe sur Jean Saulière en train de peindre une aquarelle. Il paraît que notre génération est très mal élevée. Ce manque de correction m'a bien servi ce jour-là ! Au lieu de poursuivre discrètement ma route, je m'approche et demande :

« — Me permettez-vous de vous regarder travailler, monsieur Saulière ?

« Il sourit, ne paraît pas surpris que je sache son nom, puisque tout Biarritz le connaissait, du moins de vue. Il questionne, un peu de haut :

« — Vous aimez la peinture, Mademoiselle ?

« Je réponds étourdiment :

« — J'aime surtout la mer,... même en image.

« C'est en le voyant rire que je comprends ma sottise. Moi qui, cependant, ne me laisse guère démonter, je me sens rougir jusqu'aux oreilles, et, voulant me rattraper, je patauge.

« — Ne vous excusez donc pas, je vous en prie, mademoiselle...?

« Je comprends l'interrogation et me présente. Il s'écrie :

« — Comment! vous êtes la fille de M^{me} de Loysel!

« — Est-ce invraisemblable?

« C'est à son tour d'être embarrassé. Je finis par m'asseoir près de lui, et nous voilà, au bout de dix minutes, de vieux amis. Voulez-vous m'expliquer pourquoi je n'ai pas parlé à maman de cette innocente aventure? Je ne le comprends pas moi-même. L'après-midi, M. Saulière se fit présenter. Comme je ne rappelais pas notre rencontre, il n'y fit pas allusion non plus. Peut-être craignait-il, après s'être fait tant prier, de paraître ne consentir à connaître maman que pour se rapprocher de sa fille? Ainsi, tout de suite, un secret était entre nous. »

— Voilà un bon début de roman, dit Micheline. J'imagine qu'il ne tiendra qu'à vous de le conduire jusqu'au dernier chapitre, celui où Elle et Lui échangent les anneaux symboliques dans une église illuminée.

— *Amen!* répondit Jacqueline.

— Et quel fut le second chapitre?

— La continuation du premier. Je rencontre de nouveau mon peintre pochant des études de rochers. Nous sommes tout à fait bons camarades, sans la moindre intention de galanterie de sa part... Je n'ose pas dire sans la moindre nuance de coquetterie de la mienne, mais c'était malgré moi...

— L'entraînement ! railla M^{lle} de Kerseleuc.

— Mais oui, l'entraînement ; je m'en rends bien compte, ... c'est désolant... Enfin cela ne devait pas trop déplaire à Alceste, car chaque jour il venait retrouver Célimène sous le parasol maternel. Elle rayonnait, maman. Et si vous aviez vu l'empressement de ses belles amies ! Elles faisaient cercle. Trois ou quatre profitaient de l'ombre ; les autres, stoïquement, rôtaient, en ayant l'air de ne pas s'en douter... Et le bain de soleil dans ces conditions-là, là-bas, ça peut tourner au suicide. Elles me faisaient penser, groupées autour de ce pauvre Jean Saulière, à une nuée de mouches se disputant un morceau de sucre. Le morceau de sucre ne paraissait pas toujours trouver cela très drôle, mais il tenait bon. Nous échangeions de temps à autre un coup d'œil d'entente. Mon regard, à moi, le plaignait. Le sien disait clairement : « Sont-elles ennuyeuses ! Comment pouvez-vous passer votre vie au milieu de ces perruches ! »

« Nous avons quitté Biarritz quinze jours plus tard. De retour à Paris, maman a invité « son peintre ». Elle voulait obtenir qu'il fit son portrait. Instruit par l'expérience, M. Crieux hésitait à transmettre à son ami ce nouveau désir. Il avait bien tort ! M. Saulière s'est fait juste assez prier pour donner du prix à son consentement. Je ne puis m'empêcher de penser que Jean a vu là une occasion de me voir fréquemment.

— C'est vraisemblable. Ensuite ?

— Rien. On en est au *statu quo*. D'une tranchée à l'autre on s'observe.

— Espérons, dit Micheline, que l'heure H sonnera bientôt, attaque heureuse où il n'y aura que des victorieux.

— Je veux l'espérer ; mais l'existence très mon-

daine qui est la mienne, mon amour du plaisir, de la danse, surtout, effraient peut-être cet homme si sérieux ! Or, je me refuse à jouer les saintes Nitouche ! D'autre part, je redoute un peu sa gravité, sa passion absorbante du travail,... sans compter son enfant qui me sera sans doute hostile. Et enfin, et surtout, il y a la première M^{me} Saulière.

— Je ne comprends pas... Vous n'allez pas être jalouse d'elle, je suppose ?

— Mais si. J'ai peur que son souvenir soit toujours entre nous !

— Quelle folie ! Admettons que ce souvenir soit resté très vivace dans le cœur de M. Saulière, il doit vous rapprocher au lieu de vous désunir, et il y aurait de votre part une sorte de méchanceté sacrilège à ne pas le respecter. Qu'un mari soit jaloux jusqu'à l'injustice de l'ombre d'un mort, c'est possible, parce que chez l'homme le sentiment de la propriété est tellement fort qu'il l'entraîne à s'ingérer dans un passé sur lequel il n'a, logiquement, aucun droit de contrôle. La femme doit se montrer moins intransigente. J'ai beaucoup observé et beaucoup réfléchi. J'en suis arrivée à la conviction que, pour être vraiment heureuse et l'être longtemps, la femme doit avoir pour son mari, à côté d'un sentiment plus passionné, une amitié tendre et profonde. Or, l'amitié n'est pas égoïste. Elle comprend, elle pardonne là où l'amour seul se révolterait. L'amie peut écouter sans s'irriter l'évocation d'un bonheur qu'elle n'a pas donné. Elle peut consoler sans exiger l'oubli, et, peu à peu, par cette tolérance même qu'elle aura apportée à le supporter, elle vaincra le pauvre fantôme : un fantôme, Jacqueline, que c'est peu devant un vivant bonheur !

— Mon Dieu, Micheline, qui pourrait supposer

que, sous des dehors si... pondérés, si raisonnables, vous cachez une âme romanesque !

— Il y a des romans raisonnables, répondit M^{lle} de Kerseleuc, et ce sont ceux-là qui finissent bien.

III

LE VERBE AIMER

Enfoui dans un vaste fauteuil de cuir moelleux et ferme à la fois, bien à l'aise dans un veston d'intérieur, chaussé de mules ouatées, Jean Saulière fume une dernière cigarette, tout en suivant d'un regard mélancolique les allées et venues de son valet de chambre.

Sur le lit dont il a déjà — le bourreau ! — replié la courtepointe, comme s'il espérait ainsi décider son maître à ne rien changer à ses sages habitudes, Edmond, d'un air désapprobateur, dispose l'habit à revers de soie et tous les accessoires dont un homme élégant a besoin pour réaliser une tenue de cérémonie.

En dégageant les formes chargées de maintenir sans craquelures le vernis des escarpins, Edmond observe, hochant la tête :

— Depuis le temps que Monsieur ne les a mis,... Monsieur peut s'attendre à souffrir un peu !

Un soupir lui répond.

Jean Saulière s'attend à souffrir, en effet, et peut-être beaucoup, et de bien des façons, mais les escarpins n'y seront pour rien.

Aller au bal, lui qui n'aime pas veiller ! Lui qui a toujours abhorré la danse, et auquel, d'ailleurs, la

raideur de son genou blessé l'interdirait, que va-t-il faire chez ces Bussier-Valoir qu'il ne connaît pas du tout, où il est très certain de ne rencontrer que ce que les rapins à longs cheveux de naguère stigmatisaient du nom de philistins ! Il y aura des danseurs enragés qui le piétineront, s'il quitte le tutélaire abri des embrasures ; des joueurs de bridge qui le dépouilleront, même si ce sont des mazettes, parce qu'il lui sera totalement impossible, ce soir — il le sait d'avance, — d'apporter la moindre attention à son jeu. Du reste, Saulière ne se rend pas chez les Bussier-Valoir pour manier des cartes, mais pour regarder évoluer une petite fille brune dont il ne pourra guère approcher de la soirée, et qu'avec une irritation déjà naissante il suivra des yeux dans les mouvements convulsifs d'une danse de Saint-Guy à nom sauvage. Un freluquet, trop jeune pour avoir laissé un morceau de rotule à la guerre, tiendra dans ses bras le corps souple enveloppé de tissus arachnéens ; ce couple charmant et détestable passera et repassera à intervalles irréguliers devant un monsieur à l'air grognon qui sera lui, Jean Saulière, puis se perdra de nouveau dans le remous des autres danseurs, tandis que le monsieur grognon se donnera beaucoup de peine pour les retrouver, ayant au cœur un mélange d'attendrissement et de colère, et, contre sa propre sottise, une fureur pleine de mépris.

Mais que vouliez-vous qu'il fit ? Jacqueline a sollicité une invitation pour lui. Elle a dit : « Je compte sur vous ! » Pouvait-il se dérober ?

— Si Monsieur tarde encore, il sera minuit.

— Allez chercher une voiture, Edmond. Dans dix minutes je serai prêt.

Trois quarts d'heure plus tard, Jean Saulière arrivait au lieu de son supplice.

Dès le hall, le jazz hurleur et incohérent l'assailit. Par un réflexe nerveux, il fronça les sourcils et serra les épaules, comme il arrive lorsqu'une troupe d'enfants tapageurs fond sur vous à l'improviste, en poussant des cris stridents. Mais il se ressaisit aussitôt et prit, non point une expression réjouie, ce qui d'ailleurs eût paru très déplacé dans un lieu où, cependant, on vient soi-disant pour s'amuser, mais la mine désabusée, poliment résignée qu'avaient autour de lui la plupart des visages.

Débarrassé de sa pelisse, Jean gravit l'escalier de marbre à rampe de fer forgé, décoré de tapisseries anciennes.

Les Bussier-Valoir ayant fait fortune depuis une dizaine d'années n'étaient plus absolument des nouveaux riches. Ils avaient eu le temps de s'habituer à leur richesse et d'y habituer les autres. Pour l'amour de l'art, et aussi pour se donner la fallacieuse illusion de pouvoir encore jeter l'argent par les fenêtres, un nouveau pauvre, vaguement ami de M. Bussier-Valoir, avait dirigé la décoration de l'hôtel. C'était un peu trop somptueux, d'une somptuosité sans imprévu, mais enfin sans faute d'orthographe...

La première personne qu'aperçut Jean, dans un salon précédant la galerie où l'on dansait, fut Micheline.

De noir vêtue, comme toujours, sans un bijou, elle paraissait dépaylée au milieu des autres femmes en toilettes chatoyantes, étincelantes de bijoux.

— Mademoiselle de Kerseleuc!

— Monsieur Saulière!

Elle poursuivit, ricuse :

— Je crois que nous sommes aussi surpris l'un que l'autre de nous rencontrer ici!... Je ne sors jamais le soir, mais Jacqueline a si gentiment in-

sisté pour que je vienne, je n'ai pas voulu lui refuser.

— Moi non plus..., soupira Jean.

— Ah ! vous êtes aussi en service commandé ? Je m'en doutais.

— Je crois, Mademoiselle, que vous vous doutez de bien des choses.

Il ajouta, voyant l'air gêné de la jeune fille :

— Je sais la grande confiance que vous témoigne M^{lle} de Loysel, ... et... ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Je suis vraiment très heureux de vous rencontrer ce soir !... Mais je voudrais bien me montrer correct... et avant toute chose saluer la maîtresse de maison. Je me demande comment la reconnaître, étant donné... que je ne la connais pas ! acheva-t-il gaîment.

— Tenez, dit Micheline, les dieux vous sont propices ! Cette robe pistache lamée d'argent, entourée de trois petits jeunes gens coiffés au ripolin, c'est celle que vous cherchez.

— M^{me} Bussier-Valoir ?

— Mais oui !

— On devrait se défier des idées préconçues ! Je l'imaginais courte, épaisse et passée au henné. Elle est grande, assez bien faite et d'un honnête châtain. Je vais lui présenter mes hommages, après quoi je tenterai de découvrir M^{me} et M^{lle} de Loysel. Quelle couleur a choisie, aujourd'hui, votre amie ?

— Ne vous souvenez-vous pas, répondit Micheline, moqueuse, avoir affirmé, l'autre soir, votre préférence pour le blanc ?

— Merci, dit le peintre.

Et il s'éloigna très vite pour lui cacher son émotion.

Ainsi Jacqueline cherche à lui plaire... Il ne s'est donc pas trompé lorsque, à maintes reprises, il s'est

cru deviné par elle; lorsqu'il a démêlé du trouble dans les yeux, dans la voix de la jeune fille.

« Petite Jacquotte, songe-t-il, attendri, vous ne savez pas quel amour inquiet, presque douloureux, vous avez mis en moi. J'ai tant souffert déjà, et si peur de souffrir encore!... »

Emporté par son rêve, le peintre faillit dépasser la robe pistache sans lui accorder la moindre attention. Il évita juste à point cette impolitesse, et M^{me} Bussier-Valoir rougit d'aise et d'orgueil en écoutant un artiste si haut coté, dont elle connaissait la proverbiale sauvagerie, la remercier avec effusion d'avoir bien voulu le compter parmi ses hôtes.

Les trois jeunes gens ripolinés se sont éloignés. M^{me} Bussier-Valoir cherche éperdument la phrase capable de retenir près d'elle le plus flatteur de ses invités qu'elle sent déjà prêt à s'évader. Elle trouve enfin, affirme au peintre le véhément désir éprouvé par M. Bussier-Valoir de faire sa connaissance, et l'entraîne.

Résigné, Jean s'est incliné et suit le sillage vert. A chaque pas, la dame lamée d'argent se retourne, afin de s'assurer que son prisonnier ne lui échappe point.

M. Bussier-Valoir a l'horreur de la danse, du bruit, et goûte peu la conversation, ce qui est, de sa part, une incontestable sagesse. Il donne des fêtes, cependant. Où serait l'agrément de posséder un logis somptueux, si l'on ne conviait, de temps à autre, un quarteron d'envieux à venir le dénigrer?

Ces soirs-là, le maître du lieu se réfugie au salon de jeu et s'y tient jusqu'au souper. Ce n'est pas qu'il y trouve grand agrément, n'étant jamais parvenu à jouer convenablement à autre chose qu'à la manille. M. Bussier-Valoir, comme on dit, perd

tout ce qu'il veut. Son ami — celui-là même qui a présidé à l'installation de l'hôtel — certifiant que le contraire serait déplorable, rien n'étant de plus mauvais goût que d'empocher l'argent de ses invités, l'excellent homme puise dans la conviction d'agir — fût-ce sans le faire exprès — en grand seigneur, une satisfaction qu'on ne saurait payer trop cher.

— Monsieur, dit-il bonnement à l'artiste, vous ne pourriez croire combien je me sens honoré par votre présence chez moi!... Et combien j'en suis heureux, quoiqu'elle me fasse perdre cinquante louis... J'avais en effet parié contre M^{me} Bussier-Valoir que vous n'accepteriez pas son invitation! Je n'ai jamais été si satisfait de ne pas gagner un pari!

Ayant répondu comme il convenait à tant d'affabilité, Saulière, enfin libéré, put se mettre à la recherche de l'unique raison de sa présence là, et qui allait devenir, il s'en rendait compte, son unique raison d'être.

Le jazz faisait trêve. Les remous de la danse cessant d'agiter les couples, leurs flots s'unifiaient, tels une mer étale. Jean finit par découvrir Jacqueline. Elle causait avec un grand garçon brun, très beau et très élégant, sans qu'on pût définir d'abord d'où provenait cette impression de suprême élégance. Un examen plus approfondi révélait la perfection du moindre détail. Du bout des escarpins au faux col, ce personnage réalisait l'impeccabilité d'une gravure de mode, mais sa parfaite aisance empêchait que cette comparaison désobligeante ne vînt à l'esprit. Ses yeux mordorés posaient sur la jeune fille un regard à la fois moqueur et caressant. Ce regard déplut si fort à Jean Saulière qu'il s'arrêta un instant, partagé entre le désir parfait-

fement incongru de gifler ce fat, et l'envie de rebrousser chemin et de repartir sans aborder celle qu'il avait tant désiré rejoindre. Il ne fit naturellement ni l'un ni l'autre, et le visage rayonnant qui se leva vers lui, lorsqu'il se fut approché, rendit à ce jaloux un calme relatif.

— Monsieur Saulière ! Comme c'est bien d'être venu !

Et Jacquotte présenta :

— Monsieur de Fréserac, Monsieur Jean Saulière...

Avec élan le jeune homme exprima sa joie de connaître un peintre dont il était le très fervent admirateur. Il cita des toiles, les louangea en termes justes. L'artiste dut répondre. Il le fit poliment, sans plus. Si bien que Robert de Fréserac, conscient d'une hostilité dont il ne pouvait soupçonner la cause, prit le premier prétexte pour s'écarter.

— J'ai fait fuir votre danseur, dit hypocritement Saulière, j'en suis désolé.

Jacquotte éclata de rire.

— Vous lui avez témoigné une sympathie si spontanée que vous devez souffrir, en effet, de le voir s'éloigner.

— Pourquoi ce Monsieur me déplairait-il ?

— Je n'ai pas l'indiscrétion de vous le demander, fit-elle, audacieuse.

— C'est donc que vous l'avez compris.

Jacqueline ne parut pas entendre et reprit :

— N'ayez pas de remords : il saura me retrouver tout à l'heure pour danser.

— Il danse bien, j'imagine ?

— Merveilleusement ! Il vaut un Argentin !

— C'est tout dire ! railla le peintre.

— C'est dire beaucoup. Mais je n'aime pas dan-

ser avec les pays chauds, parce que, même très comme il faut, on peut les confondre avec les professionnels des dancings.

— *Danseur mondain...* Cette honorable profession pourra convenir à M. de Fréserac si jamais le malheur s'abat sur lui... Son physique l'y prédestine.

— Décidément, vous êtes, ce soir, en veine de méchanceté. Mais je vous pardonne parce que vous avez dû faire, pour venir, un gros effort qui vous a mis de mauvaise humeur.

— Le croyez-vous ?

— Je voulais, continua-t-elle, vous procurer l'agrément d'un très beau bal, non vous imposer une corvée.

— Vraiment, Jacqueline, c'est cela seulement que vous vouliez ?

— Non, avoua-t-elle. J'ai désiré savoir si, pour me complaire, vous sauriez sacrifier une de vos chères soirées de solitude.

— Je sacrifierais bien davantage, pour vous complaire, et vous le savez trop bien... Mais n'y a-t-il pas, dans cette opulente demeure, un coin paisible où l'on puisse causer ?

— Venez, dit-elle.

Il la suivit. Le jardin d'hiver leur offrit un asile. Ils découvrirent deux fauteuils de vannerie, près d'un minuscule bassin de rocaille — sacrifice au goût de M^{me} Bussier-Valoir — où des cyprins, indifférents au tapage et aux lumières, dormaient entre deux eaux.

— Regardez-les, dit Jacqueline. Ils me rappellent les petits poissons qu'enfant je faisais tourner dans une cuvette, à l'aide d'un fer aimanté.

Elle parle un peu nerveusement, essayant de dissimuler l'émotion qui la gagne. Ils ne sont pas

seuls; d'autres couples les ont précédés dans cette serre dont M^{mo} Bussier-Valoir se plaît à dire qu'elle est le refuge des amoureux. Il y a toujours, dans une fête, des amoureux, fût-ce d'un soir. Mais nul ne prend garde aux nouveaux venus. Nul n'entendra ce qu'ils se diront. Et Jacquotte n'a pas un doute sur les paroles qui vont être prononcées. Le moment est venu dont elle a longtemps douté, qu'elle a redouté, puis espéré, et, depuis quelques jours, préparé par une attitude différente, par des nuances si délicates qu'il serait impossible de les préciser, mais qui ont atteint leur but en laissant comprendre à Saulière qu'il était deviné.

Pour qu'il en vint à espérer davantage il fallait peu de chose. Un mot devait suffire. M^{lle} de Kerseleuc l'a prononcé : « N'avez-vous pas dit que le blanc est votre couleur préférée... »

Et cependant il se tait encore, se débat contre lui-même. Si cette enfant, dont il sait — hélas ! — qu'elle est coquette, avait joué un jeu cruel sans en mesurer la portée ?

Le silence tombe entre eux, si frémissant que la jeune fille, ne pouvant le supporter, lance, résolue :
— Monsieur Saulière,... j'ai choisi, pour ma robe, le blanc...

Et, soudain effrayée de son audace, elle corrige :
— Un peintre doit être bon juge en la matière.

Mais cette restriction faite ainsi, avec ce visage empourpré qui se détourne, donne plus de valeur à l'aveu. Saulière sent une joie immense l'envahir.

— Jacqueline, dit-il d'une voix assourdie, en arrivant ici, ce soir, j'étais résigné à me contenter de très peu : vous apercevoir au bras de vos danseurs, échanger peut-être avec vous quelques mots indifférents... Et rien que pour ces pauvres joies je suis venu... Mais voici que je ne veux plus, que je

ne peux plus m'en contenter. Vous le savez, n'est-ce pas, que je vous aime?... Je vous aime depuis... ah ! je crois que j'ai commencé à vous aimer dès l'instant où vous êtes venue vous asseoir près de moi, devant la Chambre d'Amour, à Biarritz ;... seulement, je ne m'en doutais pas. Si j'avais compris, je serais parti très loin, je me serais sauvé de vous parce que vous avez vingt ans, Jacqueline, et que demain mes tempes seront grises. Sans doute suis-je coupable en vous demandant de m'aimer, je suis certainement fou... Non, ne dites rien encore... J'ai si peur des mots que vous pourriez dire... Il me semble impossible que ma gravité ne vous effraie pas... Oh ! si vous deveniez mienne, je crois que je retrouverais ma jeunesse, ma gaiété, pour répondre à votre jeunesse, à votre gaiété... Mais j'ai tant souffert, moi ! Pour l'oublier, il me faudrait du bonheur... Le bonheur, c'est vous, Jacqueline. Il me paraît impossible, à présent, de le laisser échapper... Et cependant, en vous priant de devenir ma femme, je vous chargerai d'un grand, peut-être d'un lourd devoir... J'ai une fille, vous le savez. Ma pauvre petite Josette n'a pas connu la douceur d'avoir une maman... Il faudra qu'elle soit votre enfant, comprenez-vous, Jacqueline ? Que vous l'aimiez, que vous l'adoptiez... N'est-ce pas effrayant pour cette autre enfant que vous êtes encore ? Vous n'y aviez pas songé, n'est-ce pas ? Alors, avant de vous engager, je veux que vous réfléchissiez... Vous savez que toute joie et toute douleur, pour moi, maintenant, dépendent de vous... J'ai attendu si longtemps sans espérer, je puis attendre encore ;... attendre en espérant, c'est presque du bonheur.

Jacqueline écoutait, un peu détournée. Lui, penché sur elle, regardait le profil encore enfantin, la nuque frêle sous les cheveux courts. Qu'elle parais-

sait jeune ! Et lui se sentait plus vieux que son âge, comme la plupart de ceux qui traversèrent la grande épreuve. Malgré la fièvre de vie qui secoua les hommes au lendemain de la guerre, l'ombre de la mort, si souvent frôlée, est restée sur eux, pesante.

Jean Saulière se tut. Alors seulement Jacqueline ramena vers lui ses sombres yeux pleins d'une douceur qu'il ne leur avait jamais vue.

— Moi aussi, Jean, je vous aime.

— Oh ! ma chérie !... Je ne rêve pas... C'est vrai...

Il oublie qu'il vient de lui dire sagement : Réfléchissez ! Ne vous engagez pas ! Il lui fait répéter l'aveu qui le transporte, il divague à la façon d'un collégien bouleversé par sa première conquête. Et c'était Jacquotte, à présent, qui semblait la plus raisonnable.

Cependant, ayant retrouvé un peu de sang-froid, Saulière s'inquiéta tout à coup :

— Que dira M^{me} de Loysel, Jacqueline ?

— Il faut lui parler.

— Naturellement.

Le jazz avait repris son entraînante cacophonie.

— Robert de Fréserac va me chercher, dit Jacqueline. Tenez, le voici... Je préfère rester avec vous, je vais lui dire que je suis fatiguée...

— Non. Il ne faut pas. Retournez danser,... amusez-vous, petite fille, sans m'oublier tout à fait. Moi, je pars.

— Oh ! non !...

— Si... Laissez-moi aller... J'emporte ma belle espérance comme un avare son trésor... A bientôt, vous que j'adore... Mais, demain, laissez M^{me} de Loysel venir seule à l'atelier...

Jean se sauva. Même se sachant aimé, voir la jeune fille aux bras du trop séduisant Robert lui

serait insupportable. Et il se surprit à penser qu'au lieu de conseiller à Jacqueline de prendre le temps de la réflexion, lui-même aurait dû, peut-être, réfléchir encore.

Ombre fugace qui n'obscurcit qu'une seconde sa triomphante joie.

IV

PROJETS

M^{me} de Loysel ayant rapporté du bal des Bussier-Valoir une migraine épouvantable, Jacqueline avait jugé préférable de remettre à plus tard ses confidences.

Ce n'est pas qu'elle redoute d'être réprimandée pour avoir décidé de son avenir sans avoir consulté sa mère. M^{me} de Loysel est trop « de son temps » pour ne pas accepter sans récrimination la liberté accordée aujourd'hui aux jeunes filles. L'esprit d'indépendance, dès qu'on lui permet de souffler, entraîne loin... Rétrograder serait difficile.

Lorsque, après quelques heures d'un reposant sommeil moins peuplé de doux rêves qu'elle ne l'espérait, Jacqueline s'éveilla, sa première pensée fut d'aller trouver sa mère pour lui apprendre la grande nouvelle. Peut-être M^{me} de Loysel n'en sera-t-elle pas très surprise. Alors que Micheline a si vite compris que Jean aimait Jacquotte, sa mère aurait-elle été moins clairvoyante?

A peine soulevée sur ses oreillers, Christiane buvait du bout des lèvres une tasse de thé. Dolente, elle s'émerveilla de voir sa fille déjà debout et si fraîche. Elle-même se déclarait brisée. On n'a pas idée de retenir les gens jusqu'au jour! Ces Bus-

sier-Valoir tiennent à en donner pour leur argent !

Jacqueline laissa tomber la plaisanterie assez vulgaire et rééditée du baron Crieux. Elle a bien autre chose en tête que les Bussier-Valoir, pour lesquels, au surplus, elle se montrera désormais indulgente : n'est-ce pas leur serre aux poissons rouges qui a servi de cadre à l'inoubliable scène des aveux ?

La jeune fille s'assit au bord du lit et affirma que sa mère avait une mine superbe.

— Oh ! ne dis pas cela ! Je dois avoir les paupières fripées et le teint jaune.

— Pas du tout, je vous assure... Ecoutez, maman chérie, j'ai quelque chose de grave à vous dire. Je vous aurais parlé en rentrant, ce matin, si vous n'aviez eu si mal à la tête ; je ne voulais pas vous fatiguer davantage.

M^{me} de Loysel reposa sa tasse et regarda Jacqueline avec un peu d'anxiété.

— J'écoute, chérie.

— Vous n'avez rien remarqué

— Quand ? A quel sujet ?

— Entre Jean Saulière et moi...

— Hein ? Tu dis ?... Saulière... Quoi ? Serait-il amoureux de toi, ce trappiste ?

— Nous nous aimons, prononça gravement Jacqueline.

M^{me} de Loysel se redressa si brusquement que, si sa fille ne les avait retenus au vol, plateau, tasse et rôties allaient joncher le tapis.

— Ah ! par exemple ! Saulière ! Ah ! non, je n'ai rien soupçonné, sans quoi... ! Vous êtes complètement fous, tous les deux !

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? dit Jacqueline, cabrée.

— Saulière ! Sapristi, pour ce monsieur qui a

tellement le mépris de tout ce qui est moderne, c'était le cas, ou jamais, de s'en tenir aux usages d'un temps qu'il affecte de regretter, et de me demander mon opinion avant de te tourner la tête!

— Il compte vous parler aujourd'hui, maman.

— Il est bien temps, ma foi!

— Enfin qu'avez-vous à lui reprocher?

— Un veuf!

— Il a le droit de refaire sa vie.

— Eh! qu'il la refasse, mais pas avec toi!

— Je vous ai dit que je l'aime.

— Oui. Et tu aimeras sa fille aussi, n'est-ce pas?

— Certainement oui, je l'aimerai, la pauvre petite.

— Ne dis pas de sottises. A vingt ans, tu accepterais la charge d'une enfant qui ne t'est rien?... Ah! non! je t'empêcherai de commettre une telle sottise!

— Maman!

Très pâle, Jacqueline sentait les larmes la gagner. Elle était si loin de s'attendre à cette scène!

— Maman, vous m'avez toujours dit que je serais libre de mon choix!

— Parce que je te croyais sensée, sous tes dehors étourdis.

— Maman, vous me faites beaucoup de peine! s'écria Jacqueline, éclatant en sanglots.

Jamais Christiane n'a pu supporter de voir pleurer sa fille. Cette faiblesse l'a entraînée à céder aux pires caprices de l'enfant gâtée. Cette fois encore, le chagrin de Jacquotte la bouleverse.

— Mon petit,... voyons, mon petit! Sois raisonnable,... je t'en prie!... sois raisonnable! Tu reconnaitras que j'agis dans ton intérêt... Oh! je sais que Saulière est un garçon très estimable; tu viendrais m'apprendre qu'il épouse Micheline, par exemple, je trouverais cela parfait!

— Micheline? crie Jacquotte à travers ses larmes. Et pourquoi elle, s'il vous plaît?

— Parce qu'elle est moins jeune que toi, d'abord, et puis c'est une fille sérieuse, habituée au travail, bien faite pour supporter l'existence austère qui sera celle de la femme de Saulière.

La voix de Christiane n'est plus furieuse. Jacqueline s'apaise aussi et demande en se tamponnant les yeux :

— Austère? Qu'en savez-vous?

— T'imagines-tu, dans ta candeur, que Saulière, pour l'amour de toi, changerait ses habitudes? Ah! ma pauvre petite! Une femme s'adapte — en en souffrant — aux goûts de son mari, mais dis-toi bien qu'un mari n'aura même pas l'idée de sacrifier ses goûts à sa femme! Les hommes sont bien trop égoïstes... Oh! il ne faut pas leur en vouloir : c'est leur nature. Il y aurait autant d'injustice à reprocher à un homme son égoïsme qu'à un chameau ses bosses!

La jeune fille ne put s'empêcher de rire, mais Christiane, elle, ne riait pas.

— Essayer de battre en brèche cet égoïsme, poursuit M^{me} de Loysel, c'est aller au-devant de luttes journalières, et sans profit.

— Jamais il n'y aura lutte entre nous, maman; Jean m'aime trop pour ne pas me rendre heureuse.

— Et dire, gémit M^{me} de Loysel, que de génération en génération toutes les jeunes filles se font les mêmes illusions!... Heureusement, d'ailleurs, sans quoi le monde aurait fini depuis longtemps!

Elle se tut un moment. Son joli visage, vieilli par la fatigue, reflétait une réelle angoisse. Elle se rend compte qu'entre elle et Jacquotte, habituée à voir tout céder devant ses désirs, la bataille sera inégale. Et Christiane a horreur de batailler... D'ail-

leurs, est-ce toujours le meilleur moyen pour remporter la victoire?...

— Je suis consternée ! soupire-t-elle.

— Mais pourquoi, maman ? Pourquoi ?

— Saulière ferait un beau rêve, reprit amèrement M^{me} de Loysel. Sais-tu que tu as neuf cent mille francs de dot,... sans compter ce qui te reviendra à ma mort !

— Maman chérie !

— Tu ne me crois pas immortelle ? Je n'aborde jamais avec toi ces questions de chiffres, parce que cela doit t'ennuyer autant que moi. C'est toujours ce brave M. Broomen qui s'occupe de nos affaires. Ton père avait grande confiance en lui, et nous n'avons qu'à nous en louer, car il fait fort habilement travailler l'argent, comme il dit. Je n'ai que la peine de toucher nos revenus qui vont grossissant... Tu as le droit de prétendre à un très brillant mariage, et tu voudrais...

— Jean ignore ce que je puis avoir comme dot.

— D'après notre train de vie, il peut la supposer rondelette... Mais je ne l'accuse pas de calcul ! Qu'il soit fou de toi, je l'admets. Ce que j'admets moins bien, c'est que tu sois folle de lui, voilà tout. Saulière ! Tomber amoureuse de Saulière !... Il ne doit pas être amusant, tu sais !

Christiane s'était de nouveau abandonnée sur ses oreillers. Sa grande indignation paraissait calmée. Jacqueline, se jugeant victorieuse « d'un tournoi dont l'amour est le prix », retrouva son sourire, et, câlinement, vint blottir sa tête sur l'épaule de M^{me} de Loysel.

— Vous trouvez vraiment M. Saulière ennuyeux, maman chérie ?

— Pas dans le monde... Il est même agréable causeur. Mais, entre se voir quelques instants, en

visite, ou vingt-quatre heures par jour, chez soi, il y a, je te l'assure, ma petite, une différence considérable !

— Puisque je suis résolue à l'épouser, pourquoi me faire du chagrin en critiquant M. Saulière ?

— Mon devoir est de te montrer tout ce qui rend, pour toi, ce mariage peu désirable.

— Toutes les raisons qui pourraient m'en écarter, Jean lui-même me les a énumérées.

— Pas maladroit. Cela lui permettait de les réfuter d'avance.

— Il n'a rien réfuté du tout, au contraire, et il ne voulait pas que je m'engage avant d'avoir réfléchi.

— Êt, naturellement, tu as refusé ; il y comptait, sois-en sûre... Et quand je pense que c'est moi qui ai voulu qu'on nous présente ce personnage ! Tu ris ?

Jacqueline se mord les lèvres. Le moment serait mal choisi pour apprendre à M^{me} de Loysel la scène initiale du roman, devant la Chambre d'Amour.

— Maman, dit-elle, maman jolie, oubliez-vous que vous posez à deux heures ? Jamais vous ne serez prête !

— Poser ! J'ai terriblement envie d'envoyer promener peintre et portrait !... D'autant que je vais être affreuse toute la journée : la fatigue, les émotions que tu me causes, méchante enfant !...

— Dépêchez-vous, maman ! insista la jeune fille sans s'émouvoir.

Et, soupirante, Christiane sonna sa femme de chambre.

Malgré ce qu'elle croyait être une victoire, Jacqueline quitta sa mère avec une âme assombrie. Il est si douloureux d'entendre critiquer ceux qu'on aime ! Il semble que notre propre cœur reçoive les coups destinés à un autre, et les plus légers nous blessent cruellement, tandis que notre ten-

dresse en est accrue, comme si nous cherchions, en aimant davantage, à réparer une injustice.

D'un commun accord, lorsqu'elles se retrouvèrent au déjeuner, la mère et la fille évitèrent de prononcer le nom du peintre. Et, en embrassant Christiane, prête enfin, au départ, Jacquotte murmura seulement :

— Ne soyez pas dure pour lui, maman chérie !

Sans répondre, M^{me} de Loysel haussa les épaules.

Jacqueline serait tranquillisée si elle pouvait savoir avec quelle joyeuse assurance l'artiste attend son beau modèle. Il croit avoir compris cette âme légère, incapable de vouloir fermement ou le bien ou le mal, mais portée à la bonté par une pente naturelle, pourvu que cette bonté ne l'entraîne à aucun sacrifice. Peut-être, dans les gâteries dont elle enveloppe sa fille, y a-t-il un fond d'égoïsme, la crainte de compliquer sa vie ou de voir près d'elle un visage assombri.

« Sans doute, pense Saulière, devrai-je moins m'appliquer à persuader cette charmante femme que je serai un bon mari, qu'à la convaincre que je puis être un gendre parfait ! »

Il se sentait étonnamment jeune, ne comprenant plus le tourment que lui avait causé sa différence d'âge avec Jacqueline. Est-ce qu'un chiffre signifie quelque chose ?

Demeurée seule, Jacquotte vécut des heures de fièvre. Elle ne voulut pas s'éloigner, pensant que sa mère, prenant en pitié son anxiété, reviendrait vite lui rendre compte de son entrevue avec le peintre. Jean aura-t-il su vaincre tout à fait la résistance de M^{me} de Loysel ? Ne se laissera-t-il pas, au contraire, persuader qu'il doit, pour le bonheur même de Jacquotte, s'écarter de son chemin ?

Réfugiée dans sa chambre où la petite Vierge

d'ivoire souriait, doucement résignée, entre un Bouddha-jardinière et un polichinelle en terre cuite, la jeune fille s'avisa soudain que la statuette traitée ainsi en simple bibelot était une image sainte. Alors, l'ayant isolée des figurines profanes, Jacquotte s'agenouilla devant elle et se mit à prier avec une ferveur de première communiant.

Sept heures avaient sonné lorsque M^{me} de Loysel, enfin, rentra.

Une Jacqueline toute pâle et les traits crispés l'accueillit par des reproches. Vraiment, sa mère aurait pu, sachant son anxiété, revenir directement de l'atelier de Saulière, au lieu d'achever la journée en courses ou en visites !

— Revenir directement de l'atelier ? répéta Christiane avec surprise. Mais j'en arrive, mon petit chou ! Nous avons causé en fumant des cigarettes, et, d'une cigarette à l'autre, ... j'ai été effarée quand j'ai vu l'heure... Il a été vraiment très gentil, le pauvre garçon, plein d'égards... Ce n'est pas lui qui traitera sa belle-mère en quantité négligeable ou, comme il arrive trop souvent, en ennemie...

Le cœur gonflé de joie, Jacqueline se taisait.

— Je ne lui ai pas caché ma façon de penser, poursuivit M^{me} de Loysel. Il n'est pas du tout le mari que je rêvais pour toi, et il le comprend fort bien. Enfin, puisque c'est ton idée et la sienne, il ne me reste qu'à vous donner ma bénédiction... Jacquotte ! Tu m'étouffes, ... voyons, mon petit !...

Jacqueline avait pris sa mère dans ses bras et l'embrassait follement.

— Ouf ! Quand tu étais petite et que je te rapportais un jouet convoité, tu agissais de la même façon !

— Maman chérie, ... maman chérie, vous êtes bonne...

— Attends ! Laisse-moi finir. Dans quinze jours nous entrons en carême. D'ici à la semaine de Pâques, il n'y aura rien de changé, tu comprends ? Vous n'êtes pas fiancés, personne ne sera mis au courant de vos projets. Ce n'est pas que j'espère chez toi un retour de raison, mais je tiens à ce que tu conserves toute liberté pour jouir gaîment des fêtes du Carnaval... Nous en avons de très belles en perspective. Fiancée, tu serais obligée d'y renoncer — quoique la coutume soit passée, pour les fiancées, de s'imposer une sorte de retraite, comme si elles voulaient se préparer aux austérités des devoirs qui les attendent — ou il faudrait y entraîner ce malheureux Saulière pour qui ce serait un supplice. Donc, tout le monde garde sa liberté jusqu'à Pâques. En revanche, dès vos fiançailles annoncées, nous hâterons les choses, parce qu'il se peut que ce soit le plus beau temps de la vie pour les futurs époux, mais c'est assommant pour l'entourage. Et puis ton départ me causera un tel chagrin, ma pauvre petite chérie, qu'une fois ce mariage décidé je préfère trancher dans le vif, et le plus vite possible. Ah ! les mamans sont toujours sacrifiées, c'est leur lot !... Le gros point noir, pour moi, c'est la fille de Saulière. Je n'ai pas voulu aborder ce sujet... D'ailleurs, il n'y peut rien, n'est-ce pas ? Elle est là, cette enfant ; il faut en prendre son parti. Mais j'ai pensé que vous la laisseriez chez la personne qui l'élève, jusqu'à l'âge où on l'acceptera dans un couvent. Enfin, on verra.

La jeune fille crut entendre Jean lui dire d'une voix émue :

« Ma pauvre Josette n'a pas connu la douceur d'avoir une maman... Il faudra que vous l'adoptiez, ... que vous l'aimiez... »

V

RIEN DE CHANGÉ

— ... Allo!... Bonjour!... Oui, c'est bien Jean Saulière... Mais je vous téléphone de chez moi... Parfaitement, j'ai fait installer cet appareil diabolique à seule fin, chaque fois que je pourrai vous avoir au bout du fil, de vous répéter que je... Quoi? Les demoiselles du Téléphone? Elles en entendent bien d'autres!... Vous dites? Un bal masqué? Ah! non, non,... pas même pour la grande joie de vous y retrouver! Je vous en prie, ne m'en veuillez pas... Allo... Allo...

Mais une main impatiente a raccroché le récepteur. Jacqueline est furieuse. En vérité, pour un fiancé très épris, le peintre se montre étrangement irréductible! Plusieurs fois, après le bal des Bus-sier-Valoir, Saulière a consenti à rejoindre Jacqueline dans d'autres fêtes. Et puis, brusquement, sans donner d'explications à son revirement, il a systématiquement refusé toutes les invitations, malgré les instances de Jacquotte.

— Je comprends très bien ce garçon, dit M^{me} de Loysel. Il ne peut pas danser. Crois-tu que ce soit follement amusant pour lui de te regarder tourner aux bras des autres? Cela te donne un avant-goût de ce qui t'attend lorsque tu seras M^{me} Saulière, mon petit... Fini de rire!

Jacquotte hausse les épaules. Quand elle sera la femme de Jean, peut-être n'aura-t-elle plus du tout envie d'aller dans le monde. Elle imagine très bien le charme des soirées passées en tête à tête dans

l'atelier par ses soins fleuris; on accueillera quelques rares amis,... juste assez pour que leur grand bonheur ait des témoins un peu jaloux... Mais, d'ici là, ce serait à Jean de sacrifier ses goûts pour lui complaire.

La jeune fille n'a pas soupçonné que Saulière ne trouvait plus en lui la force de supporter un supplice de moins en moins tolérable.

Une jalousie irraisonnée, absurde, lui serre le cœur à voir celle qu'il aime danser ces danses modernes qu'il se met à condamner maintenant comme le plus sévère des moralistes.

Jacquotte s'amuse. Jacquotte est plus coquette que jamais. C'est, chez cette petite, un réflexe de joie. Elle est heureuse d'aimer Jean, heureuse d'en être aimée; il faut que ce bonheur s'extériorise. Un enfant excité par le plaisir devient tapageur, harcelant, turbulent, insupportable. A l'âge de Jacquotte, ces formes de l'exubérance ne sont plus de mise. Il y en a d'autres, moins innocentes en apparence, et dans lesquelles, cependant, il n'entre guère plus de malice.

Jamais Jacqueline n'a été aussi brillante, aussi ensorceleuse. Cela lui vaut de nombreux succès. Va-t-elle les repousser? Il lui semble délicieux de voir tant de gens visiblement désireux de lui plaire, et de se dire que, quoi qu'ils fassent, toutes ses pensées, comme son cœur, appartiennent à Jean. Forte de cette conviction, sa coquetterie devient presque agressive. Elle agit un peu à la façon de ces petits chiens qui, s'ils sont seuls, passent leur chemin sans chercher noise à personne, mais qui, tenus en laisse, c'est-à-dire se sentant sous la protection du maître, s'en prennent à tout le monde et défient même les molosses.

Malheureusement, ces sentiments assez com-

plexes, comment Saulière les soupçonnerait-il?

Une observation de lui suffirait pour changer la manière d'être de Jacquotte. Cette observation, il se défend de la faire. N'aurait-il pas l'air de douter de la jeune fille?

Jean ne doute pas de sa fiancée, mais il souffre. Lorsqu'il quitte une fête, sans courage pour rester jusqu'à la fin, il emporte la vision d'une jeune fille très courtisée, à laquelle il demeure, en somme, aussi étranger que n'importe lequel de ses flirts. Et cela est très dur.

M^{me} de Loysel a voulu que rien ne soit changé en apparence, et rien n'est changé. Jamais ces dames n'eurent autant d'invitations que cet hiver. Le peintre a eu grand'peine à obtenir de son modèle les dernières séances de pose. Sous prétexte que la présence de Jacquotte donnerait à l'artiste des distractions, Christiane arrive seule à l'atelier, et, si sa fille vient la reprendre, aussitôt Christiane se souvient d'un rendez-vous impossible à remettre et précipite le départ.

Ce mariage, de plus en plus, lui déplait. Elle a paru céder, il le fallait bien. D'ailleurs, contrarier un caprice c'est, parfois, le changer en passion. Mieux vaut patienter, gagner du temps. Qui peut, jusqu'au dernier moment, affirmer qu'une partie est perdue?

C'est pourquoi jamais Christiane ne refuse d'inviter Jean, soit chez elle, soit au théâtre, lorsque sa fille l'en prie. Mais ce sont toujours des dîners d'apparat, avec de la jeunesse dont Jacquotte doit forcément s'occuper, et l'inévitable baron Crieux qui, le plus innocemment du monde, joue le jeu de la Dame-de-ses-pensées en accaparant le peintre jusqu'à donner à celui-ci la tentation de le jeter par la fenêtre.

Depuis quelque temps, Robert de Fréserac fait partie des convives. Il ne cache pas les sentiments que Jacquotte lui inspire, et M^{me} de Loysel se dit que ce garçon très brillant, doué d'un joli nom, lui conviendrait mieux comme gendre que ce pauvre Saulière, avec tout son talent et ses qualités sérieuses. Évidemment, M. de Fréserac a une grosse fortune, sans quoi mènerait-il l'existence oisive et dispendieuse qui est la sienne?

Maintenant, lorsque le peintre rejoint M^{me} de Loysel dans sa loge, il peut être certain d'y trouver le beau Robert, auquel il lui faut faire bon visage, sous peine de se rendre ridicule et odieux.

Alors, un peu enfantinement, Saulière avait trouvé ce moyen de parler librement — ou presque — à Jacqueline : le téléphone. Il s'est fait une fête de l'appeler, ce matin, pour la première fois, et voici qu'il l'a tout de suite fâchée. La jeune fille lui annonçait un bal masqué chez les Bussier-Valoir : « Je n'ai jamais été à un bal masqué... Ce sera très amusant. Avant souper, on devra retirer lous et dominos... Je serai en Colombine : est-ce assez rococo ! Mais M^{me} Bussier-Valoir exige que l'on choisisse son costume dans la comédie italienne... C'est fade à pleurer !... Quel personnage ferez-vous ? car vous viendrez ? » Jean a refusé très vite, avec une sorte de terreur. Et son exigeante petite amie a raccroché le récepteur en un geste d'impatience qu'il croit voir.

Non, oh ! non, il n'ira pas à cette fête !... Mais que Jacquotte sera jolie ! Et, naturellement, M. de Fréserac y sera... Ah ! quelle exaspération cause à l'artiste ce garçon si moderne affublé d'un nom de cadet de Gascogne ! Il affiche son admiration pour Jacqueline d'une façon indiscrete que M^{me} de Loysel ne devrait pas tolérer ! Est-elle donc aveugle ?

Soudain, un soupçon pénètre Saulière. La pensée s'impose à lui que M^{me} de Loysel y voit très clair, justement, et encourage le manège d'un soupirant mieux à son goût que le peintre. Pour lui, l'attitude de la mère de Jacqueline s'éclaire brusquement. Et il n'a pas compris!... Mais, dans cette volonté que, durant des semaines, « il n'y ait rien de changé », n'aurait-il pas dû démêler l'espoir inavoué de détacher de lui celle qu'il considère comme sa fiancée?

Mon Dieu! Va-t-on lui voler son bonheur? O petite fille inconsciente et cruelle, comment vous défendre contre les autres... et contre vous-même?

VI

PIERROT

Depuis que Jean Saulière voit en M^{me} de Loysel une sournoise ennemie, il se sent très malheureux et traverse des alternatives de révolte et de découragement.

Trop de gens et trop de choses se dressent entre lui et son amour. Il a été fou. Mieux vaut se résigner.

Se résigner? Mais, puisque celle qu'il aime l'aime aussi, pour elle autant que pour lui, ne doit-il pas lutter? En s'écartant comme il le fait, il joue sottement le jeu d'un autre. Parce que la pensée de Jacqueline demeure constamment en lui, si vivace qu'il semble que la jeune fille soit toujours présente, il s'est imaginé qu'il en serait de même pour elle : que son image à lui la suivrait partout, tendrement obsédante. Au fond, il y a dans cette con-

viction pas mal de fatuité masculine ; on le lui fait expier... Serait-il donc trop tard pour changer de tactique ?

Et lorsque l'invitation des Bussier-Valoir lui parvint, le peintre n'y répondit point par un refus. Mais, sur le point d'aviser Jacqueline de sa nouvelle décision, il y renonça. La pensée lui venait de préparer une surprise à la jeune fille. Il lui demandera de venir, en se rendant au bal, lui montrer son costume. Alors il lui dira : « Je vous accompagne. »

Quel costume choisir ? Arlequin ? Il en serait tenté, Jacquotte devant être en Colombine. Mais il ne se juge plus assez jeune pour l'oser. Eh bien ! il incarnera Pierrot. Un Pierrot noir. Et ce sera, ma foi, un rôle fait pour lui : Pierrot mélancolique, rêveur, amoureux,... amoureux surtout,... bafoué peut-être...

« Pour peu que l'frèserac soit Arlequin, le trio sera complet ! » pense amèrement le peintre.

Des jours passèrent, durant lesquels Saulière et Jacqueline ne se rencontrèrent qu'une fois, fortuitement. A peine s'ils purent échanger quelques mots. En revanche, chaque matin, un dialogue a lieu au téléphone. Jean interroge la jeune fille sur l'emploi de son temps avec une gaité dont elle ne démêle pas le factice, et qui la surprend. Le peintre s'informe du fameux costume de Colombine. Spontanément il en a envoyé le dessin, d'après une estampe ancienne, et il a offert, pour attacher un flot de rubans au domino, une boucle de l'époque.

Ce 8 février, jour fixé pour son bal, M^{me} Bussier-Valoir éprouva une vive contrariété. La neige tombait en bourrasque, mêlée à une pluie glacée qui, vers le soir, la température ayant encore baissé, forma verglas. Mais le temps est passé où les mal-

heureux chevaux, soi-disant ferrés à glace, glissaient et se cassaient les pattes à tous les coins de rues. Paris est sans doute resté, comme le qualifiaient nos pères, le paradis des femmes et le purgatoire des maris, mais il a cessé d'être — et pour cause ! — l'enfer des rossinantes.

Bien à l'abri dans leurs confortables autos munies d'anti-dérapants, les invitées pourront sans dommage atteindre l'hôtel des Bussier-Valoir. Tout au plus, les manteaux du soir étant, par un de ces illogismes chers aux couturiers, moins chauds que les vêtements du jour, risquera-t-on, en quittant le bal, une pneumonie.

Jean Saulière a vécu cette journée dans une fiévreuse impatience. La surprise qu'il ménage à Jacqueline le réjouit de tout le plaisir qu'il est certain de lui causer. Triomphez, petite fille, et mesurez votre puissance !

Le peintre est parvenu à dominer ses inquiétudes. Il se persuade que, seule, son attitude maladroite est cause d'un état de choses qu'il ne tient qu'à lui de changer. Pour commencer, il a mis, à préparer son déguisement, tous ses soins. Son costume est du même style que celui de Jacqueline. Il a brossé un visage de Pierrot dont la mélancolie est nuancée d'ironie, dont les yeux tendres sont rendus plus émouvants par le pli las de la bouche. Un maître de la grime a été convoqué et chargé d'exécuter une fidèle copie du modèle. Quant à l'expression de son regard, lorsqu'il se posera sur certaine Colombine, Saulière sait bien qu'elle sera tendre, en effet.

Et maintenant, l'instant approche où Jean sera payé de ses peines. Le costume lui sied. La grime est parfaite.

— Monsieur, s'est écrié Edmond, a l'air d'un de ses tableaux !

Pour la première fois de sa vie, Saulière ambitionne un succès personnel. Il faut que son amie — un peu vaine, hélas ! — soit fière de lui.

Bien que ses apprêts se soient prolongés plus qu'il ne le pensait, Jean a tout le temps de trouver l'attente longue. Mais M^{me} de Loysel a certainement l'habitude d'arriver au bal très tard. Et quelque détail de toilette, au dernier moment, a pu aussi les retenir.

— Monsieur... Monsieur n'a pas entendu la sonnerie du téléphone?... J'ai répondu... C'était M^{me} de Loysel... Non, que Monsieur ne se dérange pas ; M^{me} de Loysel n'a pas voulu que j'appelle Monsieur, elle prévenait seulement qu'avec ce vilain temps elle ne trouvait pas raisonnable de faire un détour pour venir jusqu'ici, d'autant qu'il est si tard...

— Bien.

Sa voix est paisible. Et vraiment il demeure étrangement calme. Mais une tristesse affreuse l'envahit. Une tristesse qu'il juge disproportionnée. En somme, M^{me} de Loysel agit sagement. Le temps est vraiment épouvantable. Et Jacqueline, croyant qu'il n'est question que de montrer à Saulière son travesti, a pu accepter la décision de sa mère sans prévoir le moins du monde la déception qu'elle va causer. Comme cela paraît simple, si simple... Et soudain le peintre reconnaît que, tout au fond de lui-même, il a toujours redouté cette défection.

— Monsieur désire-t-il que j'aille chercher une voiture ? demande Édmond qui voudrait bien se coucher, puisque son maître lui a permis de ne pas l'attendre.

Jean hésite. La tentation lui vient de ne pas se rendre à ce bal. Il fait un effort sur lui-même :

— Oui. Allez.

VII

DOMINO ROUGE, DOMINOS NOIRS

M^{me} Bussier-Valoir exulte.

Lorsque, petite employée, elle se grisait de romans à bon marché, son cœur se gonflait d'envie à la description des fêtes parmi lesquelles les héroïnes de cette littérature spéciale coulent des jours tissés d'or et de soie. La fortune rapidement acquise par son mari lui a permis de goûter à tous ces plaisirs si bien décrits. Un seul, jusqu'ici, lui échappait, celui-là même qui la fascinait le plus : le bal masqué. La vogue en est bien passée. L'intrigue sous le loup de velours qui causa — paraît-il, — la chute de tant de nos aïeules, semble n'avoir plus d'attrait. Il n'est, hélas ! pas bien certain que le diable y perde grand'chose !

M^{me} Bussier-Valoir, qui, décidément, ne redoute pas les vieux clichés, a voulu réaliser chez elle le rêve de sa jeunesse. Il faut espérer que ses hôtes se divertiront. Elle-même se déclare résolue à s'amuser comme une petite folle. Seulement, elle a lancé trop d'invitations. A minuit, c'est la cohue.

Un domino noir se laisse pousser ou entraîner sans résistance. Être ici ou là, peu lui importe, et quant à essayer de découvrir qui l'intéresse, mieux vaut ne pas l'essayer et se confier au hasard. Le hasard, assez souvent, sert les amoureux, et parfois ne paraît les servir que pour les jouer. Le domino noir se trouva soudain, dans une embrasure, derrière un petit domino rouge dont une blonde allongeait le loup. Sur son épaule, un nœud de ruban,

de la même teinte que le domino, était fixé par une agrafe ancienne.

L'émotion qui gonfla le cœur du domino noir fut si grande que, sans qu'il le voulût, sa voix étouffée en devint méconnaissable quand il articula un nom :

— Jacqueline !...

— Chut ! fit-elle sans se retourner. Ne me nommez pas... et parlez bas. Comment m'avez-vous reconnue ?

— Et vous ? demanda-t-on dans un souffle.

Elle eut un rire à la fois moqueur et attendri.

— A votre façon de dire « Jacqueline ».

— Mais vous ne saviez pas que je viendrais ?

— Ah ! par exemple !... voilà qui m'aurait bien surprise...

— C'est que vous savez comme je vous adore, Jacquotte, ma Jacquotte !...

— Ah ! soupira la jeune fille, taisez-vous... Oui, je sais, j'ai eu tort de vous permettre de me le dire... Il ne faut plus, c'est mal, parce que... ah ! j'aurais dû vous l'apprendre plus tôt, mais c'est un secret, encore, pour tout le monde... : je suis presque fiancée à Jean Saulière.

Le domino noir fit un brusque mouvement qui alarma Jacqueline.

— Ne vous éloignez pas, écoutez-moi... Je ne veux pas que vous soyez fâché contre moi pour vous l'avoir caché... Vous ne m'aimez pas tant que cela, allez, vous m'oublierez vite, et lui, lui aurait tant de chagrin ! acheva-t-elle.

La seule idée de commettre une indélicatesse morale eût indigné Jean Saulière, ou, plutôt, lui aurait paru aussi absurdemment invraisemblable que l'idée qu'il pourrait tricher au jeu, imiter une signature. Ce que lui commande en cet instant une

élémentaire loyauté, il le sait : Il lui faut se nommer immédiatement, ne pas profiter de l'erreur abominable pour violer le secret d'une conscience. Et cependant, de sa même voix indistincte, il dit :

— Vous n'aimez pas Jean Saulière ! Pourquoi lui mentez-vous ?

— Je ne lui mens pas !... Et puis, de quel droit me questionnez-vous ? Ah ! poursuivit-elle d'un ton excédé, des droits, peut-être vous en ai-je donné en ne vous décourageant pas... C'est si compliqué, ce que je ressens ! Je suis sûre que je serai très heureuse avec Jean. Il est si bon !... J'estime tellement son caractère !... J'admire son intelligence, son talent... Quand il me parle gravement, j'ai honte d'être si futile, je voudrais devenir digne de lui... Mais... Comment vous faire comprendre ? A certains moments, quand il n'est pas là, j'éprouve une espèce de libération... Il me semble, pendant un instant, que je l'aime moins... Et vous savez, au fond, cela n'est pas, car, dès que je le retrouve, j'ai d'affreux remords, je voudrais lui demander pardon... Vous ne pouvez pas comprendre.

— Si !

Pas un instant Jacqueline n'a accueilli la pensée de sacrifier Saulière à Robert de Fréserac, mais la chanson d'amour dont depuis peu la berce le jeune homme a pour elle une douceur que le souvenir des aveux de Jean ne l'empêche pas de goûter. Elle se dit que, lorsque ses fiançailles seront officielles, il ne lui sera plus permis de l'entendre. Elle n'écouterait plus que la voix si gravement tendre de Jean. Jacquotte est sincère en s'affirmant certaine d'aimer Saulière, sincère aussi en avouant que, par instants, cette certitude lui échappe. Elle n'a guère l'habitude d'interroger sa conscience, et, s'il lui arrive de le faire, la jeune fille n'attend pas tou-

jours la réponse, ressemblant en cela, comme il est dit dans l'Évangile, à *un homme qui, s'étant regardé dans un miroir, s'en va et oublie aussitôt son visage.*

Du jour où M^{me} de Loysel s'est dit que M. de Fréserac lui conviendrait fort comme gendre, elle a déployé une adresse merveilleuse à rapprocher Jacqueline et Robert, tandis qu'elle espaçait de plus en plus les occasions de rencontrer le peintre. Elle a manœuvré avec assez de prudence pour que sa fille ne pût soupçonner son intervention. Il lui fallait compter avec l'esprit d'indépendance de Jacqueline : découvertes par elle, ses menées auraient eu un résultat diamétralement opposé aux désirs de Christiane.

Et Jacquotte, en effet, n'a rien compris. Elle a cédé au plaisir de respirer de l'encens, habituée d'ailleurs à cette atmosphère qui flatte sa vanité. Mais elle ne songe plus toujours, lorsqu'on l'adule : « Jean serait fier, certainement, de me voir si entourée. » Elle associe de moins en moins la pensée du peintre à ses triomphes, et il lui arrive de ne plus protester lorsque, d'un air détaché, sa mère lui répète ce qui naguère l'horripilait :

— Amuse-toi, mon chéri, avant d'être mise en cage !

Oui, Jacqueline s'amuse de tout son cœur.

— Robert, reprend le domino rouge, je n'ose pas vous regarder de peur de vous voir des yeux méchants... ou des yeux tristes... Je vous en prie, dites-moi que vous n'avez pas trop de peine !... Moi aussi, j'ai du chagrin...

La jeune fille voudrait reprendre ce mot imprudent qui dépasse sa pensée.

Très vite elle poursuit, essayant de pallier :

— Oui, du chagrin de vous en faire...

Mais personne ne lui répond. Le domino noir n'est plus là.

Jean Saulière trouait brutalement la foule. Des gens housculés protestèrent sans qu'il les entendît. Une jeune femme, écartée par lui rudement, dit assez haut :

— On reçoit ici, vraiment, des personnes bien mal élevées !

Il ne s'excusa point.

Il fuyait, à la manière d'un animal blessé qui veut se cacher pour mourir. Il fallut qu'un domestique l'arrêtât pour lui rappeler qu'il avait une cape au vestiaire.

Enfin le malheureux se retrouva chez lui. Il alla dans sa chambre, donna toute la lumière, et, debout, les bras croisés, ayant rejeté masque et domino, contempla la face torturée que lui renvoyait un miroir.

Ah ! il a bien choisi son personnage, mais la grime était inutile ! Pierrot trahi, Pierrot bafoué, Pierrot désespéré, voilà bien ton regard éperdu, tes yeux agrandis d'un cerne obscur, ta bouche qui retient un sanglot...

Et soudain, tel un pantin brisé, Pierrot s'écroule et pleure, pleure comme un enfant

VIII

ÉVEIL

Christiane, ayant conscience d'avoir été, dans le costume assez fantaisiste choisi par elle, plus que jamais la « belle M^{me} de Loysel », a rapporté, du bal des Bussier-Valoir, la meilleure impression.

Avec une sûreté de mémoire que lui envierait un chroniqueur, elle énumère les personnalités reconnues, décrit les costumes, loue avec réserve, raille sans pitié, et s'intéresse assez à son propre bavardage pour ne point prendre garde au silence de Jacqueline et à son air absorbé.

Toutes deux, s'étant levées fort tard, ne se sont retrouvées qu'au moment de se mettre à table. La présence du maître d'hôtel ne gêne en rien l'éloquence féroce de M^{me} de Loysel. Elle a cette imprudence, coutumière à tant de gens, de n'attacher nulle importance aux témoins, cependant sans indulgence, que sont les serviteurs.

A la longue, le mutisme obstiné de Jacqueline frappe Christiane. Elle questionne sans inquiétude :

— Fatiguée ?

— Un peu. Et puis... je vous expliquerai, achève la jeune fille.

M^{me} de Loysel n'insiste pas, mais son bel entrain disparaît. Que s'est-il passé, à ce bal, pour donner à Jacquotte ce visage crispé ? On dirait vraiment qu'elle a pleuré ! Au souper, Christiane a vu de loin, à une petite table, Colombine souriante auprès d'un merveilleux Arlequin... Arlequin paraissait fort épris, et on l'écoutait sans déplaisir, semblait-il. Alors, quoi, est-ce à la fin du souper que les choses se sont gâtées ?

— Le café au petit salon, François.

Elle presse sa fille, l'entraîne, subitement tourmentée.

Le domestique reparti, M^{me} de Loysel interroge :

— Un ennui, chérie ? Rien de grave, je pense ?

Au lieu de répondre, Jacqueline interroge à son tour :

— Vous ne croyez pas que Jean soit venu chez les Bussier-Valoir ?

— Saulière? Tu es folle!...

— C'est que... j'en ai si peur,... et ce serait affreux!

— Pourquoi, affreux? Que veux-tu dire?

— Je vais vous raconter... C'est une comédie ou un drame, je ne sais pas encore... Nous venions à peine d'arriver quand un domino m'a abordée. Il parlait très bas; j'ai cru reconnaître Fréserac.

— Et après?

— Nous avons causé pendant quelques instants... Causé,... enfin, moi, j'ai parlé; lui n'a pas dit grand'chose... Et puis, en me retournant, je n'ai plus vu le domino...

— Et après? répéta M^{me} de Loysel.

— Un peu plus tard j'ai été rejointe par Robert... Cette fois, je ne pouvais me tromper : il avait oublié d'enlever la bague armoriée qu'il porte toujours. Je m'étais tant promis de l'intriguer!... Je ne l'ai même pas essayé, croyant avoir déjà été reconnue par lui. Mais, quand je lui ai rappelé notre première rencontre, il m'a assuré que je me trompais.

Christiane éclata de rire.

— Et voilà ce qui te tourmente! Je te jugeais moins naïve! Tu ne vois pas que Robert s'est amusé à tes dépens?

— Je l'ai cru, d'autant que nier notre précédente conversation l'autorisait à... reprendre un sujet que je lui avais interdit au début du bal,... si c'était vraiment lui.

— Alors?

— Tant qu'il a été près de moi...

— C'est-à-dire jusqu'à la fin du bal, interrompit, taquine, M^{me} de Loysel.

— ... Et maintenant encore, en me rappelant ses affirmations, poursuit la jeune fille sans protester,

j'arrivais, j'arrive à me persuader que Robert s'est moqué de moi... Ah ! que je voudrais en être sûre !

— N'en doute pas !

— Mais, ce matin, seule dans ma chambre, j'ai reconstitué la scène...

— La scène du crime !

— C'en serait un, maman. Ne riez pas.

— Qu'aurait-il donc entendu de si terrible, ce pauvre Saulière ? demanda M^{me} de Loysel d'un air innocent.

Elle avait peine à dissimuler sa satisfaction. Il ne lui fallait pas grand effort pour imaginer à peu près ce que pouvaient être ces paroles de Jacquotte, si cruelles pour celui à qui elles n'étaient pas destinées.

Jacqueline se taisant, sa mère reprit d'un ton léger :

— Je me demande ce qui peut t'inquiéter à ce point ! Admettons que M. de Fréserac dise vrai. Rien ne t'autorise à supposer que cet autre domino noir était Saulière, qui n'a jamais songé à aller à ce bal ! Ton peintre nous attendait chez lui bien tranquillement, avec sans doute la hâte de nous voir arriver... et repartir, pour coiffer plus vite son bonnet de coton.. Je te taquine... J'ignore s'il se déguise, pour dormir, en roi d'Yvetot ou en malade imaginaire, avec un beau madras fleuri autour de la tête... Sérieusement, comment veux-tu que Jean Saulière, après avoir refusé, change d'avis brusquement?... On n'improvise pas un costume au dernier moment !

— Peut-être voulait-il me faire une surprise ?

— Ne cherche donc pas midi à quatorze heures !

— Enfin, cela ne peut être que Robert ou Jean. De cela, je suis sûre.

— Tu as une façon très simple d'être fixée : téléphone à Saulière.

— J'y ai déjà pensé. Je n'ose pas... Est-ce assez ridicule ?

— Absurde !

— Faites-le, vous, maman ; prenez comme prétexte de l'inviter à venir voir nos costumes, puisque nous n'avons pu aller chez lui, ainsi qu'il était convenu.

— Soit...

Afin que, en son absence, François puisse entendre l'appel de l'appareil et y répondre, M^{me} de Loysel avait fait placer le téléphone dans une galerie faisant communiquer l'office et le vestibule.

— Viens, dit-elle en se levant, je vais appeler ton beau ténébreux. Tu prendras l'un des récepteurs, et c'est toi qui poursuivras la conversation, ... petite sotte ! conclut-elle, rieuse, en entraînant la jeune fille.

Après une attente raisonnable, le numéro demandé fut obtenu.

— Enfin !... Allo., C'est vous, Edmond ? M^{me} de Loysel, oui. Monsieur n'est pas là ?... Comment ?.. Ah !... Ah !... Bien, bien... Merci.

Christiane raccrocha. Elle était un peu pâle. Sans regarder sa fille, gênée comme si elle se reconnaissait responsable du désastre dont maintenant elle ne doute plus, elle dit doucement :

— Viens, mon chéri...

Et toutes deux, en silence, regagnèrent le petit salon.

— Maman !... Vous voyez !... Vous voyez...

— Je vois que Saulière a été appelé en province.. Il n'y a rien là de désespérant ! Sa fille est sans doute malade.

— Edmond l'aurait dit.

— Il n'en était pas chargé. Ne pouvant venir prendre congé de nous, Saulière t'écrit... et prend soin de recommander à son valet de chambre de ne venir ici que dans l'après-midi, pensant bien que, ce matin, nous nous reposerions jusqu'au déjeuner. C'est une attention qui prouve bien qu'il avait, en partant, tout son sang-froid... Tu n'as rien de mieux à faire qu'à attendre l'arrivée de cette lettre, sans te mettre martel en tête.

Mais Jacquotte ne peut pas s'apaiser. Elle croit entendre la voix assourdie du domino noir, les mots passionnés : « Vous savez combien je vous adore... » Ah ! comment a-t-elle pu, un instant, se méprendre !

Toute sa tendresse pour celui qu'elle a si cruellement blessé se ravive. Jamais la jeune fille n'en a si bien compris la profondeur. Et c'est fini... Jean ne voudra pas oublier ces affreuses paroles : « Quand il n'est pas présent, j'éprouve une sorte de libération. » Alors, voilà : il est parti pour que cette libération soit définitive !

M^{me} de Loysel se tait, comprenant l'inutilité de ses consolations. Il faut lui rendre cette justice qu'en ce moment, devant le visage défait de Jacqueline, elle ne voit plus que le chagrin de la jeune fille, et, s'il était en son pouvoir de lui ramener l'évadé, elle le ferait sans hésiter.

Émotion passagère. Cette mère très tendre, mais avisée, ne tardera pas à envisager sous un meilleur aspect la rupture qui sauve l'imprudente d'une médiocre union. Si le peintre se laisse entraîner par le dépit assez loin pour ne pas revenir de si tôt, on a le droit d'espérer que Jacquotte, redevenue raisonnable, reconnaîtra qu'un garçon séduisant et brillant comme Fréserac est un mari mieux fait pour elle qu'un veuf chargé d'un enfant !

IX

COMME LA PLUME AU VENT...

— Mademoiselle est là, Adèle?

La Bretonne, défiante, hésita. N'approche pas qui veut de ses jeunes maîtresses. Mais, ayant reconnu la visiteuse, elle s'écarta en souriant.

— Je crois, dit-elle, que M^{lle} Micheline est sur le point de sortir.

— Dites-lui que je ne la retiendrai pas longtemps; il faut absolument que je la voie.

Et, sans attendre qu'on la guide, Jacqueline pénétra dans la pièce qu'elle connaît bien, sorte de studio qui sert de bureau à l'aînée, de salle d'étude à la cadette. Un beau Gaveau demi-queue est la seule note moderne dans l'ensemble un peu sévère que réalisent les meubles anciens, reliques sauvées de l'antique demeure sacrifiée.

— Est-ce bien vous, Jacquotte, à dix heures du matin?

M^{lle} de Kerseleuc paraît, prête au départ, comme l'a annoncé la servante.

— Je serais venue dès hier, si j'en avais eu le courage, répond Jacqueline.

— Vous avez dû ne rentrer qu'au grand jour,... brisée de fatigue! Vous êtes-vous autant amusée que vous l'espériez?

— Amusée? répéta amèrement Jacqueline.

Alors, seulement, Micheline s'avisa du visage ravagé de son amie.

— Mon Dieu! qu'avez-vous?

— J'ai brisé ma vie ! répondit tragiquement la jeune fille.

— Brisé votre vie !...

— Je vais vous raconter ce qui s'est passé. Je viens pour cela. Il me semble que je serai moins malheureuse quand je me serai confiée à vous, et que vous trouverez un moyen de... de me sauver...

Pelotonnée contre Micheline qui l'entourait d'un bras caressant, Jacquotte fit le récit de sa méprise ; mais, à M^{lle} de Kerselenc, elle répéta ses paroles imprudentes, qu'elle n'avait pas voulu redire à M^{me} de Loysel.

Micheline écoutait en silence ; sa pitié allait, non à l'enfant étourdie et versatile, mais à celui dont elle mesurait toute la souffrance.

— Je vous ai apporté la lettre de Jean, conclut l'éplorée ; lisez-la, et conseillez-moi. Il faut que je tente quelque chose pour le ramener, je ne puis accepter cela.

« Jacqueline, écrit Jean Saulière, ma pauvre petite Jacqueline qui maudissez peut-être votre méprise, bénissez-la, au contraire. Elle m'apprend ce que vous ne démêlez pas bien vous-même : Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé, et, osez le reconnaître, vous en aimez un autre ou vous allez l'aimer. Combien j'étais sage en vous disant de réfléchir ! Mais combien j'étais fou de ne pas prévoir l'issue de l'épreuve ! Allons ! J'ai rêvé. Je ne veux pas vous reprocher de m'avoir — sans y songer, peut-être — encouragé à faire ce rêve. Je ne veux pas non plus vous dire ce qu'ont été les heures vécues par moi depuis ma fuite — car je fuyais, affolé, comme un malheureux, frappé à mort, marche, marche encore, tant que ses forces le lui permettent, et puis tombe...

« Je suis tombé. J'ai été lâche un moment. Mais j'ai retrouvé mon courage. J'ai regardé avec des

« yeux dessillés ce qu'aurait été, pour tous deux,
« l'avenir qui m'était apparu rayonnant, si notre
« erreur, à tous deux, se fût prolongée jusqu'à
« l'irréparable.

« Grâce à Dieu, je vois clair en vous, aujourd'hui, petite fille incertaine de vos pensées, incertaine de votre cœur. Je vous pardonne. Au fait, qu'ai-je à vous pardonner? Par bonté, par pitié, vous auriez sans doute continué à vous mentir à vous-même et à me mentir. Navrante comédie qui serait, quelque jour, devenue du drame. Vous en voilà libérée... Vous savez, Jacqueline, ce sentiment de « libération » éprouvé en mon absence? Goûtez-le pleinement et, à présent, sans remords.

« Je pars. Pour très longtemps. Ne cherchez pas à savoir où je vais. Nul, d'ailleurs, ne pourrait vous renseigner. Ne m'écrivez pas, votre lettre ne me rejoindrait pas. Et puis, s'il vous reste un lambeau d'affection pour moi, comprenez que vous ne pouvez plus m'être secourable qu'en me laissant vous oublier. Je vais le tenter, de toute mon énergie, parce que je n'ai pas le droit de me détacher d'une existence qui a son but : ma fille, pour qui, seule, désormais, je veux vivre.

« Soyez heureuse, Jacqueline. Et sachez bien que, si beaucoup de douleur se mêle au souvenir que j'emporte de vous, ce souvenir est sans amertume. »

Silencieusement, M^{lle} de Kerseleuc rendit la lettre à Jacqueline.

— Eh bien! Micheline, dites-moi ce que je peux,... ce que je dois faire?

— Lui obéir. Ne pas même tenter de le rejoindre. La jeune fille se redressa, indignée.

— Mais il se trompe, Miche : je l'aime,... je l'aime!

— A votre façon! dit un peu rudement Micheline. M. Saulière méritait mieux.

— Oh ! vous êtes dure ! Je venais à vous pour être comprise.

— Je vous comprends très bien, dit plus doucement l'avocate. Comme M. Saulière vous comprend aussi. C'est vous qui ne savez pas voir clair en vous-même. Vous souvenez-vous de vos paroles, le soir où vous m'avez fait vos premières confidences ? « Un flirt détrônait l'autre. Il m'est arrivé de me dire : « C'est pour de bon, cette fois. J'aime. Et je « me trompais. » Je n'ai oublié ni cette phrase inquiétante, ni ce que je vous ai répondu.

— Mais j'ai protesté, comme je proteste encore !

— Ma pauvre petite, alors même qu'il pourrait les entendre, vos protestations, aujourd'hui, ne convaindraient pas M. Saulière.

— Vous n'en savez rien !

— Je vous réponds selon ma conviction. Si vous croyez mieux agir pour votre bien à tous les deux en recherchant la trace de celui qui s'éloigne pour moins souffrir et vous demande d'avoir envers lui la seule pitié possible, c'est-à-dire respecter sa volonté d'oubli... : faites-le.

— Le feriez-vous ?

— Oh ! moi...

— Vous pensez que vous ne courez pas le risque de vous trouver dans la situation où je me débats ?

— C'est en effet ma pensée, avoua Micheline avec une nuance d'ironie.

— Oui, soupira Jacquotte, je me rends bien compte que, si vous aimiez, rien ne pourrait vous distraire un instant de votre amour. Vous n'auriez pas besoin d'avoir de la peine pour savoir combien vous aimez... Essayez cependant d'admettre qu'il s'agit de vous...

— Eh bien ! je ne ferais aucune démarche ; j'attendrais, résignée, le retour de l'absent. Je vou-

drais qu'alors il apprenne que, consciente d'avoir, par ma faute, perdu mon bonheur, j'ai vécu, depuis son départ, loin du monde, recueillie dans mes regrets, fidèle à mon chagrin.

— Mais que dirait-on de ce changement ?

— Voilà encore où nous différons ; ce que pourrait penser la poignée d'indifférents que vous nommez « le monde », je ne m'en soucierais guère. Le jugement d'un seul m'importerait.

— Jean dit qu'il restera très longtemps absent !

— Tant mieux. Mon changement ne lui en apparaîtrait que plus certain.

— Et s'il revenait tout à fait guéri et en aimant une autre ?

— Je n'en accuserais que moi-même.

Jacqueline ne répondit pas tout de suite. Elle s'était éloignée de Micheline et tamponnait ses yeux rougis.

— Que la vie est compliquée ! soupira-t-elle enfin.

M^{lle} de Kerseleuc la regardait avec un imperceptible sourire. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que, pour le bonheur même de Jean Sau-lière, il vaudrait mieux peut-être que Jacqueline l'oubliât vite, et totalement.

— Maintenant, dit-elle, je suis obligée de vous renvoyer, chérie, mais j'irai vous voir très vite, je vous le promets. Soyez courageuse, et, quelle que soit la résolution que vous prendrez, restez-y fidèle. Ne vous laissez plus flotter au gré du vent, petite plume inconsciente !

Jacqueline quitta son amie plus triste encore et désespérée. Elle marcha longtemps au hasard, ainsi qu'il convient à une héroïne de roman délaissée par celui qu'elle aime, et s'aperçut à la fois que la demie de midi allait sonner et qu'elle avait

grand-faim. Alors elle arrêta une auto et se fit ramener chez elle.

Lorsque François répondit à son double coup de sonnette, Jacquotte se sentait l'âme contrite et le cœur avide d'expiation des pénitents de jadis, quand, pieds nus, le front couvert de cendres, ils s'accusaient publiquement de leurs péchés : *Mea culpa... Mea maxima culpa!*

Un bruit de voix venait du salon.

— Est-ce qu'il y a du monde? s'informa la pénitente avec une sorte d'effroi.

— Madame a ramené M. de Fréserac à déjeuner.

Jacquotte retint une exclamation indignée. Il lui parut que la présence du second domino noir constituait une nouvelle offense pour le pauvre Jean. Elle gagna sa chambre, résolue à faire savoir à sa mère que, souffrante, elle ne paraîtrait point.

— Est-ce que Mademoiselle garde cette robe? s'informa Francine en débarrassant la jeune fille de ses fourrures.

C'était le moment :

— Allez dire à Madame...

Mais, ayant jeté au triple miroir un regard désenchanté, Jacqueline juge que sa robe tout à fait simplette, d'une teinte brune peu seyante, l'enlaidit assez pour qu'il devienne plus méritoire de se montrer ainsi aux yeux de Robert de Fréserac, que de refuser de le voir.

— Je ne change pas, dit-elle d'un ton las.

Quelques instants plus tard, Jacqueline pénétrait dans le salon où sa mère l'accueillit par ces mots étonnants :

— Viens voir cet amour! Est-il assez ravissant?

Elle comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas de M. de Fréserac incliné devant elle, et dont M^{me} de Loysel, en ce moment, ne paraissait pas se soucier

le moins du monde, mais d'un minuscule Pékinois que Christiane serrait dans ses bras avec la ferveur câline d'une petite fille à qui on vient de donner une magnifique poupée.

— Tu sais combien je désirais un petit chien pour remplacer mon pauvre *Grelot*...

— Où l'avez-vous découvert? demanda Jacqueline, à qui, dans le désarroi où elle se trouvait, ce sujet de tout repos plaisait fort.

— M. de Fréserac me l'a indiqué. On peut s'en procurer dans les chenils, mais à quels prix! Et puis on n'est jamais sûr du pedigree... Celui-ci vient de chez une vieille dame qui possède le père et la mère. A peine étais-tu sortie, ce matin, que Fréserac me téléphonait pour m'offrir de me conduire chez cette personne... Nous y sommes allés, et j'ai ramené Fréserac. Croirais-tu qu'il ne voulait jamais accepter?

— Je craignais d'être indiscret... Vous aimez les chiens, Miss Jacquotte? poursuivit le jeune homme en voyant Jacqueline prendre le Pékinois et le caresser.

— J'aime toutes les bêtes... Oh! c'est vrai qu'il est joli! L'avez-vous nommé, maman?

— Robert propose *Phou-Thou*.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien du tout. Cela donne une consonance vaguement chinoise... Si vous trouvez mieux?

François ayant solennellement ouvert la porte à deux battants et annoncé que Madame était servie, on se mit à table, y compris *Phou-Thou*, et le choix d'un nom pour ce personnage, la discussion sur le régime le meilleur à lui imposer, l'anxiété éprouvée en voyant le petit chien souffler sur sa pâtée d'un air méprisant, sans consentir à y goûter, tout cela mena jusqu'au dessert.

Cependant, sa sollicitude pour *Phou-Thou* — qui décidément s'appellerait ainsi — n'empêchait pas Fréserac de remarquer l'air préoccupé de Jacqueline. Ignorant le drame sentimental où il avait joué, sans le savoir, un rôle si fâcheux, il cherchait vainement une explication à l'attitude de la jeune fille.

M^{lle} de Loysel lui plaît infiniment. En l'épousant, il réalisera l'idéal de ses rêves : un mariage d'argent qui sera aussi un mariage d'amour. Sans trop de fatuité, il lui semble pouvoir compter sur le bon accueil qui attend la démarche officielle qu'il fera, certainement, à bref délai. Jacqueline a, jusqu'ici, accepté, même encouragé son attitude d'amoureux fervent. En vérité, on pourrait dire que Robert lui fait la cour, si n'était démodé ce mot charmant, évocateur d'une souveraineté dont les femmes, aujourd'hui, se montrent dédaigneuses.

Phou-Thou s'étant mis à flairer les pieds des fauteuils dans le salon où l'on était revenu, sa maîtresse, justement alarmée, l'emporta sur le balcon et s'y attarda, adjurant le Pékinois de ne pas se préoccuper des passants... Il était un si, si petit chien !... Et le balcon si haut !...

Robert en profita pour questionner Jacqueline. Il craignait de lui avoir déplu et la conjurait de lui dire en quoi.

— Mais non, je n'ai rien contre vous, je vous assure !

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

Phou-Thou revenait, queue basse et mine offensée.

— J'ai peur qu'il prenne froid, dit Christiane qui rentrait aussi. Il ne veut rien faire...

Redoutant de se voir attribuer la mission de con-

fiance de traîner le toutou en laisse le long du trottoir jusqu'à ce qu'il rencontre le pavé digne de son choix, M. de Fréserac se hâta de prendre congé. Ce fut à Francine qu'échut la tâche délicate de diriger cette promenade, avec ordre d'en bien observer les arrêts et d'établir un rapport exact des résultats obtenus.

— Maintenant, s'écria M^{me} de Loysel quand elle se retrouva seule avec sa fille, vas-tu m'expliquer pourquoi tu t'es montrée si glaciale, presque désagréable envers ce pauvre garçon ?

— Je ne croyais pas l'avoir maltraité,... mais il est certain que j'aurais préféré ne pas le voir ici aujourd'hui.

— Ah ! bah ! La raison ?

— Ne la soupçonnez-vous pas, maman ? Robert est mêlé aux plus tristes heures que je vivrai jamais.

— Le Ciel t'entende !

— Vous dites ?

— Je prie le Ciel de permettre qu'en effet tu n'aies pas à souffrir d'heures plus mauvaises que celles que tu as passées depuis ton erreur de l'autre soir. Je ne prétends pas que ce départ de Saulière ne soit pour toi un gros chagrin, mais enfin ce n'est pas un malheur irréparable.

— Vous pensez qu'il reviendra bientôt ?

— Je suis persuadée, au contraire, que nous ne le reverrons pas de longtemps,... si nous le revoyons.

— Alors, je ne vous comprends pas !

— Ce monsieur-là, poursuivit M^{me} de Loysel, est un orgueilleux ; son amour-propre est encore plus atteint que son sentiment pour toi. Note que j'ignore ce que tu lui as raconté en croyant parler à un autre, mais je le soupçonne. Il ne te pardonnera jamais.

— Ne dites pas cela, maman ! Lorsque, à son retour, il apprendra que, depuis son départ, je me suis retirée du monde...

— Hein ?

— Que j'ai refusé tout plaisir, toute sortie...

— A propos de sortie, coupa Christiane sans paraître impressionnée par ce programme, tu devrais bien aller t'habiller. Nous avons le thé des Russaucour et, avant, mes deux essayages, tu sais ?

— Vous irez sans moi chez les Russaucour. Je viens de vous dire que je refuse toute sortie.

— Ah ? Ah !... Bien,... mes compliments : tu ne crains pas le ridicule.

— En quoi serai-je ridicule ?

— Voyons, te figures-tu que l'on n'établira pas un rapprochement entre le brusque départ de Saulière et ton goût, non moins soudain, pour la vie de recluse ? Si peu que vous ayez été dans le monde ensemble, il est impossible que votre flirt n'ait pas été remarqué.

— Ce n'était pas un flirt, protesta Jacquotte avec dignité.

— Disons : les assiduités de Jean. Cette expression rococo lui convient mieux, en effet. On va te supposer le cœur brisé, on te plaindra ; tu vas devenir très intéressante.

— Cela m'est tout à fait égal, affirma Jacqueline, se remémorant la phrase si fière de Micheline : « Le jugement d'un seul m'importerait. »

Mais son visage s'était empourpré. M^{me} de Loysel ne parut pas le remarquer.

— Ce que j'en dis, c'est pour toi, mon petit. Je te laisse libre d'agir à ta guise. Alors, puisque tu ne viens pas, je vais partir. J'emmènerai *Phou-Thou*.

— Je puis vous accompagner à vos essayages, maman, si cela vous fait plaisir.

— Tu es une bonne petite fille. Cela me fera plaisir, en effet. Tu verras, chez Simonne-Simonne, une robe du soir pour jeune fille, un bijou ! J'avais pensé à toi quand on me l'a montrée, mais puisque tu ne veux plus aller dans le monde...

— Comment est-elle ? demanda Jacquotte, entraînée.

— Impossible de t'expliquer. C'est extrêmement simple, en apparence, et très compliqué.

— Comme la vie ! soupira Jacqueline, retombant dans ses tristes pensées.

— Au fait, reprit M^{me} de Loysel, je me demande à quoi bon me faire faire ces toilettes, du moment qu'elles ne doivent pas me servir !

— Pourquoi ne vous serviraient-elles pas ?

— Me vois-tu courant bals et dîners pendant que tu resterais à la maison ?

— Je ne veux pas du tout qu'à cause de moi...

— Je vais aller aujourd'hui à ce thé, continua cette mère astucieuse, parce que, pour une fois, je peux t'excuser. Puis... bonsoir la compagnie ! Ce sera fini. Je ne te cache pas que, n'ayant pas de chagrin d'amour à bercer, cela me sera un peu dur de me cloîtrer ; peu importe !

— Je ne permettrai pas...

— Inutile d'insister. N'en parlons plus... et allons nous habiller, mon chéri ; il est affreusement tard.

Christiane se sauva, souple et légère comme une jeune fille, laissant Jacqueline se débattre dans les méandres d'un nouveau cas de conscience.

X

SERPENTINS

Jacqueline posa sur son bureau une poupée de chiffon et un minuscule porcelet en celluloïd. Elle riait en le maniant, encore imprégnée de l'atmosphère de gaité aiguë, pas très franche ni très saine, mais tapageuse et entraînante, où elle venait de passer la soirée. Le refrain d'une chanson américaine l'obsédait. Elle rejeta son manteau. Un morceau de serpentín restait accroché à sa robe. Jacquotte le détacha et en fit une cravate au petit cochon rose.

Par la fenêtre ouverte pénètre un parfum de tilleul et de seringa.

De rares autos roulent dans l'avenue. La nuit va finir. En mai, l'aube blanchit vite ce que l'on peut apercevoir de ciel, entre les maisons trop hautes.

Jacqueline n'a pas sommeil. Elle a été, ce soir, particulièrement brillante et en beauté, avec la conscience de l'être; cela procure à la plupart des femmes une impression qui — pour des instants fugaces — ressemble presque à du bonheur. La jeune fille s'y est abandonnée comme un convalescent aux premières impressions de bien-être qui lui font croire qu'il est guéri.

Des semaines se sont écoulées depuis le jour où Jacquotte a déclaré à M^{me} de Loysel sa volonté de vivre désormais recueillie en ses regrets et sa ténace espérance. Elle se croyait résolue, et l'était, en somme. Mais Christiane, avec une ténacité souriante, est parvenue à émettre ces résolutions déraisonnables. Elle ne les a pas plus attaquées qu'elle

n'avait, ouvertement, combattu Jean Saulière. Et plus aisément encore elle en a eu raison. Pour ne pas condamner sa mère à la retraite, pour ne pas, surtout, encourir les jugements railleurs de ce monde que l'on ne peut aimer sans en devenir l'esclave, Jacqueline a cédé.

Elle a dit à Micheline de Kerseleuc, son unique confidente :

— Lorsque Jean reviendra, vous lui parlerez. Vous lui direz ce que je voulais faire, pour l'amour de lui, et que je n'ai pas pu, à cause de maman.

D'abord, elle a traîné un cœur nostalgique, lourd de remords. L'empressement de M. de Fréserac, sa façon assez indiscrete d'afficher ses sentiments pour elle ne faisaient qu'augmenter ses remords en lui rappelant sans cesse la désolante scène du bal masqué. Et elle gardait à l'innocente M^{me} Bussier-Valoir une véhémence rancune. Sans la sottise fantaisie de cette parvenue, Jean Saulière n'aurait pas eu l'affreux chagrin de douter de Jacquotte.

Pour s'arracher à ses tourmentantes pensées, bien plus encore que pour oublier l'absence de son sévère ami, Jacquotte, peu à peu, a cessé de se défendre contre des plaisirs qu'elle a trop longtemps goûtés pour leur être devenue, du jour au lendemain, étrangère. Elle consentit, sans toutefois se montrer insouciant comme au temps de ses fiançailles, à se laisser égayer. Le beau Robert ne se heurta plus à une froideur dont sa fatuité, du reste, l'avait empêché de se tourmenter outre mesure. Il avait cru à un jeu de coquetterie, et il accueillit le retour des bonnes grâces de Jacqueline comme un événement inéluctable.

S'il retardait encore la démarche définitive, c'était sur les conseils avisés de celle qu'à part lui il nommait déjà sa belle-mère. Christiane, en effet, le plus

habilement du monde, est arrivée à persuader Robert que celui qui rêverait de conquérir sa fille agirait sagement en s'armant de patience et en s'assurant, avant de brûler ses vaisseaux, que le cœur de Jacquotte était bien sérieusement à lui. Fréserac a failli répondre qu'il savait, là-dessus, à quoi s'en tenir.

Ce soir, des amis, rencontrés au théâtre, ont entraîné M^{me} de Loysel, Jacqueline et l'inévitable baron Crieux; la bande, dont était Robert, a été souper dans l'une de ces boîtes ahurissantes et tintamarresques où le champagne vaut dix fois plus cher qu'ailleurs, et où de fort Honnestes-Dames se résignent, avec tant de bonne grâce qu'on se demande même si elles ne s'en réjouissent pas, aux voisinages les moins flatteurs.

— Ce n'est pas du tout la place d'une jeune fille ! a soupiré Christiane.

Ayant mis par ce soupir sa conscience en repos, elle ne songea plus qu'à s'amuser.

M. de Fréserac s'était, naturellement, placé près de Jacquotte.

— Si vous n'étiez pas là, dit-elle, j'aurais l'air très sot... Voyez : il y a deux ménages qui ont « balancé leurs dames », comme disaient jadis les maîtres à danser,... au temps préhistorique des quadrilles... Et il y a maman, qui va pouvoir malmener une fois de plus le fidèle Arthur...

— Je suis heureusement là pour que vous puissiez me malmener aussi : c'est cela que vous vouliez dire, méchante ?

— Pas le moins du monde. Je me sens, ce soir, d'humeur débonnaire !

— Alors je vais en profiter pour vous redire combien...

— Ah ! non, pas tout de suite ! Qu'est-ce qui vous

restera à me raconter à la fin du souper, alors?... Et puis vous vous répétez. A votre âge, c'est désolant; vous allez devenir très ennuyeux en vieillissant.

— C'est un malheur inévitable. On ennue toujours quelqu'un, en vieillissant.

— Oui. Soi-même.

— J'allais le dire. Miss Jacquotte, écoutez-moi...

— Oh! les drôles de poupées!...

— Vous en aurez! et de jolis petits cochonnets couleur de rose... Vlan! les boules d'ouate qui commencent...

Des serpentins les enveloppèrent d'un réseau multicolore. Jacqueline se sentait très gaie, pour la première fois depuis si longtemps! Elle augmentait cette gaieté d'un peu d'excitation factice. Cela cadrerait avec le lieu et ne déplaisait pas à Robert. Il lui parut que l'instant était parfaitement choisi pour prononcer les mots irrévocables. Il a, croit-il, montré assez de patience... Jacqueline feint de n'attacher aucune importance à des mots si graves. Est-ce que quelque chose, ici, peut être grave! Mais il sait bien qu'elle a compris, et, puisqu'elle ne refuse pas, cela, pour l'instant, lui suffit.

Maintenant, dans le silence de sa chambre, la jeune fille écoute en elle l'écho des phrases caressantes. Quelle existence de fêtes il lui promet, ce séduisant garçon! Si elle l'épousait, comme ils s'entendraient bien sur toutes sortes de choses!...

Jacqueline reprit la petite poupée et chercha pour elle une place. Alors ses yeux tombèrent sur la Vierge d'ivoire. Elle eut le cœur étreint d'une soudaine tristesse. Il lui sembla revoir Sauvière dans l'atelier, le jour où il la lui avait donnée. Et violemment elle se révolta contre ce souvenir qui faisait s'évanouir en elle la joie reconquise. Elle

ne veut plus penser à ce Jean qui, peut-être, ne songe pas à elle. Après tout, pourquoi est-il parti? S'il l'aimait vraiment, l'aurait-il, sans lutter, cédée à un autre?

Pour chasser le fantôme revenu, Jacquotte s'efforce de ne plus songer qu'aux paroles implorantes écoutées ce soir. Mais, quoi qu'elle fasse, ce sont d'autres mots que son cœur entend, et un autre décor qui s'évoque : En la pénombre du jardin d'hiver, un visage un peu meurtri se penchait sur elle, une voix chaude disait : « J'ai souffert. Pour l'oublier, il me faudrait du bonheur... Mon bonheur, c'est vous, Jacqueline... »

Elle tordit nerveusement ses mains et dit à voix haute :

— Je ne peux plus!

Non, Jacqueline ne peut plus supporter le combat qui se livre en elle. Vivre ainsi longtemps encore, déchirée de regrets par moments, parfois soulevée d'illusoire espérance, et, quand un peu d'apaisement se fait, que la vie, de nouveau, lui paraît facile et belle, retomber dans un chaos de contradictions et de scrupules.... La jeune fille ne consentira pas davantage à ce supplice. Jean lui a écrit : « Vous ne pouvez m'être secourable qu'en me laissant vous oublier. Je vais le tenter de toute ma volonté... » Eh bien! elle aussi va mettre toute sa volonté à oublier.

Robert de Préserac... Jacqueline l'évoque comme elle appellerait au secours.

« Je l'épouserai. Nous partirons pour un très long voyage. Nous irons loin... bien loin... Il m'adore. Il fera tout pour me rendre heureuse, et peu à peu, moi aussi, j'arriverai à l'aimer... Ce cauchemar sera fini! »

Résolument, Jacqueline prit la petite Vierge d'ivoire, l'enveloppa d'un papier de soie comme d'un

linceul, et l'enfonça dans un tiroir. Elle avait envie de pleurer. Alors elle se mit à fredonner le banal refrain que l'on chantait ce soir, là-bas, pendant que Robert, un collier de serpentins enroulé sur son smoking, lui affirmait n'aimer qu'elle au monde... Par jeu, il avait entouré la jeune fille des mêmes fragiles rubans et dit :

— Voilà ! Nous sommes liés l'un à l'autre !

— Par des liens bien fragiles ! a répondu Jacquotte en les brisant d'une secousse.

XI

ÉCROULEMENT

Au coup de timbre prolongé en saccades impatientes, François, très digne, alla ouvrir en traînant un peu ses pantoufles feutrées. Il accueillit le visiteur d'un air sévère. On n'a pas idée de carillonner à dix heures du matin chez des personnes qui ont accoutumé de se coucher au petit jour !

Le baron Crieux, lui aussi, s'est couché au petit jour. Et c'est lui, cependant, qui sonne à cette heure indue chez M^{me} de Loysel.

— Puis-je voir Madame, François ?

Le visage glabre du domestique se plisse d'une grimace ironique.

— Ces dames reposent encore. Elles sont rentrées tard...

— Je sais, coupe M. Crieux. N'importe. Dites à Francine de prévenir Madame.

« Ah ça ! pense le larbin, le feu est-il à la maison ? »

De plus en plus gourmé, il informe le baron que

« Madame » interdit formellement que l'on pénètre chez elle avant qu'elle ait sonné.

— Oui. Eh bien ! pour une fois, Francine désobéira. Je prends tout sur moi.

En habitué de la maison, sans attendre que François le guide, M. Crieux gagne le salon.

Il faut que le pauvre homme soit bien troublé pour n'avoir pas songé que tant d'insistance allait mettre l'office en ébullition ! Emma, la cuisinière, Caroline, la seconde femme de chambre, déclarèrent ne pas aimer les personnes qui commandent chez les autres. Francine haussa les épaules.

— Je vais réveiller Madame, décida-t-elle. Il se peut que je sois grondée, mais peut-être le serai-je aussi en n'y allant pas. Et puisque M. le baron garantit la casse...

— Il se passe des choses ! opina Caroline.

— Pour sûr ! approuva, avec élégance, Emma.

— Il y a toujours des mystères dans la vie des patrons, déclara sentencieusement Homère qui savourait son petit déjeuner.

Le baron s'était jeté sur un fauteuil où il demeura comme écrasé. En ce moment, le bel Arthur paraissait bien avoir son âge, ce qui l'aurait affligé s'il s'en était douté, mais il ne songeait pas à lui.

On peut railler son amour pour Christiane : cet amour a été le grand sentiment de sa vie. Après en avoir beaucoup souffert, il en arrivait à y trouver une sorte de bonheur désintéressé. Voir presque journellement M^{me} de Loysel, la savoir contente, joyeuse comme à vingt ans, admirer sa prodigieuse jeunesse, être toujours prêt à l'accompagner partout où elle préférerait ne pas se rendre seule, lui être agréable ou utile chaque fois qu'il en pouvait trouver l'occasion, cela suffisait au cœur résigné de M. Crieux.

Il attendit longtemps, dans sa pose prostrée, et se releva péniblement en voyant paraître son amie.

Elle ne cachait pas sa mauvaise humeur et en témoigna par une phrase sans aménité :

— Etes-vous devenu complètement fou depuis hier soir ?

Remarquant le visage altéré de l'importun, elle s'inquiéta :

— Que vous arrive-t-il ?

— A moi, rien. Bonjour, ma chère amie. Excusez-moi. Vous devez être très lasse.

— Oui. Bonjour. Asseyez-vous. Vous ne m'avez pas fait réveiller, j'imagine, pour me demander si je suis fatiguée?... Vous-même paraissez plutôt... Je cherche un mot qui ne soit pas désobligeant... Enfin vous auriez mieux fait de dormir jusqu'à midi.

— Certainement, si j'avais pu. Cela m'aurait évité de subir les deux heures d'angoisse que je viens de vivre.

— Vous m'épouvantez !...

— Souvent, lorsque je rentre au matin, je ne trouve pas le sommeil, si brisé de fatigue que je sois. Alors je me fais apporter les journaux... C'est ce que j'ai fait aujourd'hui... Et, depuis que je les ai lus, je me débats, j'hésite... J'ai fini par me persuader qu'il fallait venir ici, sans tarder...

— Au but, allons... Vous ne voyez pas que vos circonlocutions me font mourir ? Dans les journaux, vous avez vu quelque chose me concernant, c'est cela ?

— Non, pas vous directement, mais je crains... Après tout, c'est peut-être un homonyme... Comment s'appelle votre homme d'affaires?... Oui, celui qui gère votre fortune ?

— Broomen.

— B.R.O.O.M.E.N?

— Oui, oui... Après?

— Il habitait bien faubourg Montmartre?

— Il y habite encore... Mais qu'y a-t-il, **mon** Dieu?...

— Ma pauvre amie... Quand on est allé, hier soir, l'arrêter, il s'est tiré un coup de revolver...

— Broomen... arrêté...

— Il y a eu des plaintes contre lui... D'autres que vous avaient confiance en cet homme... Il jouait à la Bourse, pas seulement pour le compte de ses clients, mais avec leurs fonds...

— Mon Dieu! répéta Christiane.

Livide, elle se raidissait contre la syncope qu'elle sentait venir.

— Je suis une brute! se désola le baron. Pardonnez-moi,... mais vous auriez appris la chose aujourd'hui, de toutes façons,... et je crois d'ailleurs qu'il faudrait se hâter de s'informer,... de voir si l'on pourrait... Je ne sais pas, moi...

Il perdait la tête devant le visage désespéré de M^{me} de Loysel, parlait au hasard.

— Que faire? gémit la pauvre femme.

— Ne vous affolez pas, peut-être n'êtes-vous pas très atteinte... En somme, tant qu'on ne connaîtra pas au juste le passif...

Christiane n'entendait pas ces paroles d'espoir. L'abominable réalité la pénétrait : ruinées, volées... Jacqueline et elle allaient, du jour au lendemain, se trouver plus pauvres que les plus pauvres.

Elle murmura, atterrée :

— C'est fini,... fini... Le misérable!

— Je vous en supplie, mon amie, soyez courageuse, reprenez votre sang-froid pour me renseigner... Je ferai toutes les démarches nécessaires.

— Ah! s'écria la malheureuse en fondant en

larmes, vous serez renseigné en peu de mots ! Broomen avait ma procuration, il faisait travailler mon argent, disait-il ; grâce à lui, je voyais mes revenus augmenter ; comment n'aurais-je pas eu confiance ? C'est lui qui m'a conseillé, l'année dernière, de faire émanciper ma fille ; ainsi elle a pu, comme il le demandait, pour faciliter ses opérations, disait-il, lui donner, elle aussi, pleins pouvoirs... C'est moi qui ai ruiné ma pauvre Jacqueline... Quelle horreur ! Qu'allons-nous devenir !

— Christiane,... de grâce !... Je vais aller tout de suite m'informer,... mais je ne puis vous laisser ainsi !... Pour l'amour de Jacquotte, tâchez de vous calmer... Je voudrais que vous sachiez bien,... que vous n'oubliiez pas... que... mon dévouement le plus absolu...

M. Crieux hésitait, cherchait ses mots... Il n'est pas très facile de dire à une femme qui vous a toujours repoussé : « Vous voilà dénuée, mais, puisque je suis riche, ne vous inquiétez de rien ! » Cela, qui, en somme, est généreux, pourrait paraître offensant.

M^{me} de Loysel répondit machinalement :

— Je vous remercie.

Et continua de pleurer.

Il n'y a qu'au cinéma, où des traînées de glycérine les figurent, et quelquefois au théâtre, certaines comédiennes expertes parvenant à les faire sourdre sans une grimace de leurs beaux yeux, que les larmes ne défigurent pas vilainement. Lorsque l'être tout entier est secoué de douleur, les traits se contractent, et peu de beautés y résistent. Christiane y songea tout à coup. Si étonnant que cela puisse paraître, au milieu de son désespoir, cette pensée de coquetterie prévalut. Cachant sa figure dans ses mains, elle se sauva, abandonnant l'ami

dévoué qui ne sut plus, d'abord, ce qu'il devait faire. Il avait le cœur gonflé de pitié et se refusait à discerner une voix qui, tout au fond de lui-même, commençait à murmurer des propos consolateurs. Le malheur des uns en vient parfois à faire le bonheur des autres, c'est la sagesse des nations qui l'affirme. Elle l'affirme aussi sous une autre forme : « A quelque chose, malheur est bon ! »

Arthur Crieux finit par s'en aller. Il gagna l'antichambre et ouvrait la porte d'entrée lorsque Francine surgit et témoigna, en le voyant là, une grande surprise. En homme d'expérience, le baron ne douta point que la femme de chambre n'eût guetté son départ. Ayant, pour lui obéir, risqué, et probablement reçu une réprimande de sa maîtresse, elle désirait évidemment l'en faire souvenir. Arthur comprit ; il glissa dans la poche en dentelle d'un petit tablier un billet qu'on parut ne pas voir, et sortit.

XII

DANS LES DÉCOMBRES

Les sombres prévisions de M^{me} de Loysel paraissaient bien devoir se justifier.

La première des victimes de Broomen dont les yeux s'étaient dessillés avait eu trop tardivement cette clairvoyance. Depuis longtemps l'agent d'affaires, suivant le procédé classique et toujours néfaste, servait à ses clients des revenus puisés à même leur capital. Ce fut une escroquerie en somme d'assez peu d'envergure, ou du moins qui parut telle à ceux qui n'en furent pas les victimes,

parce que, dans le même temps, une très grande banque et plusieurs de moindre importance semblèrent s'être donné le mot pour envoyer leurs directeurs en correctionnelle. Au milieu de si belles catastrophes, le suicide d'un petit boursier qui ne ruinait que cinq ou six familles perdait de son intérêt. Cependant certains journaux publièrent des noms, et M^{me} de Loysel fut assaillie par d'indiscrètes curiosités abritées sous le masque de la plus vive sympathie. Le premier choc avait été rude et laissait Christiane encore désespérée. Cependant elle sut être belle joueuse, car le monde, s'il impose trop souvent à ses dévots des lâchetés, les oblige quelquefois à un certain héroïsme.

Pour sauver la face, comme disent les Chinois, M^{me} de Loysel parvint à sourire et témoigna à ses visiteurs trop empressés la plus vive gratitude. Eh! oui, elle a des ennuis, mais enfin il ne faut pas trop exagérer... S'il est nécessaire de se restreindre un peu, eh bien! on se restreindra! Tout en répétant ces choses le sourire sur les lèvres, Christiane, le cœur dans un étai, se demandait, avec une angoisse toujours croissante, ce que Jacquotte et elle allaient devenir.

Plus empressé que jamais, Arthur Crieux ne cessait de reconforter M^{me} de Loysel. Lui-même ne conservait aucun espoir d'une surprise possible à la liquidation du passif, mais il sera bien temps de se désespérer alors. Si tant est qu'il faille se désespérer, ce qui n'était pas du tout son avis.

Jacqueline, elle, ne paraissait avoir besoin d'aucune consolation. Elle avait reçu la nouvelle du désastre avec un calme surprenant et s'était appliquée à persuader l'imprudente Christiane qu'elle ne devait avoir aucun remords de son imprévoyance.

— Mais, malheureuse enfant, gémissait M^{me} de

Loysel, comprends donc : nous n'aurons plus rien,... rien ! Il faudra vendre l'auto, les meubles, nos bijoux, renvoyer Homère,... tous les domestiques,... nous réfugier dans une mansarde et y manger des croûtes en portant toute l'année la même robe !

— Je vous vois très mal dans ce cadre et dans ce rôle, maman !

— Je n'y serai pas seule, hélas ! ma pauvre chérie, et c'est pour toi surtout que je me désole !

— Ah ! combien vous avez tort !

Jacquotte avait répondu cela avec un tel accent que Christiane entrevit une lueur dans le tunnel où elle avait conscience de s'enfoncer. Les choses seraient-elles plus avancées entre Jacqueline et M. de Fréserac qu'elle-même ne le pensait, et la jeune fille se sentait-elle assez sûre de l'amour du beau Robert pour ne pas redouter une défection ?

Lorsqu'il connut le suicide de Broomen, M. de Fréserac ne douta pas de la complète ruine des Loysel. Il savait, par Christiane, le nom de leur homme d'affaires ; celle-ci, sous prétexte de louer l'habileté financière de son fondé de pouvoirs, avait ainsi, sans paraître y songer, appris à Robert que Jacquotte possédait une dot enviable.

Le pauvre garçon se trouvait jeté dans une situation qui, en tout état de cause, aurait été pénible, et que ses sentiments pour Jacqueline rendaient, de plus, réellement très douloureuse. Il y avait là, pour lui, l'occasion d'un beau geste, et il le voyait bien. D'autres aussi le voyaient ; il se sentait surveillé par tous ceux qu'il avait eu la présomption de mettre plus ou moins au courant de ses projets. Mais, pour tendre la main à quelqu'un qui se noie, encore faut-il n'avoir pas, soi-même, perdu pied. Or M. de Fréserac n'était riche que de dettes, et dans l'incapacité — dont il se rendait compte — de

donner, par son travail, l'aisance à un foyer. Épouser Jacqueline ruinée, c'était ce que, dans le peuple, on appelle marier la faim avec la soif. Pour la première fois de son inutile existence, Robert regretta d'avoir, pour unique carrière, choisi le mariage riche. Certes, avec son physique, sa danse et son nom, il était à peu près certain de décrocher une timbale dorée, mais beaucoup moins assuré, il en faisait la triste expérience, d'atteindre le bonheur.

Comme cet homme séduisant n'a pas mauvais cœur et qu'il est persuadé s'être fait aimer de Jacquotte, la pensée que, par sa faute, elle va souffrir aussi ajoute à sa peine un pénible remords.

Se sentant en si fâcheuse posture, Robert ne trouva rien de mieux, pour s'y soustraire, que de se souvenir d'une pauvre vieille cousine qui achevait tristement une vie solitaire dans un petit castel à demi ruiné, comme il s'en rencontre tant en Gascogne. Fidèle à son habitude de jeter de la poudre aux yeux, M. de Fréserac laissa entendre qu'il s'agissait de recueillir un très important héritage.

Il en sera quitte, au retour, pour annoncer que la moribonde est revenue à la santé.

En réalité, pas un instant Jacqueline n'a envisagé la possibilité d'échapper à la gêne en épousant Robert. Elle jugerait indélicat, aujourd'hui où elle n'a plus rien, de prononcer le oui qu'elle refusait hier encore, et, lors même que M. de Fréserac ne changerait pas d'attitude, Jacquotte continuerait fièrement à se refuser. Elle ne l'aime pas. En admettant la possibilité de devenir sa femme, elle ne cherchait qu'un moyen d'imposer silence à des regrets trop obstinés à renaître, de s'arracher définitivement à tout ce qui, du passé, restait accroché à elle, comme ces ronces tenaces dont on ne se dégage qu'en leur abandonnant des lambeaux.

Sa mère ne peut soupçonner les causes profondes de son indifférence devant l'imminente pauvreté.

Il y a d'abord, il faut le reconnaître, à la base de cette belle indifférence, l'ignorance totale, donc l'incompréhension des souffrances qu'entraîne le manque absolu de ressources. Il y a, aussi, un peu de cette satisfaction absurde des enfants devant l'annonce d'un changement, quel qu'il soit. Il y a enfin, par-dessus tout, ce sentiment d'évasion, de délivrance, que Jacqueline poursuivait en songeant à épouser Robert.

Maintenant, malgré sa lâcheté, il va bien lui falloir quitter cette vie de plaisirs et d'oisiveté que blâmait Jean Saulière et qu'elle hésitait à lui sacrifier.

La jeune fille se souvient d'avoir dit, un soir, à Micheline : « S'il me fallait travailler, j'aurais beaucoup de courage. » Et M^{lle} de Kerseleuc a répondu avec beaucoup de pitié : « Ma pauvre chérie, que feriez-vous ? » La voici, aujourd'hui, en face du problème terrible : Comment gagner sa vie et celle de sa mère ? La toujours belle Christiane ! C'est pour elle surtout que le fardeau sera lourd !

Mais, lorsqu'il fut bien avéré que pas le plus petit débris ne pourrait être sauvé de la débâcle, M. Crieux tint à M^{me} de Loysel un langage précis, volontairement dépouillé de toutes fioritures sentimentales.

— Ma chère amie, lui dit-il, comme nous le redoutions, tout votre avoir a disparu, ainsi que celui de votre fille. Il importe d'examiner sérieusement la situation. Vous avez l'intention d'envoyer rue Drouot votre écrin et vos meubles. Malheureusement, M. de Loysel n'appréciait que ce qui, de son temps, était moderne. Il en résulte que votre

meublier forme un ensemble encore élégant, mais déjà démodé. On ne vous en donnera rien, ou pas grand'chose. Vos bijoux, qui sont assez beaux, sans plus, vous procureront de quoi ne pas mourir de faim pendant un certain temps. Et après? Voulez-vous me dire ce que vous ferez?... Non, ce n'est pas une question que je vous pose, ne m'interrompez pas, de grâce. Vous parlerez quand j'aurai tout dit.

« Il y aurait un moyen de ne rien changer à vos habitudes de luxe, à votre genre de vie. Je ne m'illusionne pas. Vous n'aurez jamais pour moi les sentiments que je n'ai pas cessé d'avoir pour vous, mais je crois pouvoir compter sur votre amitié. Cette amitié suffira, je l'espère, à empêcher mon amour de vous paraître odieux. Épousez-moi. Ce n'est pas un marché. Depuis des années vous connaissez mon espoir. Et, si ce mot marché était prononcé, vous auriez ceci pour le justifier que vous n'êtes pas seule en cause. Il y a Jacquotte dont vous assurez ainsi le bien-être, car vous ne doutez pas de mon désir de la considérer comme ma propre enfant, si elle veut bien m'y autoriser... Je n'ai rien à ajouter... Ne me répondez pas aujourd'hui, je reviendrai demain. Vous en aurez causé avec votre fille, si vous le trouvez bon, et me direz si je puis croire encore le bonheur possible, en essayant de vous le donner. »

Si M^{me} de Loysel a toujours repoussé le baron Crieux, ce n'est pas qu'il ne lui soit sympathique, mais, aucun sentiment passionné ne l'entraînant vers lui, Christiane a préféré conserver son heureuse indépendance. Aujourd'hui, elle comprend, hélas! que l'indépendance d'une femme pauvre est illusoire. Elle devra se placer, peut-être... Deviendra-t-elle vendeuse dans un grand magasin? Elle

n'est plus assez jeune pour être mannequin... Lui faudra-t-il accepter de représenter une maison de commerce et s'efforcer de vendre de l'huile d'olive ou des savons à ses anciennes relations? Horreur!

Devenir la femme de ce fidèle ami sera certainement moins désagréable. Elle en était tout à fait convaincue après une nuit d'insomnie. Ce qu'on en pourrait penser ne la tourmente guère, elle sait trop l'indulgence du monde pour ceux qui ne se laissent pas vaincre par le mauvais sort. Au surplus, épouser un homme pour sa fortune n'est pas qualifié de déshonorant. Restait à connaître l'opinion de Jacquotte. La jeune fille n'a jamais témoigné à Arthur Crieux qu'une bienveillance très relative. Enfin, ce n'est pas une sottise : elle comprendra sans doute les nécessités de l'heure.

Jacqueline écouta, sans l'interrompre d'un seul mot, le plaidoyer un peu diffus par quoi Christiane espérait obtenir l'approbation enthousiaste qui lui aurait fait plaisir.

Il n'y eut pas d'enthousiasme à proprement parler, mais la jeune fille parut sincère en se déclarant heureuse de voir sa mère échapper à la mansarde, aux croûtons, et surtout à la robe unique.

— Et pour toi aussi, ma chérie..., commença M^{me} de Loysel.

Cette fois, elle fut arrêtée sans douceur :

— Je vous en prie, maman, ne faites pas de projets pour moi. Vous devez comprendre qu'il ne saurait me convenir de vivre aux dépens de votre second mari.

— Ton beau-père! corrigea Christiane avec reproche.

— Evidemment, il aura ce titre. Il ne lui confère aucun droit.

— Arthur ne réclame que celui de te choyer comme son enfant.

— Je lui suis infiniment reconnaissante de ses généreuses intentions, croyez-le, maman.

— Tu as toujours été hostile à cet excellent ami !

— Pas du tout ! Et je vous répète que je suis vraiment très contente de ce mariage... qui, d'ailleurs, ne change en rien mes projets.

— Peut-on les connaître ? fit ironiquement M^{me} de Loysel.

— Certainement. Je travaillerai.

— Oh ! oh ! Et comment ? Je veux dire : A quoi ?

— Micheline — qui m'approuve — cherche pour moi une situation.

— Elle t'approuvait... parce qu'il n'était pas question pour moi d'épouser M. Crieux.

— Je vous ai dit que cela ne pouvait, ne devait rien changer pour moi.

— Enfin... je suis tranquille.

— Ce qui signifie ?

— Qu'elle ne trouvera rien. Que sais-tu faire ?

— Quand on a vraiment la volonté de se rendre utile...

— Cela ne remplace pas les brevets !... Au fait, tu vas peut-être apprendre la machine à écrire ?

— La carrière de dactylo est encombrée...

— Alors ? questionna M^{me} de Loysel de son même ton railleur.

— Micheline a une amie qui voyage avec une jeune fille souffrante, neurasthénique, et la mère de cette jeune fille. Elle n'a comme tâche que de distraire la malade. Elle vit dans les palaces, défrayée de tout, et touche de fort beaux émoluments.

— De très beaux gages ! rectifia assez méchamment la future baronne Crieux.

— Si vous voulez. De l'argent bien gagné ne fait

pas déchoir, je pense, celui ou celle qui le reçoit.

— Et tu espères trouver une seconde jeune fille un peu folle à escorter?

— Ou l'équivalent.

— Demoiselle de compagnie, toi !...

Elle se tut un moment, puis s'écria, sans corrélation apparente :

— Ce garçon est un misérable !...

Jacquotte dédaigna de feindre l'incompréhension.

— Je suppose, maman, que vous parlez de M. de Fréserac. Vous comptiez peut-être qu'il agirait comme M. Crieux... et s'offrirait à m'épouser pour me sauver de la misère?... Ne lui en veuillez pas de n'en avoir rien fait et d'avoir même disparu de notre horizon : j'étais résolue à ne pas l'accepter.

Christiane haussa les épaules. Elle jugeait inutile de combattre une décision qui, selon la formule des gens d'affaires, devenait sans objet. Elle ne donna pas non plus la raison de ce soupir. C'est que, depuis la défection de son candidat, M^m de Loysel se désole d'avoir trop bien réussi à écarter Jean Saulière. Celui-là — elle lui rendait la justice de le croire — n'aurait pas délaissé Jacqueline pour une question d'argent.

— Écoute-moi, mon petit,... sois raisonnable, renonce à me quitter !

— Maman chérie, j'étais résolue à m'éloigner, pour notre bien à toutes deux, alors que la pensée de vous laisser toute seule me rendait très douloureux cet éloignement ; maintenant que je vous saurai heureuse, je partirai avec bien moins de regrets.

— Et si je ne le permets pas?... Tu n'es pas majeure !

— Vous m'avez émancipée... Mais, je vous en prie, ne nous fâchons pas, évitons les mots qui font

mal... C'est à vous, maman, que je dis : Soyez raisonnable !

— Près de nous, tu trouverais certainement à te marier.

— Sans dot ? La preuve est faite.

— Tous les hommes ne sont pas intéressés.

— Bon ! Si je dois rencontrer un héros de roman, ce n'est pas de me voir gagner mon pain qui l'écartera de moi, ... au contraire.

— Enfin tu devrais comprendre que, vis-à-vis de nos relations, tu vas nous mettre, ton beau-père et moi, dans une situation extrêmement fausse... On ne comprendra pas que nous te laissions travailler pour vivre lorsque nous-mêmes...

— Je m'en rends compte, coupa la jeune fille, mais je ne vois pas comment vous éviter cet ennui !... A moins, continua-t-elle en plaisantant, que j'adopte un nom de travail comme d'autres prennent un nom de théâtre... Puisque, d'après nos papiers de famille, si mon père signait Loysel, mon grand-père s'appelait Laurent de Loysel, et mon arrière-grand-père seulement Laurent, je pourrais devenir Jacqueline Laurent ? La consonance n'est pas vilaine, et je n'aurais pas à changer les initiales de mes mouchoirs ! Voyez comme ce serait simple ! Vous diriez, pour expliquer mon absence, que je suis en villégiature chez des amis... Ah ! par exemple, il ne faudrait pas que je reste à Paris !

— Non, naturellement, répondit Christiane.

Et Jacqueline, stupéfaite, vit que la proposition faite en riant était prise au sérieux et acceptée. Elle eut le cœur serré, l'impression d'être rejetée, reniée par sa mère elle-même ; son orgueil la sauva de montrer sa détresse.

— Voilà donc qui est convenu, dit-elle fermement.

Et elle quitta M^{me} de Loysel pour aller écrire à Micheline en la suppliant de remuer ciel et terre pour hâter son départ. La jeune fille ne savait trop si son impatience affirmait son courage devant l'épreuve que sera une vie dépendante, ou plutôt son désir d'abrégier le temps qu'il lui faut passer encore entre sa mère, qu'elle sent lui échapper, et l'étranger qui bientôt sera le maître.

Christiane se persuade que Jacquotte finira par abandonner un projet qu'elle qualifie d'absurde, et en échafaude de très différents, s'obstinant à y mêler sa fille :

— Arthur nous offre un voyage en Espagne, cela t'amusera... Arthur veut moderniser un peu l'appartement, puisque je préfère le garder. Il faudra que nous choissions ensemble la décoration de ta chambre...

Jacquotte répond vaguement. Elle tient à éviter toute nouvelle discussion jusqu'au jour où elle pourra dire, non plus : « Je partirai », mais : « Je pars ».

Elle souhaite ardemment que ce soit avant le mariage de sa mère. La cérémonie devant avoir lieu en Sologne, dans la plus absolue intimité, l'absence de Jacquotte pourrait ne pas causer de scandale.

Enfin, elle reçut un mot de M^{lle} de Kerseleuc :

« Venez, j'ai pour vous quelque chose. »

Une heure plus tard, Jacqueline sonnait chez son amie.

— Avant même de savoir ce dont il s'agit, j'accepte ! déclara-t-elle en embrassant Micheline.

— Quelle enfant ! Il faut toujours réfléchir, et d'autant plus que l'on se sent tenté. Savez-vous que vous caser dans les conditions que vous imposez n'est pas facile ? Vous prétendez conserver

l'incognito comme une altesse en voyage; il fallait découvrir une personne n'exigeant pas des renseignements trop précis, ne vous froissez pas du mot : des références. J'ai mis en campagne une vieille amie de ma mère, en me portant garant de M^{lle} Jacqueline Laurent. Elle-même, me connaissant assez pour savoir que je n'accorde mon estime qu'à bon escient, en a fait autant auprès d'une dame âgée qui, menacée de perdre la vue, souhaite avoir auprès d'elle de jeunes yeux... Vous auriez à lui servir de secrétaire et à l'aider dans la direction de sa maison. Elle habite en pleine campagne, ne reçoit personne... Ce sera, je le crains, bien austère pour vous, ma pauvre Jacquotte ! Du moins, puisque vous tenez à éviter vos amis d'hier — étaient-ce des amis ? — vous êtes assurée de ne pas les rencontrer dans le petit village de Béarn où réside toute l'année M^{me} Claudier. Eh bien ! Jacqueline, ... qu'avez-vous ?

La jeune fille avait pris les mains de l'avocate et les serrait nerveusement.

— Claudier, ... vous dites Claudier, ... en Béarn, ... à *la Ribère*, n'est-ce pas ?

— Oui... Vous la connaissez ?

— Ne savez-vous pas... N'avez-vous jamais entendu M. Saulière en parler ? C'est auprès de cette vieille dame qu'est Josette, ... la fille de Jean !

— Qu'allions-nous faire, mon Dieu ! s'écria Micheline, aussi bouleversée que son amie. Si vous n'aviez pas connu le nom de M^{me} Claudier, vous auriez été là-bas... et par ma faute !...

Jacqueline se taisait. Très pâle, les sourcils froncés, se mordant les lèvres, elle paraissait en proie à une émotion violente.

— Je vais, dès aujourd'hui, répondre..., commença Micheline.

Jacquotte ne la laissa pas achever.

— Pensez-vous, demanda-t-elle, que... Jean soit à *la Ribère*?

— Il n'y est certainement pas. M^{me} Claudier est seule. Sinon, d'ailleurs, elle ne chercherait probablement pas une dame de compagnie.

— Eh bien ! alors, Micheline, je veux y aller.

— Quelle folie ! Vous n'y songez pas ?

— Ce n'est pas une folie. Je soignerai la tante de Jean, je connaîtrai sa petite Josette,... je l'aimerai...

— Et que M^{me} Claudier découvre qui est M^{lle} Laurent ?

— D'abord, rien ne prouve que son neveu lui ait parlé de moi... Mais comment soupçonnerait-elle qui je suis ?

— Je ne vous laisserai pas commettre une telle imprudence ! Supposez que M. Saulière revienne ?

— Je partirais avant son arrivée. cela, je vous le promets, Micheline... Ah ! ce n'est pas avec l'espoir de revoir Jean Saulière que j'irai à *la Ribère*. Pas plus que sa tante, il ne devra jamais savoir que Jacqueline Laurent... Oh ! non, non, il ne faut pas qu'il le sache !

— S'il venait à le découvrir, cependant, que supposerait-il ?

— Vous pensez, Micheline, qu'il verrait là une manœuvre pour me rapprocher de lui ? Mais il ne pourra m'accuser de ce calcul, puisque j'aurai fui avant qu'il revienne. Oh ! Miche ! Il me semble que le Bon Dieu permet cette coïncidence extraordinaire pour que je sois un peu moins malheureuse... Si vous m'aimez, ma chérie, ne m'empêchez pas de partir... Écoutez, nous allons convenir, par prudence, qu'aux premiers bruits de retour du voyageur, je vous en avise ; aussitôt, vous m'adresserez

une dépêche me réclamant d'urgence à Paris... Voyez comme c'est simple!

— Que dira M^{me} de Loysel?

— Ah! là aussi, je vois la main de la Providence!... D'un commun accord, nous évitions, Jean et moi, de parler de Josette devant maman; elle ne connaît, pas plus que vous ne les connaissiez, les noms de Claudier, de *la Ribère*... Elle ne sait même pas, j'en suis persuadée, que Josette est en Béarn.

— Vous avez beau dire, ma petite Jacqueline, j'ai dans tout ceci une responsabilité qui m'effraie!

Mais Jacquotte avait ce visage fermé, têtue, que, toute petite, elle opposait aux volontés contrariant la sienne.

XIII

MADemoiselle LAURENT

MICHELINe CHÉRIE,

Je vous écris comme on crie au secours. J'ai voulu venir ici, et maintenant... Ah! si vous étiez près de moi, si vous me grondiez de manquer ainsi de force, d'être si peu certaine de ma volonté, je retrouverais mon courage.

Mais, ce soir, je me sens si seule, si abandonnée,... j'ai le cœur serré... Et je suis arrivée à *la Ribère* il y a quelques heures à peine! Peut-être, demain, lorsque j'aurai vu Josette, serai-je moins triste... Mais je crois, ma pauvre amie, que vous aurez besoin de beaucoup de patience, car je sens bien que mon grand réconfort sera de vous écrire... Vous recevrez des volumes, résignez-vous à lire des divagations sans intérêt... Je comprends maintenant les isolées comme moi qui se confient à un journal; encore leur journal ne peut-il les consoler,

les conseiller,... tandis que vous me répondrez des choses très sages comme vous savez en trouver, des choses qui me redonneront la force de bien remplir la tâche que j'ai voulue. A qui me confier, si ce n'est à vous? Maman?... Ah! oui, j'ai — très loin d'ici — une maman très belle que j'aime tendrement et qui me chérit... Nous avons beaucoup pleuré en nous séparant. Elle et mon futur beau-père m'ont cent fois répété que, lorsque je serai redevenue raisonnable, je n'aurai qu'à revenir chez eux. *Chez eux...* Vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne le veuille pas? Ainsi, dans mes lettres là-bas, il me faudra toujours jouer la comédie, paraître enchantée de mon sort... Et peut-être le serai-je, après tout! La dépression de ce premier soir de solitude est compréhensible...

Mais laissez-moi vous raconter mon arrivée. Je n'ai pas encore sommeil, et, déjà, vous écrire me fait du bien.

Je ne vous parlerai pas de mon voyage qui m'a paru long et harassant, bien que maman, sans m'en prévenir, ait fait retenir, pour la pauvre petite demoiselle de compagnie que me voici devenue, une place de coin dans un compartiment de première. La pensée que sa fille monte en seconde classe lui causerait, je crois, une horreur presque égale à celle de me voir aller nu-pieds. Ah! non, ma chère maman n'est pas faite pour la médiocrité, et je bénis cet excellent Arthur de l'en préserver!

Je suis descendue dans une petite gare entourée de peupliers bruisants.

Un gave coule tout proche, et, dès que le vacarme des trains s'éloigne, le bruit du torrent envahit le silence. C'était à la tombée du jour. Le ciel rosissait au couchant, les montagnes encerclant l'horizon prenaient des couleurs exquises.

Un break à rideaux, attelé de deux alezans qui ont l'air bien assagis par les années, m'attendait; Justin, un cocher à cheveux gris, coiffé tout bonnement du béret de drap bleu, m'a souhaité la bien-

venue avec un grand souci de politesse, sinon de correction. Son français est si terriblement déformé par l'accent que je le comprends mal. Quant au béarnais, dont il se sert pour réclamer ma malle à l'homme d'équipe, je m'aperçois que c'est bien une langue, et non un patois dont, avec un peu d'attention, on peut comprendre le sens. Et j'éprouve davantage l'impression d'être étrangère parmi des étrangers.

Le château de *la Ribère* est à cinq kilomètres de la gare. Je n'ai guère regardé la route. J'avais le cœur gros et faisais tous mes efforts pour retrouver mon calme. Me voyez-vous arrivant en larmes chez M^{me} Claudier?...

Une longue avenue de chênes; une pelouse que coupent des massifs de rosiers et de géraniums! : *la Ribère*. Deux tourelles flanquent un corps de bâtiment allongé. La voiture s'arrête devant l'une d'elles. Une porte cintrée est ouverte à deux battants sur un vestibule dallé déjà très obscur. Justin descend ma malle, tout en accablant ses chevaux de mots sonores qui paraissent tantôt menaçants, tantôt caressants. Je suppose qu'il leur interdit simplement de bouger. Moi, je reste sottement dans le break, saisie d'une timidité qui me casse bras et jambes. Intimidée, moi! C'est bien la première fois de ma vie! Hélas! tant de choses surviennent « pour la première fois » sur mon chemin et en moi! Est-ce possible que la conscience de ma pauvreté suffise à m'enlever ainsi tout aplomb? J'en serais humiliée; je crois plutôt que je suis paralysée à la pensée du rôle que je dois jouer ici, de ce masque que je devrai prendre garde de ne pas laisser glisser...

Une vieille femme coiffée d'un foulard sombre vient prendre mes colis et s'informe avec affabilité si je ne suis pas trop fatiguée. Elle se présente, non sans une certaine fierté. C'est Clairine, la femme de confiance de M^{me} Claudier. Une autre personne, beaucoup moins âgée, vient l'aider : Noë-

line, la camériste. Toutes deux ont le même accent terrible que Justin. Elles m'annoncent que « Madame » m'attend dans son petit salon, « parce que, dans le grand, la *pôtre*, elle n'y va guère *pluss* ».

La nuit est tombée. Noëline, tout en me guidant, tourne des commutateurs, m'apprend que *la Ribère* ne jouit de l'électricité que depuis peu et que ça ne marche pas toujours très bien... La pièce où l'on m'introduit n'est éclairée que par une lampe très voilée. M^{me} Claudier se lève et vient au-devant de moi. Avant même de me parler, elle ordonne à Noëline de donner plus de lumière. Elle tient à bien voir cette inconnue qui va devenir sa compagne. Des appliques s'allument. Nous nous regardons avec, je crois, la même appréhension. Il serait bon de nous reconnaître, au premier coup d'œil, sympathiques l'une à l'autre. Et j'espère que cela s'est produit.

M^{me} Claudier, grande, mince, dans des vêtements noirs très démodés, certes, mais de ligne trop sobre pour être ridicules, a les cheveux gris. Elle est coiffée d'un chignon natté comme, probablement, au temps de sa jeunesse. A-t-elle jamais été jolie? Les lunettes teintées qui protègent ses yeux délicats ne sont pas faites pour l'embellir. Elle les retire un instant, et son regard me paraîtrait un peu sévère si la bonté du sourire ne le démentait pas. Elle me tend une longue main très soignée, alourdie de fort belles bagues, et me souhaite la bienvenue. Je réponds, je crois, les mots qu'il faut. Le sourire s'accentue. En somme, ne serait-elle pas la tante de Jean Saulière, je me sentirais attirée vers M^{me} Claudier. Son air de distinction me charme. Il me serait certainement plus... amer de servir de lectrice à... M^{me} Bussier-Valoir, par exemple.

— Noëline va vous conduire à votre chambre, mademoiselle Laurent. Nous nous mettrons à table quand vous serez prête.

— Est-ce que... Faut-il s'habiller pour le dîner? ai-je demandé.

M^{me} Claudier a un petit rire.

— Vous voulez dire : mettre une toilette du soir ? Ma pauvre enfant ! si vous en avez apporté, elles vous seront bien inutiles ! Ici, on quitte, en se couchant, la robe que l'on a mise le matin... C'est très simple !

Il ne m'a pas fallu longtemps. Je suis redescendue sans avoir même pris le loisir d'examiner mon nouveau domaine. Maintenant, je le regarde bien pour vous le décrire.

La pièce, haute de plafond, est tendue de toile fleurie. Le mobilier forme un ensemble assez disparate. Une commode ventrue voisine heureusement avec deux petits fauteuils laqués de gris et une bergère aux coussins de vieille soie, mais le lit, la coiffeuse, en citronnier et acajou, sont certainement Restauration. Le bureau de palissandre, à tiroir et à tablette, a dû être fabriqué sous le second Empire ; quant à l'armoire à glace ripolinée de gris — sans doute dans l'espoir de l'assortir aux fauteuils, — elle ne saurait prétendre à aucun style. Tout cela m'est tellement étranger... Parviendrai-je à me plaire dans ce cadre?... Je veux le croire.

Après le dîner — on dit ici le souper — M^{me} Claudier m'a mise au courant de la tâche qui m'est réservée. Elle n'est guère absorbante, je n'aurai que trop le temps de penser à toutes les raisons que j'ai de me désoler.

Et j'ai entendu parler de *sa fille* !

— Demain vous verrez ma petite Josette. Elle dort depuis longtemps. C'est encore un baby, que Mariette, sa nourrice, dorlote avec passion. Cette pauvre femme voit en Josette l'enfant qu'elle a perdu...

Je me suis sentie rougir ; il me semblait qu'en parlant de la fille de Jean, M^{me} Claudier me regardait plus fixement, et j'ai eu, soudain, l'impression de commettre un abus de confiance. Je hais le mensonge ; cependant ma présence ici, sous un nom qui n'est pas le mien, n'est que cela : un mensonge. Il

est bien temps, n'est-ce pas, d'avoir des scrupules!...

Bonne nuit, Miche. Peut-être reprendrai-je ma lettre demain. Voici le sommeil qui me gagne, je veux vite lui faire accueil, de peur qu'il ne rebrousse chemin...

Je vous embrasse tendrement, cher Maître!...

XIV

J O S E T T E

Jacqueline fut réveillée par des coups frappés à sa porte. Encore à demi consciente, elle cria :

— C'est vous, Francine? Je n'ai pas sonné!

Le battant fut poussé, et la femme de chambre entra, portant un plateau.

— Bonjour, Mademoiselle! C'est Noëline que je m'appelle. Bien sûr, vous n'avez pas sonné; il n'y a de sonnette, ici, que dans la chambre de Madame...

— Oh! fit Jacquotte, confuse, je me croyais encore chez moi!

— Eh! bien sûr, té! ça se comprend, le premier jour!...

Elle posa le déjeuner sur la table de chevet et demanda si Mademoiselle avait bien dormi.

Jacqueline lui sourit. Ce visage hâlé, aux beaux yeux sombres, lui était sympathique. Elle évoqua le petit museau chiffonné et discrètement fardé de Francine. La soubrette lui parut lointaine, un peu irréaliste, comme d'ailleurs tout ce qui, hier encore, était mêlé à sa vie. Aurait-elle donc, en changeant de nom, changé aussi de personnalité?

La servante écarta les contrevents; la gaieté lumi-

neuse de ce jour de juin enveloppa la jeune fille, avec l'odeur exquise des foins coupés.

Un cliquetis pressé de faneuise se mêlait à des chants de bouviers passant sur la route proche. Des grands arbres entourant de trois côtés la maison s'envola un concert d'oiseaux en liesse.

— Madame vous fait dire, reprit Noëline, pour qui l'usage de la troisième personne exigeait un effort très vite abandonné, de vous reposer ce matin; on sonne pour le déjeuner un quart d'heure avant midi. Il y a un grand placard dans le cabinet de toilette pour suspendre les robes, si vous voulez défaire votre malle.

Et elle repartit, ne songeant même pas à offrir ses services.

Jacqueline se leva. Sur le point de revêtir le pyjama qu'elle avait retiré la veille de sa valise, elle se ravisa prudemment. Si la servante revenait, Jacquotte a conscience de l'effet déplorable que produirait ce trop moderne déshabillé! Mieux valait une robe de chambre!

La jeune fille entreprit de ranger ses effets et trouva un plaisir inattendu à agir par elle-même. Sa garde-robe et son armoire mises en ordre, Jacqueline disposa au mieux les quelques livres et bibelots qu'elle avait tenu à emporter. La cheminée reçut le Bouddha et son vis-à-vis, le polichinelle.

Sur la tablette du bureau, près d'un vase en cristal où elle se promit de mettre chaque jour des fleurs, Jacquotte déposa la petite Vierge d'ivoire et faillit pleurer en la regardant. Mon Dieu! Quelle folie l'a détournée de son beau destin! Alors qu'il lui suffisait d'accepter le bonheur, elle en a douté et s'est laissé distraire par d'absurdes mirages. Maintenant la voilà seule, pauvre, sans autre avenir qu'une morne existence de salariée!

Pour ne pas céder à la tristesse qui l'envahissait, et bien que la cloche du déjeuner n'eût pas encore sonné, « M^{lle} Laurent » quitta sa chambre et descendit.

La lourde porte d'entrée était close. Jacqueline l'écarta et fut enveloppée d'un souffle d'air brûlant. Le soleil baignait la façade, blanchissait le sable de l'allée et, sur les pelouses, rendait plus éclatants les géraniums.

À gauche et à droite, de beaux arbres couvraient d'une ombre épaisse des clairières gazonnées où traînait l'or des grands mille-pertuis. Dans la plus proche de ces salles de verdure, une table rustique, des sièges d'osier étaient disposés. M^{me} Claudier se tenait là, un tricot aux doigts, seul travail que sa mauvaise vue lui permit encore; près d'elle, une petite fille se roulait dans l'herbe avec un énorme chien des Pyrénées.

Eblouie, clignant des yeux, Jacquotte traversa la fournaise et marcha vers le groupe.

— Quelle imprudence ! s'écria la vieille dame en la voyant approcher. Sans chapeau sous ce soleil !...

Elle poursuivit affectueusement :

— N'êtes-vous pas trop lasse, mademoiselle Laurent, et surtout trop dépaysée ? J'espère que notre ciel rayonnant atténuera un peu l'impression de mélancolie qui saisit parfois, dans un cadre tout à fait étranger.

— Votre accueil si plein de bonté, Madame, m'aidera mieux que tout à chasser une tristesse qui deviendrait de l'ingratitude.

— À la bonne heure ! J'aime que l'on soit heureux autour de moi. C'est ce qui m'entraîne à me montrer trop faible avec Josette... Chérie, laisse Pastou, et viens dire bonjour à M^{lle} Laurent.

La petite tenait à pleins bras le molosse; elle

enfouit son visage dans la laineuse toison et répondit, catégorique :

— Veux pas !

— Obéis-moi !

— Je vous en prie, Madame, je serais si désolée d'être la cause d'une gronderie ! Josette ne me le pardonnerait pas, et je prétends que nous devenions de grandes amies !

Le chien n'avait pas bougé à l'arrivée de la jeune fille. Il la regarda se rapprocher avec de bons yeux confiants, et remua doucement son panache touffu. Elle s'assit tranquillement dans l'herbe, à côté de lui. La grosse tête la séparait de Josette.

— Bonjour, *Pastou* ! dit Jacquotte. Vous êtes un brave toutou plein de politesse ; vous dites bonjour à votre manière, sans vous faire prier ; ce n'est pas comme une petite fille que vous connaissez et que je voudrais bien connaître aussi. Tiens ! j'aperçois des cheveux blonds... Oh ! les jolis cheveux en or !

Les cheveux en or se montrèrent un peu plus, puis ce furent deux yeux couleur d'eau profonde, où la malice dominait la méfiance.

— A présent, je vois des yeux bleus..., reprit Jacqueline, poursuivant le jeu. Ah ! voilà le bout d'un petit nez...

Mais elle ne continue pas. Le visage tout entier a surgi ; et la jeune fille se souvient du portrait de Josette, dans l'atelier de Saulière ; de la voix attendrie dont le peintre disait : « C'est ma petite fille... »

L'enfant se mit debout, cria :

— Grand'mère, je veux bien lui dire bonjour !

Et vint se jeter au cou de Jacquotte.

— Vous faites des miracles, mademoiselle Laurent ! dit en riant M^{me} Claudier. Voici notre sauvageonne apprivoisée !

La journée se passa doucement. M^{me} Claudier n'épargna pas à Jacqueline le classique « tour du propriétaire ». La jeune fille découvrait la campagne, la vraie, et non plus comme elle lui apparaissait naguère dans les randonnées en auto : décors auxquels on accorde un regard distrait et que l'on oublie aussitôt. Aujourd'hui, elle en éprouvait l'ambiance, sentait qu'au moral même une nouvelle atmosphère l'enveloppait, la pénétrait. Son cœur inquiet s'y apaisera-t-il, ou ce calme, qui lui paraît bienfaisant, se changera-t-il en un pesant ennui ?

Josette s'était prise de passion pour sa nouvelle amie. Accrochée à la main de Jacquotte, elle prétendait ne la plus quitter, en dépit des objurgations de la nourrice.

— Ma pauvre Mariette, disait M^{me} Claudier, ni vous ni moi ne comptons plus ! Mais, demain, Josette, M^{lle} Laurent ne pourra pas se laisser ainsi accaparer par toi. Il faudra que tu me la laisses un peu.

Résignée, Mariette suivait de loin les promeneuses. C'était une femme déjà flétrie, à l'air triste et doux.

— Le seul reproche que je fasse à cette brave fille, confia M^{me} Claudier à Jacqueline, c'est son manque de gaité. Il est malheureusement trop justifié, car elle a perdu son mari avant la naissance d'un fils qui n'a vécu que quelques mois. Mariette n'aime plus au monde que Josette, mais les enfants ont besoin de joie autour d'eux. Voyez comme votre jeune visage a séduit tout de suite cette petite !

— Je ne suis pas gaie, cependant, soupira Jacqueline. Je ne le suis plus.

Elles étaient revenues sous les grands arbres. M^{me} Claudier prit dans les siennes les mains de la jeune fille.

— Je sais, dit-elle, que le malheur, brusquement, a transformé votre vie. Je sais aussi avec quel courage vous avez voulu travailler sans y être absolument contrainte, et c'est pourquoi j'ai désiré vous avoir chez moi, bien que j'eusse, en principe, préféré une compagne moins jeune... Mais je n'ignore pas combien la situation où vous vous trouvez peut devenir pénible, et il m'a semblé que vous souffririez peut-être moins à *la Ribère* qu'ailleurs, parce que je me sentais, avant même de vous connaître, disposée à voir en vous une amie. Si mon vieux visage ne vous repousse pas...

— Oh! Madame, murmura Jacqueline, si vous saviez...

Elle se raidissait contre l'émotion, craignant de fondre en larmes.

La vieille dame feignit de ne point le remarquer et s'écria gaîment :

— Ah! voici Mariette qui nous apporte des boissons fraîches et des gâteaux fabriqués par ma précieuse Rose... Je vous présenterai notre cordon bleu... C'est une autorité, ici. Elle me sert depuis quarante ans, et maintenant se fait un peu servir à son tour.

— Quarante ans! fit Jacquotte, abasourdie.

— Cela vous surprend? On garde moins les domestiques, aujourd'hui. Je pense, voyez-vous, que, pour conserver longtemps près de soi les mêmes dévouements, il faut avoir un foyer stable, une maison où l'on soit né et où l'on espère mourir. Les habitudes modernes, ces fréquents changements de logis, ces perpétuels déplacements vous condamnent à passer en étranger parmi des choses et des gens étrangers: les serviteurs, un peu à la façon des chats, s'attachent à la demeure autant qu'aux maîtres... On n'emmène guère les chats en voyage,

XV

COUP DE FOUDRE, DANS UN CIEL QUI S'APAISAIT

MICHELINE CHÉRIE,

Il y a exactement deux mois aujourd'hui que je suis à *la Ribère*. Mes lettres, si fréquentes et monotones qu'elles doivent bien vous ennuyer, vous ont appris que je m'habitue mieux que je ne l'espérais à « vivre dans le bled », selon l'expression de ma toujours mondaine maman. Ah ! combien quelqu'un que je ne veux plus nommer, mais à qui je pense chaque jour davantage, avait raison de dédaigner le monde ! Comme on s'en sépare aisément ! Il tenait, je le croyais du moins, une si large place dans ma vie ! J'étais si persuadée ne pouvoir me passer de ses fêtes, de son tapage, de ses vanités et, tout cela venant à me manquer, je m'aperçois qu'il ne me manque rien ! Que n'ai-je fait cette constatation plus tôt, hélas !

Il y avait certainement en moi une Jacqueline ignorée de tous — et d'elle-même — que le malheur a fait surgir... Peut-être l'avait-on pressentie, cette Jacqueline revue et corrigée, et était-ce elle que l'on aimait ?

Jusqu'ici, j'ai eu de grands loisirs. Malgré l'avis du médecin, non seulement M^{me} Claudier lit elle-même ses lettres, mais elle y répond, et c'est ainsi que, le courrier n'arrivant qu'une fois par jour, d'assez grand matin, et étant remis directement par Noëline à sa maîtresse, je ne sais encore si son neveu lui écrit. A peine a-t-elle, une fois ou deux, prononcé son nom ; heureusement, d'ailleurs, car je crains toujours de perdre contenance.

Depuis peu, les yeux de M^{me} Claudier la font

beaucoup souffrir, et je prévois qu'elle devra faire appel plus souvent à mes services.

Quelle tristesse ce doit être de se sentir ainsi envahir par la nuit ! Je deviendrais folle d'angoisse si je me sentais menacée d'un tel malheur ! M^{me} Claudier reste sereine. Elle applique docilement les remèdes ordonnés et a coutume de dire : « Je fais ce que je peux ; à la grâce de Dieu ! » Elle est d'une piété très grande, mais sans la moindre ostentation. Je lui ai entendu dire que les pires ennemis de la religion sont ceux qui la rendent ennuyeuse à eux-mêmes et aux autres. Ce doit être une bien puissante force de prier comme elle prie !

Je vous écris, ma chère Micheline, pendant l'heure de la sieste. L'été torride que nous traversons oblige bêtes et gens à quitter le travail pendant les heures les plus chaudes.

La ferme avoisine le château ; seule une haie se dresse entre le parc et la basse-cour. De l'étable, dont les portes sont restées large ouvertes, me vient le bruit des chaînes que le bétail agite et frotte contre les mangeoires. Je crois que tout le monde dort, dans la maison, excepté moi. J'aime ce moment où il me semble que je suis seule à *la Ribère*, telle une princesse mélancolique dans un palais enchanté,... je m'appartiens alors complètement, je réfléchis,... je me souviens... et quelquefois j'espère... Quoi?... Je ne sais pas... Je crois qu'à mon âge le mot FINI n'a pas de sens... Ah ! Noëline vient me dire que sa maîtresse me demande. Est-il donc temps de rompre le charme ? Je fermerai ce soir une lettre déjà trop longue.

.

Micheline... Micheline!... Je sens ma tête se perdre, ma volonté chavirer!... M^{me} Claudier m'attendait dans son petit salon maintenu si obscur qu'à peine si, en y pénétrant, on pouvait la distinguer. Vêtue de noir, tournant le dos à la très faible

et diffuse lueur filtrant des volets clos, on ne voyait d'elle que les taches blanches que faisaient son visage et ses mains allongées sur les accoudoirs de la bergère.

— Est-ce vous, Jacqueline? demanda-t-elle en entendant la porte s'ouvrir.

Elle m'appelait ainsi pour la première fois. J'en fus surprise, comme de l'altération de sa voix. Elle continua, lorsque je me fus approchée :

— Ma pauvre enfant, je crains que cette maison ne devienne bien triste pour votre jeunesse!... Je ne vous réservais pas un rôle d'infirmière, et... je ne dois plus me faire d'illusions, hélas!... l'ombre gagne... Tout à l'heure, lorsque j'ai tenté de repousser un volet, il m'a semblé qu'un fer rouge pénétrait dans mes yeux... Il me faut mettre un bandeau noir... Peut-être n'est-ce qu'une crise plus forte que les précédentes... Je voudrais m'en persuader... Non à cause de moi, mais, si je deviens complètement aveugle, qui s'occupera de ma petite Josette?...

Alors, Micheline, sans réfléchir à la gravité de l'engagement que je prenais, j'ai saisi les mains de M^{me} Claudier, la suppliant d'avoir confiance en moi... Je ne la quitterais pas, je la remplacerais près de Josette... Ne m'a-t-elle pas dit vouloir me traiter un peu comme son enfant? Le moment venait de me le prouver. Elle me serra dans ses bras en pleurant; je pleurais aussi, moi qui, naguère, raillais si bien les attendrissements. Très vite M^{me} Claudier reprit son calme, s'excusa de ce qu'elle appelle sa lâcheté, et me pria de lui lire une lettre qu'elle avait reçue le matin et vainement tenté, à plusieurs reprises, de déchiffrer :

— Ensuite, vous y répondrez sous ma dictée, Jacqueline. Donnez un peu de clarté, je vais m'abriter de la lumière.

Elle me tendit la lettre. Je la retirai de l'enveloppe sans regarder l'adresse, ce fut en dépliant les feuillets que je reconnus l'écriture. Oh! Miche-

line,... vous devinez quelle main l'a tracée!... Je me sentais rougir, pâlir, et gardais le silence.

— Il me faut vous mettre au courant, reprit la tante de Jean, puisque vous allez désormais connaître toute ma correspondance. Mon neveu — qui m'écrivait — a été par moi élevé et aimé comme un fils. Ma sœur, veuve, me l'avait confié en mourant... Il était alors de l'âge de Josette. La mort, dirait-on, s'acharne dans notre famille à briser de jeunes vies. Josette est orpheline depuis sa naissance,... elle m'appelle grand'mère, et vraiment j'ai pour elle une tendresse d'aïeule! Je ne sais quand son père reviendra. Mon pauvre Jean! lui si noble, si bon, qui mérite tant d'être heureux!...

Elle s'est tue un moment, et j'ai failli lui crier la vérité. Plus que jamais mon rôle m'apparaissait déloyal, coupable... Jacqueline Laurent n'a pas le droit de surprendre ce que l'on tairait à Jacqueline de Loysel. Je serai chassée comme une intrigante... Ne l'ai-je pas mérité?

Je voulais parler — et je me taisais. Plus fort que ma conscience a été mon désir de lire cette lettre venant de *Lui*.

— Commencez, m'a dit M^{me} Claudier. Mon neveu sait que j'ai pris une compagne. Il répond probablement à ma lettre le lui annonçant.

J'ai lu!... L'émotion de ma voix aurait dû frapper l'aveugle. Mais elle était elle-même si bouleversée!

Jean se réjouit que sa tante ne soit plus seule, mais aurait voulu près d'elle une personne plus âgée.

« J'éprouve, écrit-il, une défiance malheureusement trop justifiée des jeunes filles de notre temps. Je les ai vues puériles, coquettes, sans caractère, ou bien en ayant trop, et dans un sens redoutable. Sans doute suis-je injuste en généralisant. M^{lle} Laurent, me dites-vous, a été meurtrie par la vie. Cela mûrit une femme ou la désorbite à jamais, suivant les natures. Espérons que l'heureuse im-

pression que vous a produite votre lectrice ne fera que se confirmer. Cependant je vous demande, ma chère tante, jusqu'au jour où vous connaîtrez tout à fait M^{lle} Laurent, de ne pas lui abandonner la direction de notre Josette. Ce n'est qu'un bébé, mais les premières influences laissent une empreinte qui marque parfois pour toute la vie. »

M^{me} Claudier m'a interrompue pour me prier de ne pas me peiner de cette défiance :

— Vous ne ressemblez certes pas à la poupée sans cœur ni cervelle dont le souvenir hantait mon neveu lorsqu'il a écrit ces lignes.

J'ai poursuivi bravement. Si quelqu'un avait pu me voir ! Je devais être livide. Jean parle de sa vie à New-York. Il y est très fêté, et le ton de sa lettre m'a semblé plutôt gai. Ah ! ne devrais-je pas me réjouir à la pensée qu'il souffre moins, qu'il m'oublie?... Et cela me fait tant de mal, Miche, tant, tant de mal !...

Maintenant, je sais son adresse ! Je pourrais lui demander pardon,... lui jurer — ce qui est la vérité — que je n'aimais que lui, que M. de Fréserac n'a été pour moi qu'un jeu, un flirt sans la moindre importance... Si j'ai, un instant, accepté l'idée de l'épouser, c'était pour mettre l'irréparable entre moi et mes inutiles regrets... Jean me croirait peut-être, je saurais le convaincre... Mais, maintenant, il me faut me taire. Je n'ai plus le droit, devenue pauvre, de me remettre sur son chemin... S'il supposait que j'agis par intérêt, ne serait-ce pas abominable ?

J'ai dû, sous la dictée de M^{me} Claudier, répondre à cette lettre torturante. Bien que M. Saulière ne connaisse guère mon écriture, par prudence je l'ai complètement déguisée... Et M^{me} Claudier m'a appris qu'elle avait caché mon prénom à son neveu, « parce qu'il éveillerait en lui trop d'échos douloureux ».

Que devenir, à présent ? N'ayant pas immédiatement avoué la vérité, comment trouver le courage

de parler?... Me voilà prisonnière d'un silence plus coupable qu'un mensonge... Oh! je sais, vous allez me dire que, cette situation si fausse, je l'ai voulue en venant ici. Je devais prévoir toutes les complications qui aujourd'hui me jettent dans un désarroi dont vous auriez pitié, si je pouvais vous le bien traduire! Il me reste un moyen d'échapper à la colère, au mépris de M^{me} Claudier et de Jean : Fuir.

Abandonner cette femme qui s'est montrée tellement accueillante, affectueuse pour la triste épave que j'étais, cela me serre le cœur. Et quitter Josette!... Mais il le faut, n'est-ce pas, Micheline? N'est-ce pas que c'est là mon devoir? Venez à mon aide. Envoyez la dépêche convenue pour me rappeler à Paris. Une fois là-bas, j'écirai que j'y suis retenue... Hâtez-vous! et, pour plus de prudence, afin d'éviter que votre nom, prononcé par sa tante, ne puisse mettre un jour M. Saulière sur la voie de ce qu'il faut à tout prix qu'il ignore, signez le télégramme du nom de votre sœur.

Ah! pourquoi ne vous ai-je pas écoutée!...

M^{lle} de Kerseleuc n'expédia point le télégramme libérateur. Elle prit le temps de réfléchir, sachant quelles responsabilités elle assumait, et écrivit :
« Attendez. »

« Attendez, Jacqueline. Tant que le retour de M. Saulière demeure lointain, votre présence à *la Ribère* n'est que bienfaisante. Nulle ne se dévouera avec plus de cœur que vous à soigner, à consoler l'infirme. Nulle n'aimera davantage Josette. Si le voyageur parle de revenir en France, alors nous aviserons. A ce moment, vous aurez à souffrir encore. Mais vous n'êtes plus l'enfant gâtée, sans force devant l'épreuve, sans force pour vouloir. Le malheur, ainsi que vous le dites, a fait apparaître la *vraie* Jacqueline, celle que *Lui* et moi avons devinée et comprise. »

XVI

APAISEMENT

« Que votre lettre m'a fait de bien, Micheline chérie ! Tout au fond de moi je souhaitais que *quelque chose* se dressât entre ma résolution de partir et... mon départ. Ce « quelque chose », vous me l'apportez. Votre sagesse me dit : « Restez. » Je l'écoute. Avec quelle joie je vous obéis, ô mon cher conseiller ! Quitter *la Ribère*, maintenant, voilà pour moi ce qui serait le véritable exil, et je veux essayer d'oublier qu'un jour viendra, inévitable, où cet exil sera nécessaire.

Songez ! Jean a vécu ici. Son souvenir est partout. Enfant, il a joué sur ces pelouses où sa fille aujourd'hui s'ébat. Jeune homme, il a dû errer dans le parc où j'erre à mon tour. Il s'est assis à la table où nous nous asseyons. Il aime cette vieille demeure qui m'est devenue chère comme si j'avais le droit de m'y attacher.

A présent qu'elle m'a, ainsi qu'elle le dit gaîment, « présenté son neveu », M^{me} Claudier cède à la joie de parler de lui. A tout propos elle conte une anecdote le concernant, cite de ses mots de baby. Il paraît que Josette a les défauts qu'avait son père à son âge. « Pourvu, ne manque pas d'ajouter sa tante, qu'elle ait aussi ses qualités ! » Ce serait terrible pour la pauvre femme si jamais elle apprenait à *qui* elle se confie ! Car, peu à peu, tant le chagrin de son cher Jean l'obsède, M^{me} Claudier en vient à m'entretenir de la « cruelle déception qu'il a éprouvée », et me parle de « cette misérable jeune fille » avec une rancune qui me serre le cœur, me donne la tentation de plaider la cause de celle que l'on accable avec tant de sévérité et qui, au fond —

n'est-ce pas, Micheline? — est tout de même moins coupable qu'il ne semble.

Jean ne consentira à revenir en France que lorsqu'il sera parvenu à chasser de sa mémoire certaine poupée « sans tête et sans cœur » ! Ces mots-là, je me les appliquais à moi-même, vous souvenez-vous? avec la crainte de les mériter. Venant de M^{me} Claudier, ce jugement — qui est l'écho de celui de M. Saulière — me donne envie de pleurer...

Josette s'attache à moi chaque jour un peu plus. J'ai commencé à lui donner des leçons. Me voilà institutrice ! Pour le moment, mon mince bagage de savoir est plus que suffisant à la tâche qui m'échoit : B-A BA,... B-E BE..., et de beaux bâtons au crayon... Les méthodes nouvelles auraient de plus prompts résultats, mais M^{me} Claudier leur refuse toute confiance, et j'ai entre les mains, pour apprendre à lire à Josette, les premiers albums où son père épela ! Ce devait être un petit garçon très soigneux, ils sont à peine abîmés. Les enfants de Josette n'en pourront dire autant, si ces reliques leur sont conservées !

Hier, après la visite du médecin, j'ai rédigé un câblogramme pour New-York. La crise, cette fois, est enrayée ; ce ne sera pas *encore* la complète cécité ! Mais toute application : lecture, écriture, est interdite à M^{me} Claudier. Elle s'est obstinée cependant, allant un peu mieux, à vouloir tracer elle-même ses lettres à M. Saulière. S'il constatait qu'elle ne peut même plus tenir une plume, dit la pauvre femme, il s'inquiéterait trop, la croirait complètement aveugle. Il est même convenu que Jean ignorera que « M^{lle} Laurent » fait à l'infirme la lecture de sa correspondance. « Tant pis si mon neveu me fait des confidences !... J'ai maintenant assez confiance en vous, petite, pour être persuadée de votre discrétion ; il vous faudra oublier — comme les confesseurs — ce que vous pourriez apprendre. » En entendant M^{me} Claudier me parler ainsi, j'ai été reprise de tous mes scrupules et tentée, une fois de plus,

de me démasquer. Quel engrenage que le mensonge ! Le mensonge en action, surtout !

Je vous quitte, Micheline. Je tombe de sommeil. Ce merveilleux sommeil qui vous accable délicieusement, après des journées de grand air... Moi qui, naguère, passais allégrement des nuits à danser, il m'arrive parfois d'envier Josette qu'on envoie se coucher aussitôt après dîner ! Car elle a, maintenant, obtenu de prendre ses repas avec nous, comme une grande fille...

Je laisse, la nuit, mes fenêtres ouvertes. Des parfums exquis viennent de la campagne endormie, et, ce soir, la lune va étendre jusqu'à mon lit un tapis d'argent... Je voudrais rêver de contes de fées... Bonsoir, ma chérie... »

XVII

LES DEBLEAU

... Savez-vous, ma chère tante, que, si votre câblogramme rassurant ne m'était point parvenu, j'allais vous revenir ? Comment aurais-je supporté la pensée que vous étiez murée dans la nuit sans que je sois là pour adoucir un peu votre peine ! Grâce à Dieu, ce n'était qu'une alerte, mais que j'ai eu peur ! J'espère que M^{lle} Laurent continuera à se montrer bonne et dévouée, je lui en serai personnellement reconnaissant. Vous entendez bien le sens de cette phrase, je compte sur vous pour faire comprendre à cette jeune fille mes intentions à son égard, sans la blesser. Il est très juste que sa peine soit ~~trib~~tribuée... »

— Madame, s'écria Jacquotte, interrompant sa lecture, vous allez répondre à M. Saulière que, s'il

suppose que j'agis par intérêt, je... je partirai, acheva-t-elle, prête à pleurer.

— Bonté divine ! mon enfant, ne soyez pas si ombrageuse ! Il n'y a rien d'offensant pour vous dans ce que dit là mon neveu, et, quant à lui transmettre votre indignation, oubliez-vous qu'il croit ses lettres lues par moi seule ? Allons, calmez-vous, et continuez...

Il était dit que, ce jour-là, Saulière n'écrirait que des choses pouvant affliger Jacqueline. Voici qu'il parlait, avec un enthousiasme d'artiste, d'une certaine miss Edith, d'une beauté tellement parfaite que ce peintre, si résolu à ne pas faire de portrait, n'avait eu de repos qu'il n'eût décidé l'Américaine à poser pour lui.

Jacquotte éprouva subitement pour cette Vénus de la cinquième Avenue la plus véhémence aversion, tandis que la vieille dame soupirait, heureuse :

— Ah ! si le cher enfant pouvait me revenir complètement détaché de la sotte petite créature dont il s'était épris !

— Était-ce vraiment une si sotte petite créature ? ne peut s'empêcher de protester la jeune fille. En ce cas, je suis surprise que M. Saulière l'ait... aimée.

— Ah ! il ne la voyait qu'avec des yeux prévenus... Certes, il ne la jugeait pas comme, depuis, il a bien été contraint de le faire... Malgré tout, il s'est toujours attaché à lui trouver des excuses... Je suis, je vous le jure, moins indulgente... Ne pas comprendre la valeur d'un être tel que Jean, s'en amuser, le bafouer !... Cette Jacqueline n'est qu'une fieffée coquette, et si la vie se charge de la punir, ce sera fort bien fait !

— Peut-être, si vous la connaissiez, seriez-vous moins impitoyable, risque la jeune fille, le cœur gros.

— Ah ! il est fort heureux pour elle que je ne la connaisse pas, car je lui servirais ses vérités sans ménagement, je vous assure !

L'apparition d'une voiture dans l'avenue mit fin à cette conversation torturante pour Jacquotte.

— Voici les Debleau, annonça la jeune fille.

C'était un couple vieillissant habitant à quelques kilomètres de *la Ribère*. Ils venaient parfois dans une extraordinaire guimbarde qu'on dénommait pompeusement phaéton : lui, ancien officier, conservait l'allure militaire. On l'appelait Commandant, bien que personne ne sût exactement à quel grade il avait pris sa retraite. On ne le désignait guère sous son nom de Debleau. Sa femme elle-même devenait, pour les paysans : « Madame du Commandant ». Elle en tirait quelque vanité.

La première fois que le phaéton, traîné par un petit cheval pêchard, avait amené le commandant et M^{me} Ernestine Debleau à *la Ribère*, après l'arrivée de Jacqueline, la vue de M^{lle} Laurent avait produit sur les deux époux un effet diamétralement opposé.

« Monsieur » la déclara *amusante et captivante* ; « Madame » lui trouva la tournure et le visage d'un page insolent.

— Avant de vous connaître, Mademoiselle, s'était risqué à avouer le brave commandant en effilant ses moustaches, je réprouvais cette mode des cheveux courts : je reconnais, en vous voyant, que cela peut être charmant !

Et Jacquotte ne sut jamais que cette innocente fadaise avait attiré au pauvre homme une scène de jalousie conjugale.

Les visites des Debleau causent à Jacqueline une joie très modérée ; mais, aujourd'hui, comment ne leur saurait-elle pas gré d'interrompre le réquisitoire de M^{me} Claudier !

XVIII

MADÉMOISELLE LAURENT FAIT DES RAVAGES

L'été s'acheva. L'automne entoura *la Ribère* d'une somptueuse forêt d'or et de cuivre brûlé. Bientôt les métalliques feuillages se détachèrent, et les pelouses, les allées, les massifs même s'unifièrent durant quelques jours sous un tapis rutilant que chaque souffle de vent gonflait en larges vagues bruissantes.

Jacqueline, bien qu'émerveillée, subissait parfois la tristesse qu'apporte le déclin des jours. Mais on alluma les premiers feux, et la douillette joie lui fut révélée de se blottir, à la nuit tombante, près d'un large foyer où les hautes flammes dansantes rongent le bois crépitant...

Et les pluies commencèrent. Le beau tapis d'or devint une litière boueuse que des hommes, la tête encapuchonnée dans un sac, chargeaient sur les tombereaux attelés de grands bœufs résignés sous l'averse.

L'hiver à la campagne!... La baronne Cricux demandait à sa fille si elle pourrait en supporter l'horreur.

Des jours s'écoulèrent, moroses; tout à coup le soleil revint, plus radieux. On put croire que l'automne rebroussait chemin : l'été de la Saint-Martin...

Et, un après-midi rayonnant, on vit, de nouveau, le phaéton des Debleau s'avancer, cahin caha, dans l'avenue.

Une semaine plus tard, Jacquotte écrivait à son amie :

MICHELINE CHÉRIE,

C'est amusant !... Me voici avec un amoureux je ne veux pas dire sur les bras, mais, tout de même, il est bien encombrant !

Je vous entends vous écrier : « Elle est incorrigible ! » Si c'est à mon infernale coquetterie — pour parler comme M^{me} Claudier — que vous en avez, rassurez-vous ! Je n'ai rien fait pour amener ce désastre, et, d'ailleurs, si vous voyiez l'objet... ! Long comme un jour sans pain, des cheveux blonds frisés... Oui, ma chère, frisés !!! M. Léon Debleau ressemble, sans le secours du fer, à un innocent agneau dont il paraît, du reste, posséder la douceur. Ah ! quel brave garçon ce doit être, et que sa femme sera heureuse — à condition d'aimer les petits moutons ! Il est le neveu chéri du commandant Debleau dont je vous ai parlé. Jusqu'ici clerc de notaire à Bordeaux, il va, paraît-il, acheter une étude, grâce aux largesses des Debleau qui le considèrent comme un fils. Ce digne jeune homme est venu se reposer de son dur labeur chez ses parents, et ceux-ci n'ont rien trouvé de mieux que de nous amener ce phénomène.

Ma chère Micheline, on se serait cru au cinéma, lorsque les films n'étaient encore ni sonores ni parlants... Vous savez ? Un monsieur et une dame s'aperçoivent pour la première fois. La dame ferme les yeux et se met à respirer assez fort pour que son corsage se soulève. Le monsieur en fait autant et, de peur que ce symptôme n'échappe au public, ouvre la bouche comme un poisson hors de l'eau. Alors, tout de suite, les spectateurs au courant de ces manifestations se disent : « Ça y est... Ils vont s'adorer. »

Nous étions dans le petit salon où s'écoulaient nos journées, quand Noëline a introduit la famille Debleau. Je n'ai pas respiré plus fort que de coutume lorsque le grand Léon s'est incliné devant moi,

mais lui a rougi, pâli (on supprime ça à l'écran, parce que ça ne se verrait pas), et il n'a pas manqué d'ouvrir la bouche d'un air angoissé. Alors... Là, oui, j'ai été coupable. A la manière d'une gamine mal élevée, j'ai éclaté de rire. Il y avait longtemps que cela ne m'était arrivé. Si vous aviez vu la mine offusquée du commandant et de « Madame du commandant » ! Mais ma façon insolente d'accueillir ses hommages a produit, sur le futur notaire, la plus heureuse impression ! Cela s'est vu tout de suite. Après le départ de nos visiteurs, M^{me} Claudier m'a demandé avec indulgence si ce pauvre jeune homme était vraiment si ridicule, sa mauvaise vue l'empêchant de se rendre très bien compte des choses.

« En tout cas, a-t-elle ajouté, rire au nez de quelqu'un n'est pas du tout poli, et je devrais vous gronder, mais je suis si contente de vous voir un peu plus gaie ! »

Ceci, c'est le premier acte, dit d'exposition. Le lendemain, je devais aller au chef-lieu de canton, chez le coiffeur... J'y fus. Dans le palais de cet artiste capillaire il faut, pour gagner l'unique « Salon réservé aux Dames », traverser la boutique où les élégants du bourg se font adoniser.

Renversé sur son fauteuil, les joues blanches de savon et ses jolis cheveux de chérubin encore défrisés par la friction, qui vois-je ? LUI !

Discrètement je feins de ne point le reconnaître et je passe... Mais, hélas ! la glace lui renvoie mon image : il fait un brusque mouvement, le garçon armé du rasoir pousse une exclamation... Il l'a entaillé, c'est sûr !... Pleine de pitié, je pénètre en hâte dans le réduit où m'attend une rangée de petits flacons aux noms suggestifs que je refuse toujours de laisser briser sur ma tête. On rogne mes cheveux. Ce n'est pas long, car j'ai, depuis que je suis à *la Ribère*, renoncé à ce que l'on appelle ici des ondulations ; j'espère cependant que le petit agneau aura été libéré avant moi. En effet, il n'est plus là. A sa place encore en désordre, traîne une serviette

tachée de pourpre... J'en étais certaine ! Léon Debleau a versé son sang, sinon pour moi, à cause de moi ! Je sors. Justin et le break m'attendent à l'*Hôtel des Voyageurs* (comme si tous les hôtels n'étaient pas destinés aux voyageurs !). Clairine est venue avec moi. C'est ainsi chaque fois. Pendant qu'on me coiffe, elle fait des courses, et, au retour, grimpe sur le siège à côté du cocher, tandis que je voyage entre des caisses d'épicerie, des paniers de viande et des colis sans nombre.

A peine suis-je dans la rue que je vois se dresser devant moi le clerc de notaire. Une bande de sparadrap est collée au bas de sa joue. Sans écouter les phrases confuses que bredouille ma victime, je prononce d'un accent tragique : « Deux pouces plus bas, c'était la carotide ! » Comme, à ce moment-là, il ne pensait plus à sa coupure, il n'a pas compris et s'est abîmé dans un silence ahuri. J'en ai profité pour m'échapper. Il n'a pas osé me suivre ; mais, en pénétrant dans la cour de l'hôtel, je me suis un peu retournée : il était toujours au port d'arme sur son même pavé, son chapeau à la main.

Cela, c'est le second acte, ou, plutôt, le premier tableau du second acte.

Deuxième tableau : *La Ribère*, le lendemain. Il fait chaud. L'été de la Saint-Martin, en Béarn, est un véritable, mais très fugace été. Appuyée à mon bras, M^{me} Claudier se promène dans l'allée ensoleillée. Un bruit de soie froissée : le frôlement des roues d'une bicyclette sur le sable... Lui ! Encore Lui ! Qu'il est beau ! Un costume de sport qui évoque une aubergine à la fois pas mûre et un peu pourrie... C'est une trouvaille, cette teinte-là ! Ses culottes bouffantes ont des façons de hauts-de-chausses. Le voilà devant nous, une main sur le guidon de sa machine, de l'autre tenant une adorable casquette violacée. Il a l'air d'en chercher une troisième pour nous la tendre. Ne la trouvant pas, il laisse tomber son vélo dans l'herbe. Je m'amuse. Ce grand dadaïste apporte une note comique imprévue. Il préférerait

sans doute m'inspirer mieux que l'envie de rire qui me gagne irrésistiblement à sa vue. Il n'a plus son taffetas anglais, mais une cicatrice qui ne l'embellit pas davantage.

Je garde un silence obstiné. M^{me} Claudier remercie de cette aimable visite sur un ton qui montre qu'elle la juge un peu trop rapprochée de la précédente. Chérubin explique, sans me quitter des yeux, que le beau temps..., la promenade..., pas voulu passer devant *la Ribère*... Nous sommes rentrés. J'installe M^{me} Claudier dans un fauteuil, et, rappelant que c'est l'heure de la leçon de Josette, je disparaîs, décidée à ne revenir qu'après le départ du joli Léon. Vous voyez, Miche, que, si j'ai ravagé le cœur inflammable de ce tabellion, il n'y a pas de ma faute... Or, je l'ai ravagé!

Après mon départ, il a parlé de moi, a questionné M^{me} Claudier sur sa demoiselle de compagnie avec une maladresse touchante, si bien que, toute la soirée, M^{me} Claudier m'a taquinée.

Tout en me taquinant, elle risquait de petites phrases que je la sentais désireuse de développer, si elle avait senti le terrain plus propice : « Après tout, sans être très distingués, évidemment, M. et M^{me} Debleau sont de bonne bourgeoisie... Ils ont une assez jolie fortune qui reviendra toute à leur neveu, puisqu'ils n'ont pas d'enfants... On dit Léon sérieux, travailleur... Une étude de notaire bien dirigée est de bon rapport... De nos jours, la vie est trop difficile pour que l'on se refuse à des concessions... On doit souvent sacrifier ses rêves... Etc..., etc... » A la fin, perdant patience, je proteste :

— Je comprends très bien, Madame, où vous voulez en venir! Même pour ne pas mourir de faim, je n'épouserais pas un grotesque; mais, ce jeune homme fût-il un prince charmant, je n'en voudrais pas, parce que... parce que...

Et, mes nerfs m'entraînant, j'achève, en fondant en larmes :

— Parce que j'aime quelqu'un qui ne m'aime plus!

A peine ai-je laissé échapper cet aveu que je voudrais le reprendre !

— Ma pauvre petite enfant ! dit M^{me} Claudier, pardonnez-moi !

Deux bras maternels m'attirent. Je suis embrassée, bercée, câlinée, avec des paroles affectueuses qui achèvent de m'émouvoir. Enfin calmée, je demande la promesse qu'il ne soit jamais fait allusion au chagrin que je viens de confesser. Ma vieille amie soupire. Je crois deviner sa pensée. Elle me suppose abandonnée par un fiancé intéressé, lors de la ruine de ma famille. Je ne la détromperai pas. Si elle savait !

Le troisième acte — dénouement — est encore à venir : ce sera mon refus catégorique, lorsque l'agneau foudroyé enverra son oncle faire une demande officielle, événement dont je doute, quant à moi, car ces braves Debleau doivent nourrir les plus hautes ambitions pour leur neveu-phénix, mais que M^{me} Claudier juge inévitable, tant ce malheureux jeune homme lui a paru emballé !...

Que dites-vous, cher Maître, de cette aventure ?

.

Les prévisions de M^{me} Claudier ne se réalisèrent pas. Huit jours s'écoulèrent sans que l'on entendît parler des Debleau. Et puis Jacqueline reçut une lettre qui la stupéfia et qu'elle alla, tout courant, lire à M^{me} Claudier.

Léon écrivait :

MADemoisELLE,

« Ma démarche est insensée !... Ne vous en prenez qu'à vous, qui m'avez fait perdre la raison. Je vous aime ! Si je taisais plus longtemps cet amour, il m'étoufferait ! Aucune femme ne vous ressemble.

Vous êtes l'UNIQUE, celle dont mon cœur créait l'image chérie durant ma triste adolescence passée à l'ombre moisie des minutes empilées et des cartons verts ! On peut être clerc de notaire, Mademoiselle, et avoir un idéal ! Cet idéal, vous le réalisez si parfaitement qu'en vous voyant enfin j'ai cru poursuivre un rêve.

Ici, Jacquotte, impitoyable, interrompit sa lecture pour faire remarquer à M^{me} Claudier que, si M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, Léon Debleau était, sans s'en douter, auteur d'un alexandrin parfait : En-vous-vo-yant-en-fin-j'ai-cru-poursuivre-un-rêve...

— Ce n'est pas mal, pour un notaire ! conclut la moqueuse.

« Ce rêve, je dois le vivre, ou périr de douleur. Mais, hélas ! il me faut en différer la réalisation. Mon oncle et ma tante avaient, sans me consulter, fait des projets auxquels je refuse de me soumettre. Que m'importe la fortune !... Hier encore, je croyais y tenir — l'existence, de nos jours, est si difficile ! — Je m'aperçois aujourd'hui ne tenir qu'à vous !... Je veux que vous le sachiez !... Il le fallait. Je pars, ô Jacqueline adorable ! On vous le fera savoir. Lorsque vous l'apprendrez, ne doutez pas de moi.

— Encore un vers, Madame. C'est décidément un poète !

— C'est un imbécile. Continuez, petite.

« ... Ne doutez pas de moi. J'ai dû plier pour ne pas rompre. Mes bons parents me maudiraient si je passais outre à leur veto, et j'ai besoin d'eux pour payer mon étude. Ma tante, moins inexorable, m'a seulement demandé de me soumettre à une épreuve. Et j'ai accepté de m'absenter pendant quelques mois. Si, ce laps de temps écoulé, je reviens leur

dire : « Je l'aime plus que jamais », ils s'inclineront devant la force de l'amour, et je serai le plus heureux des mortels, car je sais que vous ne me repousserez point ! Ce rire délicieusement harmonieux par lequel vous m'avez accueilli lors de notre première rencontre ne voulait-il pas dissimuler une émotion égale à la mienne ? Et votre silence, à ma seconde visite, ne cachait-il pas un trouble dont la seule pensée m'enivre ?

Ah ! mademoiselle Jacqueline, quelle félicité sera la nôtre !

J'ai promis de m'éloigner sans vous revoir... Attendez-moi, confiante ; ne doutez jamais de

Votre passionné serviteur,

LÉON DEBLEAU.

Cette fois, le rire de la vieille dame fit écho au rire de la jeune fille.

— Le malheureux ! Imaginez les scènes qu'il a dû subir !

— Et dire, gémissait Jacquotte, que je n'ai aucun moyen de lui faire savoir que l'épreuve est inutile !

— Si, lorsqu'il reviendra, le commandant fait la moindre allusion aux visées de son neveu, je vous promets de l'édifier sur vos sentiments à l'égard de son héritier.

— Oh ! oui, Madame, je vous en prie... Gardez cette lettre : vous la remettrez aux Debleau, en les priant de la retourner à Léon.

Mais M. et M^{me} Debleau ne reparurent point à la Ribère.

Du temps passa,... des mois...

XIX

ALERTE

Micheline et Anne de Kerseleuc, du même pas souple et rapide, regagnaient leur logis. Par ce matin lumineux d'avril, toutes deux se sentaient l'âme en fête sans raisons précises, simplement parce que la jeunesse renouvelée de la nature s'harmonise avec la jeunesse des êtres.

— Passons par le Luxembourg, supplia la petite. Cela ne nous allongera guère... As-tu vu le jardin, ces temps-ci? Les arbres ont des petites feuilles en soie glacée, et le gazon a l'air d'être repeint à neuf.

— Nous allons nous mettre en retard, dit la grande sœur; Adèle fulminera parce que son déjeuner sera brûlé...

— Eh bien! tu lui feras une belle plaidoirie en faveur du Printemps, excellent exercice oratoire qui vous permettra, cher Maître, de juger de l'effet persuasif de votre éloquence... Tiens, regarde, Miche, avais-je raison? Est-ce assez joli?... Et ces pigeons qui se bousculent... Mais qu'as-tu?

Micheline, avec une exclamation de surprise, s'était immobilisée. Un homme venait vers elles, un monsieur pressé allant à vive allure, sans paraître rien voir autour de lui. Tout près des jeunes filles seulement il s'arrêta. Une émotion dont on n'aurait su dire si elle était joyeuse ou mélancolique se trahit sur son visage lorsqu'il reconnut Micheline.

— Mademoiselle de Kerseleuc!

— Vous, monsieur Saulière,... à Paris!

— Tout à fait en passant. Je repars demain. J'étais pour quelques jours à *la Ribère*, près de ma tante et de ma petite fille, avant de me rembarquer... Car je retourne en Amérique et ne suis revenu en France que parce que des affaires urgentes exigeaient ma présence à Paris.

Il parlait nerveusement, paraissait avoir hâte de s'éloigner. M^{lle} de Kerseleuc pensa qu'il redoutait d'entendre prononcer un nom. Elle le redoutait plus que lui encore, cependant elle retint le peintre.

— Votre Josette doit vous attendre avec impatience, dit-elle.

— On ignore, là-bas, mon voyage. Je veux les surprendre.

— Ah?... Eh bien!... au revoir, Monsieur; ne nous abandonnez pas trop longtemps!

Il sourit tristement sans répondre et prit congé.

— Miche, dit Anne, mécontente, lorsque le peintre se fut éloigné, je ne suis tout de même plus une enfant : tu aurais pu me présenter M. Sau-lière, surtout sachant combien j'aime ses tableaux!

— J'ai manqué à tous mes devoirs,... excuse-moi, je n'y ai pas songé... Ecoute, mon petit chéri, tu vas rentrer sans moi : je me souviens d'une course indispensable...

— Si je ne te connaissais pas si bien, dit la petite avec une mine scandalisée, je croirais...

— ... Que je t'écarte afin de rejoindre M. Sau-lière? interrompit Micheline en riant. Eh bien! viens avec moi. Je vais envoyer une dépêche.

Vers la fin de ce même jour, Noëline accourut dans le salon où M^{me} Claudier écoutait Jacqueline lui faire une lecture.

— Un télégramme pour M^{lle} Laurent, dit la servante. Pourvu que ce ne soit pas *du mauvais*!

Et elle attendit, non par curiosité indiscrète, mais par affectueux intérêt. Tout le monde, à *la Ribère*, aime cette demoiselle de compagnie que l'on redoutait un peu, avant de la connaître.

Le cœur de Jacqueline s'est mis à battre. Jean n'ayant pas annoncé son retour, ce ne peut être le rappel convenu. Alors? Elle hésite à ouvrir.

— Je n'aime point les télégrammes, murmure M^{me} Claudier. Rien de fâcheux, j'espère, mon enfant?

— Non,... du moins je... je ne crois pas,... mais je me demande ce que cela veut dire... On me rappelle à Paris, d'urgence...

— Ah! mon Dieu... Votre mère?

— Non, une amie.

Et elle lut à haute voix :

« Présence immédiate nécessaire pour quelques jours. Prendre le premier train. Télégraphiez arrivée, serai Orsay. Anne. »

— C'est étrange... Au fait, mieux vaut ne pas chercher à imaginer le motif de ce rappel, continua vivement la vieille dame.

Elle venait de penser que ce laconisme cachait sans doute une funeste nouvelle que l'on se réservait d'apprendre à la pauvre Jacqueline à son arrivée là-bas...

— Il faut que je parte tout de suite... Cela me coûte tant de vous laisser, Madame!...

— Vous me reviendrez vite, ma chère petite, je l'espère de tout mon cœur!

— Il y a un train dans la soirée, dit Noëline.

Et ce fut l'affolement des départs précipités.

Jacquotte renonce à comprendre. Elle entasse quelques effets dans une valise : puisqu'il ne s'agit pas d'un départ définitif! « Pour quelques jours... »

XX

L'AVENTURIÈRE

— Mon petit Jean ! Mon cher petit ! répète sans se lasser M^{me} Claudier. Venir à pied de la gare, ... au lieu d'envoyer une dépêche ... On aurait été te chercher.

— Je vous l'ai dit, ma tante : je voulais vous surprendre !

— Ah ! C'est une grande surprise, en effet ! Ton silence de ces derniers temps m'inquiétait, figure-toi.

— Au lieu de vous répondre, j'ai pris le bateau ; n'était-ce pas mieux ?

— Oh ! si ! bien mieux ! ... Mais tu ne vas pas repartir trop vite ? ...

— Je suis arrivé voilà une heure à peine, et déjà vous vous attristez en songeant aux adieux !

— Tu as raison. C'est que t'avoir auprès de moi est une telle joie ...

— Mon papa chéri, dit Josette qui, blottie dans les bras du peintre, se fait câliner comme un petit chat ronronnant, je ne veux plus que tu t'en ailles !

— Quand Justin reviendra de la gare avec mes bagages, Josette aura à déballer une grande ... grande boîte ...

— Oh ! fait la petite, déjà heureuse, quoi qu'y a dans la boîte, dis ?

— Quoi qu'y a ! répète en riant la vieille dame. Si M^{lle} Laurent t'entendait, elle rougirait de son élève !

— M^{lle} Laurent donne des leçons à Josette? demande Jean Saulière d'un ton mécontent.

— Oh! oui, déclare avec fierté l'enfant. Je sais presque lire, et j'écris aussi, et Mademoiselle m'apprend une fable... Veux-tu que je la récite?

— Plus tard, ma petite chérie. Va jouer, maintenant. Je voudrais parler à ta grand'mère de choses qui ne t'intéresseraient pas...

— A présent, dit M^{me} Claudier lorsque l'enfant les eut quittés, dis-moi la véritable raison de ton voyage.

— J'avais besoin de m'entendre avec Procel-Guérin, le marchand de tableaux; j'étais parti si soudainement, au moment même où il organisait une exposition de mes toiles...

— Tu aurais pu t'entendre par correspondance. Il y a autre chose.

— Je tenais à m'assurer de l'état de vos yeux.

— Je sais que tu m'aimes bien, mon bon Jean... Mais, vraiment, il n'y a pas d'autre motif à ton retour?

— Que supposez-vous donc?

— Je me suis imaginé, figure-toi, que tu venais m'annoncer qu'une belle Américaine...

— Vous plaisantez, j'espère, ma tante, interrompit le peintre.

Il continua, avec un peu d'impatience dans la voix :

— S'il faut tout vous dire, M^{lle} Laurent n'est pas étrangère à ma venue.

— Elle! Je ne comprends pas.

— Je désirais me rendre compte... Ma chère tante, je pense que j'ai bien fait de venir. Je vous avais priée de ne pas confier ma fille à cette personne, et vous en avez fait son institutrice, et Josette parle d'elle avec un enthousiasme passionné!

— Tout le monde, ici, aime M^{lle} Laurent.

— Je me suis aperçu, en lisant vos lettres, qu'elle exerce sur vous, en effet, une sorte de... fascination.

— Quelle exagération ! Je me suis beaucoup attachée à cette enfant, c'est vrai. Je me demande comment, à présent, je pourrais m'en passer. Hier et aujourd'hui, avant ton arrivée, j'étais toute perdue.

— Hier et aujourd'hui ?

— C'est vrai, je ne t'ai pas dit encore : ma chère petite compagne est absente pour quelques jours. Une dépêche l'a rappelée à Paris, mais je suis certaine qu'elle reviendra aussi vite que possible, car elle ignore ta présence auprès de moi, et me laisser seule lui était un vrai tourment.

— Ma pauvre bonne tante !

— Ah ! explique ta pensée ! Tu viens de dire : « Ma pauvre bonne tante ! » comme tu aurais dit, si tu n'étais un neveu respectueux : « Pauvre vieille bête ! »

— Oh ! ma tante !

— Je ne suppose cependant pas que tu aies traversé l'Atlantique pour me reprocher de laisser M^{lle} Laurent apprendre l'alphabet à Josette !

— Je ne vous reproche rien ! Mais... autant vous dire très nettement ce qui est : mon intention est de vous débarrasser d'une aventurière.

— Aventurière ! protesta M^{me} Claudier, rouge d'indignation.

— Ne me répétez pas ce que vous m'avez écrit : que cette jeune fille vous témoigne un dévouement filial, qu'elle est le désintéressement même, que son égalité d'humeur est délicieuse, etc., etc... Tout cela peut être — en apparence du moins — parfaitement exact. En réalité, M^{lle} Laurent est une comédienne assez habile pour vous avoir entièrement subjuguée.

— Tu me fais beaucoup de peine ! T'on injustice est sans excuse, elle ne s'appuie sur rien ! Tu aurais des remords si tu avais, comme j'ai pu le faire, étudié le caractère de cette petite,... sa franchise, sa spontanéité... Elle a été très éprouvée...

— Qu'en savez-vous ?

— La personne qui me l'a recommandée...

— La connaissez-vous, cette personne ?

— L'amie que j'avais chargée de me trouver quelqu'un la connaît certainement.

— Lorsqu'on veut caser ses protégés, on les dote de toutes les vertus. Il s'agit de les rendre aussi intéressants que possible.

— Jean ! Ce n'est pas toi qui parles... ou tu as bien changé !

— Il se peut que je sois devenu plus sévère dans mes jugements, plus défiant surtout ; cependant je ne crois pas que mon chagrin m'ait rendu méchant, et la preuve en est que je suis toujours dans les mêmes dispositions vis-à-vis de votre demoiselle de compagnie. Sincère ou non, son dévouement vous a été utile, elle vous a prodigué des soins, je tiens absolument à ce qu'elle en soit récompensée. Mais, ensuite, vous me laisserez la congédier. Vous lui direz que je me fixe près de vous et que ma présence vous suffit. Nous lui épargnerons ainsi toute blessure d'amour-propre. Lorsqu'elle sera partie, je vous trouverai une personne sérieuse, ayant des références, à qui je puisse, sans inquiétude, vous confier... et confier Josette.

— Mais c'est insensé ! Il n'y a rien, rien absolument à lui reprocher !

— Vous croyez ?

— Oh ! cette fois, j'exige que tu parles clairement !

— Ma tante chérie, ce que votre trop grande

bonté ne démêle pas, d'autres l'ont vu,... d'autres en ont souffert... Vous aimant assez pour désirer vous voir délivrée d'une indésirable, mais sachant trop bien votre siège fait et que vains seraient les avertissements, c'est moi qu'on a **prévenu**, moi qu'on a renseigné.

— On t'a prévenu ! Qui est cet « on » si rempli de bonnes intentions à mon égard ?

— Une femme respectable dont rien ne m'auto-
rise à suspecter la sincérité.

— Nous ne voyons personne... Je ne suppose pas que Clairine...

— Ne cherchez pas dans votre entourage, ma tante. Au fait, j'estime — bien qu'on m'ait demandé le secret — que vous avez le droit de savoir. Il s'agit de M^{me} Debleau.

— Ernestine ! Ernestine Debleau !

Et soudain, à la stupéfaction de son neveu, la vieille dame se renversa dans son fauteuil, secouée d'un rire inextinguible.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de risible.

— Oh ! tu comprendras tout à l'heure ! Mais, je t'en prie, si tu as cette épître sur 'toi, lis-la,... je veux l'entendre,... j'y tiens absolument... Mon Dieu, que c'est drôle !

Le peintre se mordit les lèvres. Ces accusations, portées par M^{me} Debleau avec tant de mesure, lui semble-t-il, une douleur si digne, M^{me} Claudier n'est-elle pas, d'avance, résolue à n'en pas tenir compte ? L'empire de l'étrangère est-il plus solidement établi encore qu'il ne le redoutait ?

— As-tu cette lettre ? insista sa tante, riant toujours.

Démonté, irrité aussi par cette intempestive gaité, le peintre, cependant, n'osa se dérober.

— Je l'ai, en effet, dans mon portefeuille.

— J'écoute,... dépêche-toi !

Jean Saulière s'exécuta :

CHER MONSIEUR JEAN,

« Je vous ai vu grandir et m'autorise de la vieille et fidèle affection que je porte à votre excellente tante pour faire auprès de vous une démarche qui m'est, je vous l'assure bien, bien pénible.

Il y a près de M^{me} Claudier une jeune personne ultra-moderne...

— Oh ! protesta M^{me} Claudier.

« ... Cette jeune fille, continua Jean, est fort jolie, d'une beauté impertinente, si je puis dire, qui déplairait certainement à votre tante si elle pouvait la bien voir ; mais, hélas ! la cécité de cette pauvre amie est presque complète — peut-être vous l'a-t-elle caché ? — De ce fait, M^{lle} Laurent a su se rendre indispensable ; elle commande, dispose, arrive peu à peu à supplanter l'honnête Clairine dans la confiance de sa maîtresse ; on assure qu'elle se fait combler de cadeaux, mais je ne veux dire que ce dont je suis certaine. Je puis cependant vous avouer que notre impression, au commandant et à moi, est que, si le testament de M^{me} Claudier ne mentionne pas sa dame de compagnie pour une forte somme, ce ne sera pas la faute de celle-ci. Voir votre douce petite fille confiée à une aventurière me serre le cœur. J'hésitais à vous avertir, c'est toujours si délicat de se mêler, fût-ce avec les meilleures intentions, des affaires d'autrui ! Sans doute aurais-je mieux fait, pour notre paix, de me désintéresser de ce qui se passe à *la Ribère* et de nous en tenir éloignés. Mais j'étais tourmentée, je voyais ma vieille amie si confiante, malgré moi je me laissais entraîner là-bas par le désir de surveiller les agissements de cette personne. Eh bien !

croiriez-vous que cette misérable enfant n'a pas craint de faire la coquette avec mon cher mari, sans respect pour ses cheveux blancs ! Vous pensez quelle dignité il a su opposer à ces scandaleuses manières ! Et votre tante qui ne s'est aperçue de rien !

— Oh ! de rien, en effet ! interrompit encore M^{me} Claudier.

« ... Mais ce n'était là qu'un jeu sans conséquence, à côté de ce qui devait suivre !

Vous connaissez notre petit Léon, ce neveu du commandant que nous chérissons comme nous aurions chéri le fils que le Ciel nous a refusé. Il est presque fiancé à une sage jeune fille dont la dot, jointe à ce que nous donnerons à Léon, permettra l'achat d'une étude prospère. Ce projet, caressé par nous depuis longtemps, agréait à notre neveu. Hélas ! Nous eûmes l'imprudence de le conduire à *la Ribère*. Comment dépeindre les manœuvres de séduction employées par M^{lle} Laurent pour captiver ce pauvre petit ! Pouvait-il y résister ? Il est si naïf ! si peu défiant ! Le lendemain, sous prétexte de se faire couper les cheveux, cette effrontée rejoignait Léon au bourg. On les a vus entrer tous les deux chez le coiffeur. Le jour suivant, subjugué, Léon retournait à *la Ribère*. Que voulez-vous ! c'est un beau parti et un joli garçon, je puis le dire ; quelle proie enviable pour une créature sans scrupules ! Elle a rendu fou le malheureux enfant ! Il prétendait épouser la demoiselle de compagnie de votre tante, et briser ses fiançailles !... A grand'peine nous avons obtenu qu'il s'absente quelques mois, espérant que l'absence lui rendrait la raison. Mais ses lettres le montrent plus envoûté que jamais. Certainement, ils doivent correspondre ; ce ne peut être qu'à l'instigation de cette dévergondée que Léon, jusqu'ici respectueux et soumis, parle d'enlever M^{lle} Laurent, pour nous forcer la main ! N'est-ce pas épou-

vantable? Nous sommes bien malheureux! Notre enfant chéri, l'espoir de nos vieux jours nous échappe... Oh! tout cela, je le sais, ne peut vous atteindre; si je vous impose ce triste récit, c'est uniquement pour vous montrer la compagne choisie par M^{me} Claudier telle qu'elle est, et *telle que jamais votre tante ne consentira à la voir*. Aussi vous prierai-je de ne point lui parler de ma lettre. Elle m'est dictée, je vous le répète, par mon affection pour les vôtres. Je souffre de voir, sous leur toit respectable, quelqu'un qui l'est si peu! En éloignant cette personne, vous sauverez votre adorable Josette d'une bien pernicieuse influence! »

— C'est tout? demanda M^{me} Claudier.

— Oh! naturellement, fit Jean Saulière, excédé, vous allez me dire que tout ceci n'est qu'un tissu de mensonges!

— Mais non. C'est bien pis : une broderie de mensonges sur un fond de vérité.

— Ah!

— Je n'ai surpris aucune parole de M^{lle} Laurent pouvant être interprétée comme une attaque destinée à troubler la paix de ce brave commandant, mais j'ai parfaitement compris, aux compliments que lui prodiguait le pauvre homme, qu'il la jugeait tout à fait séduisante. Un point, c'est tout. Léon a été, en effet, amené ici par sa famille imprudente. Ce godelureau doit être irrésistiblement godiche, car, en le voyant, ma petite amie lui a éclaté de rire au nez, incorrection dont je l'ai d'ailleurs réprimandée. Ils se sont rencontrés chez le coiffeur, par un hasard qui faillit être fatal au jeune Léon, son émotion en voyant M^{lle} Laurent traverser le magasin lui ayant fait faire un brusque mouvement sous le rasoir... Un peu plus, on l'égorgeait. Il s'est présenté ici le lendemain. A son arrivée,

la Dame-de-ses-Pensées a eu la cruauté de disparaître, pour ne se montrer qu'après le départ de l'infortuné amoureux. Voilà tout le manège de cette grande coquette ! Il a eu, je dois le reconnaître, le résultat imprévu de rendre complètement fou cet imbécile.

— Voyons, ma tante, dans quel but M^{me} Debleau calomnierait-elle une jeune fille ?

— A mon tour de soupirer : Mon pauvre neveu !

— Ce qui veut dire ?

— Que les hommes les plus intelligents se laissent facilement circonvenir... et berner, acheva nettement M^{me} Claudier.

— Merci !

— Non,... mais comment ne vois-tu pas le jeu d'Ernestine ? Si je m'y prêtais, elle atteindrait son but. Que tu obtiennes de moi le renvoi de M^{lle} Laurent, la voilà écartée du chemin de Léon... Encore cette méchante femme ne songe-t-elle pas que son mouton enragé pourrait retrouver la trace de son idole ! Au fait, tu ne sais pas tout ! M^{me} du Commandant non plus,... c'est encore bien plus grave qu'elle ne le pense ! Léon a adressé à ma demoiselle de compagnie la lettre la plus enflammée qu'un futur tabellion ait certainement jamais écrite ! Tu vas en juger... Prends-la toi-même dans le tiroir de mon bureau. Elle me fut confiée pour la remettre au commandant, en le priant de persuader son neveu de l'inutilité de ses poursuites.

Sans discuter, le peintre chercha la lettre. Il était de méchante humeur, mais point convaincu.

— Lis à voix haute, dit l'aveugle. Je me fais une joie de réentendre ce chef-d'œuvre : les belles choses ne lassent point !

Jean commença gravement sa lecture. A la troi-

sième ligne, son ton se modifia. Bientôt, un rire contre lequel il ne pouvait lutter fit trembler sa voix.

— Qu'en penses-tu? demanda sérieusement M^{me} Claudier lorsqu'il eut achevé.

Jean Saulière tarda à répondre. Le machiavélisme de M^{me} Debleau s'imposait à lui, indéniable. Mais les insinuations d'Ernestine avaient si heureusement étayé sa méfiance envers l'étrangère qu'il lui coûtait de devoir les rejeter.

— Il se peut que je sois injuste, dit-il enfin. Vous expliquer mes impressions ne serait pas commode. Dès la première lettre écrite par M^{lle} Laurent sous votre dictée, j'ai éprouvé contre elle une sorte de... oui, je m'en rends compte, une sorte d'animosité. Le mot n'est pas trop fort. Et j'ai vu là un avertissement d'avoir à me méfier. Il est rare que j'aie à revenir sur une impression de ce genre. Cependant je me serais borné à vous prêcher la prudence, comme je l'avais déjà fait lorsque vous m'avez appris l'installation près de vous, près de Josette, d'une très jeune fille. Le réquisitoire de M^{me} Debleau paraissait trop bien justifier mes sentiments pour que je ne l'accueille pas volontiers.

— Et tout est pour le mieux! Cette vipère d'Ernestine me vaut la grande joie de te revoir avant que toute lumière me soit retirée... et tu pourras juger toi-même M^{lle} Laurent. Tu l'étudieras à loisir... Pauvre enfant! Elle aussi a été déçue.

— Un roman dans sa vie?

— Elle m'a dit seulement, quand, mi-riant et mi-sérieusement, je lui reprochais de dédaigner le bon parti que serait Léon, qu'elle ne se marierait jamais, parce que celui qu'elle aime ne l'aime plus. Sans doute, à la ruine de sa famille, un fiancé trop calculateur s'est-il éloigné.

— Si cela est, le mépris que cet homme doit lui inspirer devrait la guérir.

— Je suis surprise de t'entendre proférer ce lieu commun !

— Oh ! je comprends votre pensée,... mais je n'ai jamais eu de mépris pour une enfant qui n'était qu'inconsciente. Et qui vous dit, d'ailleurs, que je ne sois pas guéri ?

— Je le souhaite de toute mon âme ! Tu mérites tant d'être heureux !

— C'est déjà du bonheur de ne plus souffrir de n'en avoir point.

M^{me} Claudier soupira. Il y avait dans l'accent du peintre une amertume qui prouvait que l'oubli n'était pas venu.

— Puisque tu dois te rencontrer avec M^{lle} Laurent, reprit la vieille dame en hésitant, il faut que je t'avoue un... détail que je t'avais caché pour ne pas t'attrister en prononçant un nom qui ne peut te rappeler que des heures douloureuses... Ma petite amie se nomme Jacqueline.

Jean Saulière eut un rire nerveux.

— Alors, dit-il, ne cherchez plus les raisons de ma défiance. Jacqueline ! Ce n'est cependant pas un nom très courant... Le hasard a de ces ironies !

XXI

SON NOM

Depuis une semaine Jean Saulière est à *la Ribère*.

Tenant serrée dans sa main la main de Josette,

écoutant d'une oreille distraite ses bavardages, le peintre fait le mélancolique et doux pèlerinage de ses souvenirs de jadis. Il voudrait retrouver l'âme confiante, le cœur gonflé d'espoir de l'adolescent dont, à chaque détour, il rencontre le fantôme « qui lui ressemblait comme un frère ».

Il songe que les rêves que notre jeunesse échauffe préparent les ruines sur quoi nous reviendrons pleurer à l'âge mûr. Et il serre plus fort les doigts fragiles... Il voudrait que fussent épargnés à son enfant les tristes réveils. Mais non. Elle devra suivre la loi commune. C'est beau d'espérer, de croire, d'aimer, si cher que cela se paie.

Un autre fantôme, à présent, hante *la Ribère*, et que M^{me} Claudier, Josette, les servantes elles-mêmes ont appelé sans le savoir : Jacqueline.

Le nom, à tout instant, est prononcé.

— Ma petite Jacqueline devrait bien revenir, dit l'aveugle.

— Regarde la jolie image, papa. Mademoiselle me l'a donnée... Tu vois ? Elle a écrit : *A ma petite Josette que j'aime de tout mon cœur. Jacqueline...*

— Il faudrait peut-être ouvrir la chambre de M^{lle} Jacqueline ? dit Noëline.

Jacqueline... Jacqueline... Pour Jean Saulière, ce n'est plus M^{lle} Laurent, visage inconnu, que ces syllabes évoquent, mais celle qu'il avait tant souhaité amener dans la vieille demeure. Son nom charmant eût ainsi résonné, jeté par des voix attendries. Lui-même, s'il lui était arrivé de s'éloigner un instant, l'aurait bien vite rappelée : « Jacqueline ! Où êtes-vous, ma chérie ? Ne me quittez pas, j'ai besoin, pour respirer, de votre présence aimée. »

Et, au fond de son cœur que l'ingrate remplit encore, Jean Saulière ose l'appel inutile : « Jacqueline... Jacqueline... Où êtes-vous ? »

M^{me} Claudier reçut enfin un télégramme :

« Obligée prolonger séjour. Pardonnez-moi. Aurais bien grande hâte vous revenir. Jacqueline. »

— Pas d'adresse, remarqua le peintre; c'est Bizarre.

— Oui, dit M^{me} Claudier. Sa façon d'agir me surprend... Elle aurait pu m'écrire.

— Sans doute espère-t-elle chaque jour pouvoir revenir... et est-elle très occupée, dit Jean.

Il excuse volontiers M^{lle} Laurent, elle lui est devenue très indifférente. La secrétaire de M^{me} Claudier, l'institutrice de Josette, il s'en préoccupera plus tard. C'est une autre Jacqueline qu'il voit, qu'il est seul à voir, et qui suffit bien à remplir sa pensée.

Ce soir-là, tandis que, appuyée au bras de Clairine, M^{me} Claudier regagnait sa chambre, Jean Saulière sortit. Il aimait s'attarder dans le parc, fumant des cigarettes innombrables qu'il laissait le plus souvent s'éteindre et jetait à demi consumées.

Il allait à petits pas dans l'allée encerclant de sable roux la pelouse, ou bien s'asseyait dans la clairière, et *Pastou*, tendrement, venait se coucher à ses pieds.

Cette nuit, la pleine lune pâlit les feuillages et argente les vieux toits aigus.

Peu à peu, dans la maison, toutes les lampes s'éteignirent. Alors, les rayons lunaires se reflétant aux vitres closes, une irréelle illumination transforma *la Ribère* en palais des Fées. Bientôt, d'intermittents rideaux de nuages passèrent sur le disque d'or pâle. Au coucher du soleil, après une journée brûlante, des éclairs avaient zébré le ciel, vers le sud. Maintenant, le vent s'élevait. Les écharpes de brume se firent plus denses, et enfin se rejoignirent. Une bourrasque agita les arbres. Une croisée se

referma brutalement, avec un éclat de verre brisé. Le peintre songea que, tous les domestiques étant remontés chez eux, sa tante, si elle avait entendu, devait se tourmenter. Il se leva avec regret et rentra. Le bruit s'était produit au premier étage. Un second choc guida Jean. Cela venait de l'extrémité du couloir traversant toute la maison. Clairine, toujours préoccupée d'aérer la chambre de M^{lle} Laurent, avait dû oublier, ce soir, de refermer la fenêtre. Le peintre ouvrit la porte, donna de la lumière. Le courant d'air secouait un rideau. Des papiers voletaient sur le tapis. Saulière fixa la croisée, rabattit les volets sur les vitres brisées, et, par une curiosité machinale, regarda autour de lui. Il connaît bien cette pièce. Rien n'y est changé. Aucun détail ne peut trahir une habituelle présence. Noëline s'est appliquée à rétablir l'ordre parfait que Jacqueline ne fait pas toujours régner autour d'elle.

Avant de s'éloigner, le peintre ramassa les feuillets épars. C'étaient les pages d'un cahier d'écriture où s'épalaient les lettres zigzagantes tracées par Josette. Sans doute prenait-elle ses leçons dans la chambre de M^{lle} Laurent. Jean reposa le cahier sur le bureau. Et soudain, les genoux fauchés, il se laissa tomber sur le fauteuil placé devant le meuble. Son cœur battait à l'étouffer : devant lui, près d'un cornet de cristal où des roses s'étaient desséchées, la petite Vierge d'ivoire du xvi^e souriait, tenant l'Enfant de son geste gauche et charmant. A son cou pendait la croix prophétique. Saulière, immobile, la regarda... Il la regarda longtemps, sans un mouvement, se refusant à comprendre, se répétant :

— C'est impossible,... impossible...

Il ne sait pas ce qui est impossible, ni si son

Émotion est faite de colère ou d'une joie si grande qu'elle en est douloureuse. Il ne réalise qu'une chose : la Vierge d'ivoire donnée par lui à Jacqueline de Loysel est là, apportée par Jacqueline Laurent...

XXII

DOUTES

— Ce monsieur demande si Mademoiselle peut le recevoir, dit Adèle en pénétrant dans le studio où travaillait Micheline. J'y ai dit que vous étiez très occupée. Sept heures passées ! c'est pas le moment de faire des visites... Et mon dîner, alors ?

M^{lle} de Kersелеuc prit la carte que lui tendait la Bretonne et eut un geste de surprise, presque d'effroi, qui n'échappa point à la vieille bonne.

— Quoi c'est-y encore qu'on vous veut ? grognait-elle, toute prête à défendre celles que, dans son cœur, elle nomme ses enfants.

— Rien de fâcheux, Adèle... Faites entrer ici ce monsieur... Et si M^{lle} de Loysel et Anne rentrent avant son départ, dites-leur que... je suis en affaires, qu'on ne me dérange pas.

— Rentrer ? Maintenant ? Ce serait trop beau !... On n'a plus d'heure, dans cette maison !... Commode pour la cuisinière !...

La servante maugréait encore en ouvrant la porte et changea à peine de ton pour inviter l'intrus à pénétrer dans le studio.

Micheline était restée devant son bureau ; elle sentait son cœur battre à coups violents et serrait ses mains qu'elle avait jointes pour les empêcher de trembler.

Jean Saulière entra.

Jamais son visage n'avait été plus sévère, son regard plus glacé.

Il marcha vers la jeune fille, s'inclina à peine et dit d'une voix sourde :

— Pourquoi avez-vous fait cela?... Car c'est vous, j'en suis sûr... Vous! une telle machination!...

Elle mesura sa détresse et eut pitié.

— Je pourrais feindre de ne pas vous comprendre, dit-elle posément, et je devrais sans doute m'offenser de ce mot « machination » qui implique la fourberie.

— Je vous demande pardon,... mais... c'est abominable!

— Asseyez-vous, Monsieur. Qu'y a-t-il d'abominable?

— Vous le demandez? Cette comédie dont une vieille femme aveugle a été la dupe!

Maintenant, la lutte étant entamée, Micheline retrouve son sang-froid.

— Avant tout, monsieur Saulière, pourrais-je savoir pourquoi vous venez directement m'accuser, moi?

— Parce que je me suis souvenu de votre trouble lorsque je vous ai rencontrée, à mon passage ici; parce que vous êtes la meilleure amie de M^{lle} de Loysel, sa confidente... Il était naturel de penser qu'elle a fait de vous sa complice.

— De mieux en mieux!

— Ah! je vous en prie, ne soyez pas blessée par mes paroles! Je suis comme fou depuis que j'ai découvert la vérité!... Pourquoi cette supercherie? Ne l'ai-je pas suppliée de ne jamais chercher à me revoir? Ne m'a-t-elle pas fait déjà assez de mal?... Que voulait-elle? Retrouver un jouet?

— Comme il faut que vous l'aimiez encore pour vous montrer aussi injuste!... dit doucement la jeune fille. Non, Jacqueline n'a pas cherché à se remettre sur votre route! Je ne l'ai pas empêchée de pénétrer à *la Ribère* — car, en effet, c'est grâce à moi que Jacquotte est auprès de M^{me} Claudier — parce que je la savais résolue à disparaître avant votre retour. Lorsque j'ai appris votre intention de vous rendre en Béarn sans prévenir de votre arrivée, j'ai immédiatement expédié un télégramme rappelant mon amie à Paris; si j'ai spécifié : « pour quelques jours », c'est que vous deviez, disiez-vous, repartir très vite. Par votre marchand de tableaux, que j'en ai prié, je devais être avisée de votre présence à Paris,... car, certainement, vous ne vous seriez pas réembarqué sans aller chez lui. Alors seulement M^{lle} Laurent aurait repris sa place auprès de votre tante... Mais comment avez-vous pu découvrir...

— Par la Vierge d'ivoire donnée par moi à M^{lle} de Loysel, et qu'elle a laissée dans sa chambre, à *la Ribère*,... intentionnellement, j'imagine.

— Ah! comme vous la croyez astucieuse, la pauvre petite!... dit avec reproche M^{lle} de Kerseleuc.

— Enfin! vous n'allez pas prétendre que c'est pour le seul plaisir de soigner une aveugle et de s'occuper d'une enfant que cette jeune fille, pour qui le monde est la seule raison d'exister, a été s'enfermer à la campagne pendant de longs mois!... Mais comment n'est-elle pas mariée?

— Avec M. de Fréserac, n'est-ce pas? Je pourrais, par les lettres de Jacqueline, vous fournir la preuve qu'elle n'a jamais — vous m'entendez? — jamais éprouvé un sentiment sérieux pour lui. Avec un peu plus de... fatuité, vous soupçonneriez sans

doute le motif qui a poussé Jacqueline à choisir *la Ribère*.

— Choisir? Je ne comprends pas!

— Est-il possible que vous ignoriez ce qui s'est passé ici depuis votre départ? Nulle nouvelle de Paris ne vous parvenait donc? C'est invraisemblable!

— Et vrai, cependant. Je voulais l'oubli... l'oubli de tout et de tous... D'ailleurs, au début de mon séjour, nul ne savait mon adresse.

— Ainsi, vous ignorez la ruine totale de M^{me} de Loysel et de sa fille?

— La ruine!... Jacqueline ruinée!...

Il s'était redressé, plus pâle encore.

— Surtout, dit vivement M^{lle} de Kerseleuc, n'ajoutez pas à vos injustices celle de supposer que, devenue pauvre, elle a voulu, par calcul, vous reconquérir!

— Je la crois incapable d'une bassesse, protesta le peintre.

— A la bonne heure!

— Je voudrais seulement ne plus me débattre dans l'obscurité, continua-t-il douloureusement. Je suis surpris que M^{me} de Loysel ait laissé sa fille s'éloigner.

— La belle Christiane est aujourd'hui baronne. M. Crieux a vu, enfin, sa constance récompensée. Tous deux, je me hâte de le dire, ont insisté pour garder Jacquotte auprès d'eux. Mais ma petite amie, qui n'a jamais éprouvé une grande sympathie pour M. Crieux, s'est refusée, avec beaucoup de fierté, à vivre chez son beau-père, et a voulu travailler. Que pouvait-elle faire, la pauvre Jacquotte, si mal armée pour la lutte! Ce qui rendait tout plus difficile encore, c'était le désir de M^{lle} de Loysel de ne pas laisser connaître sa véritable persona-

lité. Cela, non par sot orgueil, mais pour éviter à la baronne Crieux tout froissement d'amour-propre. Lorsque j'ai appris, par une amie, que M^{me} Claudier cherchait une dame de compagnie, j'ignorais le nom de votre tante, comme celui de la propriété où se trouvait votre petite Josette. Mais Jacqueline, elle, les connaissait. Alors, épouvantée par les conséquences possibles, j'ai cherché à la détourner de se lancer dans cette folle aventure. Mais vous n'avez pas oublié son entêtement ! Et cette fois elle trouvait à opposer à mes sages objections des raisonnements qui me touchèrent... Vous rapporter ses paroles, c'est un peu la trahir, mais je ne puis supporter de vous voir la si cruellement méconnaître... Elle disait : « Je veux connaître la fille de Jean. Je l'aimerai tant,... elle aussi m'aimera, j'en suis sûre, et je me sentirai moins malheureuse... »

Saulière ne répondit pas. Il avait mis son visage dans ses mains, et Micheline voyait ses doigts se crispier.

— Maintenant, dit-elle doucement, vous savez tout. Je vous demande de partir. Jacqueline vient de rentrer, je l'ai entendue,... car elle demeure chez moi. Il ne faut pas qu'elle vous trouve ici. Retournez à *la Ribère*. Faites renvoyer à Jacqueline tout ce qu'elle a laissé là-bas... Et que M^{me} Claudier lui pardonne.

— Ma tante ne sait rien encore.

— Oh ! si vous vouliez...

Elle allait dire : « Si vous vouliez garder à Jacqueline le secret, lui éviter l'humiliation d'apprendre que son mensonge est découvert !... Si vous aviez la générosité de laisser M^{lle} Laurent retourner à *la Ribère*, lorsque vous n'y serez plus ! »

Elle ne l'osa pas et dit seulement :

— Que décidez-vous ?

Il ne répondit que par un grand geste las. Micheline n'insista point. Elle se leva.

— Partez, Monsieur,... par pitié pour Jacqueline.. et pour vous aussi.

— Pour moi, surtout !...

Et il alla vers la porte avec une hâte soudaine.

Le lendemain, M^{lle} de Kerscleuc recevait un pneumatique :

« Que M^{lle} Laurent veuille bien annoncer son retour à *la Ribère*. Elle pourra s'y rendre, sans rien redouter, dans trois jours. »

Ainsi, Jean Saulière exauçait la prière que Micheline n'avait pas formulée ! Jacqueline, sans se douter que le peintre n'ignorait plus sa présence chez M^{me} Claudier, allait retrouver ce qui, pour elle, était maintenant presque du bonheur.

Micheline songeait aussi : « Qui sait ? » Le peintre peut s'exiler de nouveau : quoi qu'il fasse, désormais, sa pensée, retournant à *la Ribère*, évoquera malgré lui, auprès de Josette, le jeune visage penché vers l'enfant.

XXIII

LUMIÈRE

En retrouvant la petite gare entre ses peupliers bruisants, le break à rideaux et le brave Justin descendu de son siège pour lui souhaiter la bienvenue, Jacqueline éprouva l'émotion d'un retour au gîte. Et lorsque, la voiture débouchant de l'avenue, elle vit apparaître la vieille demeure déjà toute parée de ses roses, elle sentit que le meilleur de son

cœur était fixé là, et qu'à vouloir l'en arracher elle souffrirait cruellement.

M^{me} Claudier était assise sous les arbres. Jacquotte sauta de la voiture à peine arrêtée et courut à elle.

Elle n'était pas sans appréhensions. Ses dépêches laconiques, son congé prolongé sans autorisation : tout cela pouvait avoir indisposé la vieille dame contre M^{lle} Laurent. Les bras qu'on lui tendait, le bon sourire qui l'accueillit la rassurèrent.

— Enfin ! enfin, petite Jacqueline, vous voici !

Et ce furent des baisers maternels qui achevèrent de l'attendrir.

— Ah ! fit-elle presque involontairement, je voudrais ne jamais repartir !

— Et pourquoi repartiriez-vous, enfant ? Si vous saviez avec quelle impatience on vous attendait ici !

— Josette ? Où est-elle ?

— Depuis ce matin on ne peut la faire tenir en place. A toute minute elle demande : « Est-ce maintenant que Mademoiselle arrive ? » Sa nourrice l'a emmenée de force faire une promenade, mais elles ne tarderont pas à revenir, certainement. Profitez de l'absence de ce petit crampon pour aller dans votre chambre vous délasser un peu.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée, mais j'ai l'impression d'être très poussiéreuse et décoiffée...

— Eh bien ! allez vous faire belle ! dit gaiement M^{me} Claudier. Je vais rentrer. Vous me retrouverez au petit salon.

— Ma chambre ! murmura Jacqueline en pénétrant chez elle.

On eût dit qu'elle la saluait, lui annonçait : « Me voici revenue, ma chère chambre où j'ai tant songé

à ce qui ne pourra plus être. Ma chambre où, à force d'avoir pensé à « Lui », il me semble qu'un peu de Lui demeure... »

Dans le cornet de cristal, près de la Vierge d'ivoire, des roses blanches s'épanouissent. Sur la cheminée, un grand vase soutient une souple gerbe harmonieusement nuancée.

— Comme on est bon pour moi ! se dit Jacqueline. Comme on me fait fête !

Mais elle s'étonne. Qui donc a disposé ces fleurs ? Clairine et Noëline ont la même façon, que connaît la jeune fille, de couper des tiges bien courtes et de composer de beaux bouquets-choux auxquels il ne manque qu'une collerette de papier découpé pour atteindre la perfection du genre. M^{me} Claudier n'y voit plus guère, et Josette est trop petite...

Renonçant à comprendre, Jacquotte entreprend, comme on le lui a recommandé, de « se faire belle ». Mais ses frais de coquetterie, maintenant, sont bien simplifiés ! La Jacquotte qui, sans scrupules, passait des heures à sa toilette, n'est plus. Une robe fraîche, un nuage de poudre, un coup de peigne, pour rectifier le « cran » qui ombre les fines oreilles : voilà M^{lle} Laurent satisfaite. M^{lle} de Loysel l'était à moins bon compte.

Et Jacqueline descendit au petit salon...

Elle s'arrêta sur le seuil, étouffa un cri, et dut s'appuyer au mur, foudroyée par une émotion trop violente pour qu'elle pût en démêler la nature. La terreur dominait, et la honte du coupable démasqué. Avec un gémissement étouffé, d'un geste enfantin, elle cacha son visage de ses bras relevés.

Jean Saulière était devant elle. Il la contempla un moment en silence. Il ne voyait que le front très blanc, un peu bombé, sous les cheveux sombres, et le menton puéril, le menton frémissant d'un

enfant qui va pleurer. Elle prononça, à peine distinctement :

— Pardon !

Est-ce pour le mal qu'elle causa naguère, ou pour s'être introduite à *la Ribère* clandestinement, qu'elle implore miséricorde ? Jacqueline n'en sait trop rien. Elle est accablée d'une confusion allant jusqu'à l'angoisse devant cet homme qu'elle a tant désiré revoir.

Deux mains fermes écartèrent les poignets de Jacquotte.

— Regardez-moi !...

La voix, un peu rauque, ne priait pas : elle ordonnait, plutôt.

Comme, au lieu d'obéir, elle se détournait, la jeune fille vit que le salon, comme sa chambre, était fleuri de gerbes légères. Alors elle comprit : les roses, là-haut, c'est Jean qui les a disposées. Il est entré chez elle, il a donc vu la petite Vierge d'ivoire... Il savait qui est M^{lle} Laurent, et, au lieu de la chasser comme son mensonge le mérite, il a préparé, pour la recevoir, un décor de fête !... Ce qui restait de l'ancienne Jacquotte consciente de son pouvoir se réveilla. Elle sut que le cœur de Jean, qu'il le voulût ou non, était toujours à elle, et elle osa le regarder comme il le demandait. Ah ! il peut avoir son visage contracté des heures mauvaises, et ce que, naguère, elle appelait ses yeux d'inquisiteur : il ne l'épouvante plus. Mais le choc a été trop rude, la surprise trop soudaine. Les nerfs de la jeune fille la trahissent : elle pleure.

Rien, aucun mot, aucune prière, n'aurait eu l'éloquence de ces larmes. Le combat que Jean, malgré tout, se livrait encore, ses dernières révoltes, ses hésitations : tout disparut, emporté, balayé comme par un de ces larges souffles qui dispersent

en un instant les plus sombres nuages et libèrent le ciel.

Jean cessa de se raidir contre lui, contre elle; il n'eut plus qu'une tendresse apitoyée, le désir de consoler, de bercer la petite créature fragile que n'a pas cessé d'être cette Jacqueline qui se croit forte !...

— Jacqueline,... *ma* Jacqueline...

Il l'attire contre lui, prononce des mots fous, au hasard, éperdu d'une soudaine joie victorieuse qui éclate comme un chant de triomphe. Et c'est lui, bientôt, qui implore, qui s'affirme le coupable... Mon Dieu ! pourquoi avoir tant souffert, puisqu'il l'adore, et qu'elle l'aime, et n'a jamais aimé que lui !...

M^{me} Claudier les surprit sans qu'ils l'eussent entendue venir, bien qu'elle arrivât en heurtant les meubles au passage, et les heurtant peut-être à dessein.

— Ah ! fit-elle, petite masque ! M'avez-vous assez bien jouée !

— Madame... oh ! Madame ! Je...

— Chut ! Je vous défends de me demander pardon ! Votre Vierge d'ivoire doit être miraculeuse ! C'est elle, certainement, qui a tout conduit ! Si vous ne vous étiez pas présentée chez moi sous un autre nom, comment aurais-je appris à vous connaître ? Comment aurais-je compris que le seul fautif était mon neveu ?... Mais oui, Jean, les plus grands torts sont de ton côté ! Il fallait *vouloir* ton bonheur, obliger cette enfant à lire nettement dans son propre cœur... Et croiriez-vous, Jacqueline, qu'ayant, par la découverte de la providentielle petite Vierge, connu la vérité ; ayant interrogé votre amie Micheline (qui vous a trahie, pour le bien de tous) ; ne pouvant donc plus douter de

vous, ce grand fou hésitait encore sur ce qu'il devait faire? Il avait trouvé une solution admirable : Je devais ne pas vous révéler que votre comédie était devenue inutile, continuer gentiment à faire la bête et à vous appeler M^{lle} Laurent long comme le bras, pendant que lui-même, sans vous avoir revue, naturellement, voguerait de nouveau vers de lointains rivages... Je lui ai prouvé qu'il devenait bon pour la camisole de force... et que son devoir était de se sacrifier au bonheur de notre Josette... en vous épousant ! acheva M^{me} Claudier en riant.

— Ma petite Josette ! dit Jacqueline.

Et, parce qu'elle avait prononcé ce nom avec une tendresse profonde, les yeux de Jean Saulière se remplirent de larmes.

Il avait dit un jour à la jeune fille : « Mon enfant devra devenir votre enfant. » Il comprend que l'adoption est chose faite et qu'il peut accueillir enfin un bonheur qui sera aussi le bonheur de Josette.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 279. ★ Collection STELLA ★ 25 octobre 1931

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir, il suffit d'adresser à :

ABONNÉZ-VOUS

DEUX MOIS (12 romans) :

France... 18 francs. — Etranger... 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France... 30 francs. — Etranger... 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

